

SENS

JUIFS ET CHRÉTIENS DANS LE MONDE AUJOURD'HUI

Prix de l'AJCF 2018 à Raphy Marciano et Franklin Rausky

Remise du Prix 2018

*François Lerossignol, Grand Rabbin Gilles Bernheim,
Frère Louis-Marie Coudray, Père Patrick Desbois*

Réponse des récipiendaires

Raphy Marciano, Franklin Rausky

Regard chrétien sur le judaïsme

Père Michel Remaud



SENS — MAI-JUIN 2019

Sommaire

Une vague antisémite secoue la France (Soeur D. de La Maisonneuve)	p. 193
<hr/>	
Remise du Prix AJCF 2018 à Raphy Marciano et Franklin Rausky :	
Présentation (B. C.)	p. 195
Un moment de réflexion, un moment de fraternité, un moment de vérité (F. Lerossignol)	p. 196
Une question théologique fondamentale (Grand Rabbin G. Bernheim)	p. 201
Un enjeu et pour notre société et pour l'humanité (Frère L.-M. Coudray)	p. 205
Qu'as-tu fait de ton frère ? (Père P. Desbois)	p. 209
Réponse des récipiendaires	
Le dialogue permet le face à face (R. Marciano)	p. 213
Le dialogue judéo-chrétien : une cause primordiale (F. Rausky)	p. 223
<hr/>	
Regard chrétien sur le judaïsme :	
Histoire de la relation. Choc de la Shoah (Père M. Remaud)	p. 228
<hr/>	
Sur la déportation des Tsiganes :	
Le témoignage du Père Jean Fleury (Père J.-F. Petit)	p. 241
<hr/>	
Les Livres	p. 249
<i>La conscience juive de l'Église. Jules Isaac et le Concile Vatican II</i> par N.C. Tobias (Y.C.)	
<i>Juifs et Chrétiens lisent ensemble saint Paul</i> , présentation de Mgr J. Beau, B. Charmet et Y. Chevalier (M.-F. Garrigou)	

Abonnement à Sens (1 an - 6 numéros)

**Juste prix
de soutien**

**France 35 €
à partir de 50 €**

Étranger 50 €

Cotisation à l'A.J.-C.F. (non compris la cotisation du groupe local)

**Juste prix
de soutien
Bienfaiteur**

**25 €
à partir de 45 €
à partir de 100 €**

CCP 6758-12 J PARIS. Amitié Judéo-Chrétienne de France

IBAN - FR39 2004 1000 0106 7581 2J02 053 BIC - PSSTFRPPPAR

60, rue de Rome – 75008 Paris

Une vague antisémite secoue la France

Depuis l'an 2000 monte dans le pays une contestation sociale qui a pris forme depuis octobre 2018 dans le mouvement des « gilets jaunes ». Ce mouvement, apolitique, est né de la colère de gens modestes qui ont du travail mais peinent à finir leur mois et, de ce fait, ne supportent plus la différence insolente entre leur niveau de vie et celui des « riches ». Et cette revendication est tout à fait respectable : il faut davantage de justice sociale, de sens du partage, alors que l'individualisme est roi. L'histoire de France nous apprend que les revendications s'y sont, depuis longtemps, exprimées dans la rue... C'est ainsi que depuis le 17 novembre 2018, chaque samedi, un peu partout dans le pays et à Paris en particulier, les « gilets jaunes » entravent la circulation, portant préjudice à l'économie du pays. Mais, comme il arrive souvent, ces manifestations ont été rejointes par des voyous, des casseurs qui, semaine après semaine, ont laissé libre cours à la violence contre les biens et contre les personnes, en particulier les Juifs, éternels boucs émissaires en temps de crise. Ceci explique l'explosion en 2018 du nombre d'actes antisémites en France : 541 ! à savoir 74% de plus qu'en 2017.

Quelle est la raison, quelles sont les raisons de cette haine des Juifs ?

Tout d'abord ils sont soupçonnés d'être tous riches ! (une femme âgée a été tuée dans son appartement dans le but de lui dérober son argent mais on n'en trouva pas...) Banquiers ou non, ils font partie des élites, haïes des classes moyennes, d'une haine peu raisonnée mais guidée par la détestation des puissances d'argent. On s'en prend aux Juifs jusqu'à les mettre à mort simplement parce que juifs, on s'en prend même aux morts ! Les profanations de cimetières en sont la preuve mais aussi le visage de Simone Veil (réchappée d'Auschwitz à l'âge de 17 ans) recouvert de croix gammées.

Il faut ajouter, et cela n'est pas propre à la France mais à notre époque, la détestation de l'État d'Israël, attisée en France par des musulmans d'extrême-gauche – les salafistes qui interprètent le Coran littéralement et voudraient en revenir aux pratiques en vigueur à l'époque du prophète Mahomet. Ils sont nombreux en France où ils se considèrent en pays conquis, d'où ils voudraient chasser tous les « étrangers » en commençant par les Juifs...

Dans cette atmosphère sombre, percent cependant quelques rayons de lumière :

- La Conférence des évêques de France (CEF) a adressé un « soutien sans faille à la communauté juive de France ».
- Développant la position très ferme du Premier ministre : « Nous devons faire en sorte que les préjugés, les ignorances et les rejets soient combattus à l'école », le ministre de l'Éducation nationale déclarait : « (puisque)

l'antisémitisme est un thermomètre de notre société... plus nous réussirons à avoir des élèves qui savent lire, écrire, compter, qui ont un sens logique et une culture générale solide, plus on luttera contre la bêtise et donc contre l'antisémitisme. »

- *Pour dire « non » à l'antisémitisme et manifester sa sympathie à la communauté juive, des rassemblements se sont tenus un peu partout en France (20 000 personnes à Paris).*

Pour introduire à la réflexion qui s'impose à nous, et pas seulement en France, je ne peux mieux faire que de citer un texte du Directeur pastoral d'études politiques, référent catholique de l'Assemblée nationale, le Père Stalla-Bourdillon :

L'antisémitisme est un déni d'une dimension transcendante de l'humanité, dont le peuple juif est, en raison de son histoire, comme le symbole charnel.

Être juif, c'est, en hébreu, « être à la louange de Dieu ». L'identité juive fait directement référence à la présence invincible et discrète de Dieu dans la création, dans l'histoire et en chacun.

Deux tentations se présentent : effacer les Juifs pour dissoudre la question du Dieu Créateur et Sauveur dans les mémoires et les consciences. La seconde tentation consiste à vouloir prendre la place de « l'élu ». L'Église catholique n'a finalement exprimé une heureuse clairvoyance que lors du concile Vatican II après des siècles de rejet de sa propre racine...

Ainsi donc, les poussées d'antisémitisme religieux manifestent... un refus de la vérité et de la bonté transcendantes de Dieu, de son action dans l'histoire, mais aussi la volonté de supplanter son peuple.

L'antisémitisme ne peut être vaincu que par un sursaut spirituel atteignant les cœurs et les structures. Creusant en soi-même le mystère de sa propre vie, chacun y découvrira la présence et l'attente de Dieu. Chacun verra combien la présence du peuple juif parmi les nations parle mieux qu'aucune autre de la Promesse divine de conduire l'humanité vers son unité, et de la fragile réponse humaine. La présence du peuple juif signifie que la vocation de l'humanité n'est pas d'avoir peur de Dieu mais de l'aimer. On ne peut Lui obéir vraiment qu'en accueillant autrui, peuples et personnes, comme une source de profonde bénédiction pour tous. Invitation à une véritable conversion.

Où que nous soyons dans le monde, l'antisémitisme est plus ou moins endormi dans le cœur de chacun. Nous devons faire preuve d'une vigilance sans faille pour déceler ce qui pourrait être un mépris, pire un non-amour des Juifs. Or l'amour à travers toute la Révélation – de l'Ancien au Nouveau Testament – consiste à « être-avec », quelles que soient les circonstances. Plus encore, nous devons connaître notre peuple-racine, son histoire, sa culture, sa tradition, donc travailler sans relâche à cette connaissance qui est finalement recherche de Dieu.

Dominique de LA MAISONNEUVE, nds

Remise du Prix 2018 de l'Amitié Judéo-Chrétienne de France à Raphy Marciano et Franklin Rausky au Centre Alliance Edmond J. Safra, à Paris

Ce mercredi 21 novembre 2018, l'AJCF, qui célébrait les 70 ans de sa fondation, attribuait son Prix annuel exceptionnellement à deux lauréats, en raison de leur collaboration continue dans le domaine du dialogue judéo-chrétien. En outre, ce Prix célébrait ses 30 ans d'existence ! Il y avait foule dans le grand auditorium du Centre Alliance Edmond J. Safra, à Paris, pour ces deux lauréats qui, ensemble, ont beaucoup fait pour le dialogue judéo-chrétien.

Raphy Marciano, ancien directeur de l'Espace culturel et universitaire juif d'Europe et de l'Institut Élie Wiesel, actuel directeur général de l'Alliance Israélite Universelle, a tout d'abord rappelé la mémoire de son ami le Père Jean Dujardin, décédé cette année, avec lequel il avait beaucoup travaillé. Puis, il a insisté sur le fait que le dialogue supposait aussi la franchise et l'exigence de nommer aussi les points de rupture.

Franklin Rausky, universitaire, enseignant au Collège des Bernardins, était, avec Raphy Marciano, l'un des cinq rédacteurs¹, de la "*Déclaration pour le Jubilé de Fraternité à venir*"², il y a trois ans, qui se voulait une réponse juive à la célébration des 50 ans de "*Nostra Ætate*". Résolument optimiste, il terminait son discours par ces mots : « *La fraternité entre juifs et chrétiens constitue un premier jalon et une invitation à faire du dialogue entre toutes les religions et les spiritualités la pierre angulaire d'une humanité réconciliée et pacifiée. Puisse-t-elle habiter le cœur de nos prières.* »

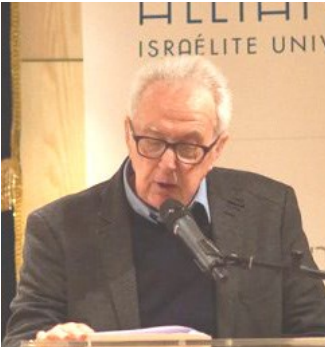
Une soirée chaudement amicale, avec des témoignages d'amis juifs et chrétiens qui ont accompagné l'itinéraire des deux lauréats : *François Lerossignol*, le *Grand Rabbin Gilles Bernheim*, le *Frère Louis-Marie Coudray* et le *Père Patrick Desbois*. [B. C.]

¹ Les autres rédacteurs étaient le rabbin Philippe Haddad (Copernic), Jean-François Bensahel (Copernic) et le rabbin Rivon Krygier (Adath Shalom).

² Cf. *Sens* n° 405 (mars-avril 2016), pp. 100-101.

Un moment de réflexion, un moment de fraternité, un moment de vérité

par François LEROSSIGNOL



Chers amis,

Chacun d'entre vous est un ami ce soir. Mérite le nom d'ami celui dont la disposition de cœur ouvre l'esprit à l'intelligence d'autrui. C'est le sens de notre hommage ce soir à Raphy Marciano et à Franklin Rausky.

Cher Raphy, te souviens-tu des années lointaines de l'autre siècle, à l'orée des années 1990 ? De ta décision de rencontrer dans un petit coin du Val-de-Marne, à Sucy-en-Brie, des Chrétiens, en vrai, à visage découvert. C'était au temps de Janine Devaux (de mémoire bénie)¹. C'était avant Drancy, au temps de la repentance, ce préalable, cet impératif de vérité. Te souviens-tu de ton désir d'en découdre, de foudroyer la bonne conscience, les ignorances, cette calamité des calamités ? Saisi d'une sainte impatience plus encore que par la curiosité, tu ne t'embarrassais pas de précaution, tu nous tombais dessus à bras raccourcis. Nous étions d'autant plus pétrifiés par tes emportements, que nous étions, nous les quelques-uns, précisément de bonne volonté. Le thermomètre pouvait atteindre des températures élevées. Les bons coups de marteau font les bons forgerons. L'acier fut

¹ Cf. *Sens* n° 400 (juin 2015), p. 499-507 [NDLR].

bien trempé. C'était il y a bientôt trente ans. La colère apaisée, ta passion demeure, tel le fruit d'une énergie exemplairement persévérante.

Au cours de deux décennies et plus, au sein de l'AJC du Val-de-Marne à laquelle tu as fait serment de fidélité, tu fus et tu demeures par ton implication jamais démentie, le compagnon ardent, imaginatif, constamment proactif, qui vise à faire de la rencontre entre Juifs et Chrétiens un moment de réflexion, un moment de fraternité, un moment de vérité.

Quand il s'est agi naguère de démêler le vrai du faux, de dénoncer les paresseuses habitudes mentales, les prêts à penser, les préjugés dévastateurs d'un antijudaïsme chrétien, peut-être assoupi mais non éradiqué, bref d'apurer le contentieux, tu étais là en face à face, les yeux dans les yeux.

Quand il s'est agi de nous initier aux fondamentaux religieux de la vie juive, liturgie, rites, fêtes, *shabbat*, bien sûr tu étais là.

Quand il s'est agi, par intervenants qualifiés, de nous ouvrir la voie sur le continent pour nous quasi inconnu de la *Torah*, d'entendre la parole rabbinique, d'entrer tant soit peu dans l'intelligence interprétative, dans l'écheveau des multiples significations spirituelles, éthiques, pratiques, bref de nous faire découvrir le socle indestructible de la lettre du texte aux résonances insoupçonnées, tu étais toujours et encore là.

Quand il s'est agi de nous ouvrir les portes de la synagogue, de ta synagogue, si belle entre ses murs, tu nous as accueillis les bras ouverts. Tu ne sauras jamais quelle joie et quel honneur nous éprouvons d'être autorisés à *Rosh Hashana* de prendre la parole devant ta communauté aux visages attentifs. De pouvoir proclamer ensemble, que le dialogue entre Juifs et Chrétiens, hier impossible, atteste, à travers nos traditions singulières, l'origine commune de leur vocation, leur foi en Celui qui ne revient jamais sur ses promesses.

Et pourtant, aux alentours de l'an 2000, nous avons été saisis d'un doute, toi et nous. Le risque sournois de l'entre soi, nous guettait. Étions-nous suffisamment attentifs à la vocation première de nos deux traditions, à savoir l'audace d'un message universel, une immersion de la Parole dans le monde ? Le monde tel qu'il est. Judaïsme et Christianisme professent avec constance une incrustation historique de leurs prescriptions intangibles. Paul Thibaud, *in illo tempore* président de l'AJCF, fit ajouter dans les statuts l'incitation à assumer une présence civique. Le

tremblement du Temps fait en effet trembler les temples. La société, saisie par une aspiration incessante de libertés nouvelles, d'autonomie normative, fascinée par les promesses ou utopies de la technoscience, fonce vers son avenir selon des innovations éthiques déroutantes, révisables, mettant de facto les traditions religieuses sur la défensive. Impossible de contourner le questionnement sociétal si l'on veut demeurer audible et créatif, et donc l'obligation de mettre les convictions croyantes au pied du mur de la modernité. Et d'aller d'une certaine façon au-delà du verset ; nous laisser interroger par le langage horizontal d'une troisième voix, laïque, à fleur de terre, hors transcendance. Si minuscules étions-nous, notre AJC locale apprit à oser se projeter au cœur des problématiques citoyennes. Raphy, tu fus et demeures notre vigie prospective.

Un regret, bien sûr, que nous partageons ensemble : en dépit de notre volonté de sortir du bois, malgré la centaine de réunions publiques dont certaines inoubliables, malgré notre désir d'allumer le feu, comme dit la chanson, nous ne sommes pas parvenus à briser le plafond de verre de l'indifférence du grand nombre, et hélas de nos coreligionnaires qui font la sourde oreille.

Au cœur même de la militance judéo-chrétienne, il y a un paradoxe. Les mots auxquels nous sommes habitués (rencontre, dialogue, reconnaissance mutuelle, partage) ne rendent pas compte de l'intime de la conscience personnelle. Nos identités sont perçues comme en écart l'une par rapport à l'autre, comme glissant côte à côte dans le temps. Mais elles sont tout autant perçues comme un rapprochement. Tel est le paradoxe de l'équidistance. C'est cette double expérience de l'écart qui sépare et celle d'une proximité ressentie — parce qu'elle est enracinée dans une Origine, invisible et indivisible — qui est peut-être de part et d'autre le secret des militants durables. Dont tu es, Raphy, la figure déterminée.

Nous te le disons ce soir. Nous avons le sentiment d'avoir et d'être des privilégiés, d'avoir bénéficié de ton effet de souffle dont, en dépit des tâches et des fatigues, tu sais à merveille maintenir la puissance.

Un dernier mot, si tu le permets, pour te taquiner un peu. On ne compte plus tes protestations, tes indignations, voire tes imprécations. Raphy, il y a en toi quelque chose de d'Artagnan. Mousquetaire de toutes les causes qui te sont chères. Illico tu caracoles, tu dégaines. Tu tiens aussi de Scaramouche, car en un instant, tu touches. voire du capitaine

Fracasse. Heureusement, au tout dernier moment, le bras de Dieu t'arrête.

Raphy, notre frère. C'est ainsi que nous t'aimons. Merci.

Et cependant. Que serions-nous sans ton *alter ego*, ton ami, Franklin, Franklin Rausky ? Parce c'est lui, parce que c'est toi.

Cher Franklin, tu viens d'au-delà de l'océan, du Nouveau Monde, refaisant à l'envers le voyage de Christophe Colomb. Comme si le vent du destin t'avait poussé sur notre rivage pour nous aider, nous les "indigènes" du vieux continent, à découvrir notre propre terre, notre propre histoire dans toute l'étendue de son espace religieux ou profane. Ce que tu fais si bien.

L'espace religieux. Alors que tu pourrais te contenter de le pratiquer dans les limites de l'érudition, qui mieux que toi peut faire la propédeutique du dialogue judéo-chrétien à usage grand public ? Le dialogue des interprétations qui t'est cher, le côte à côte des textes, des archives de sens, des mémoires accumulées, des significations résonnantes, des différences, des convergences, des impasses, des passages. Tu détiens tant de clés exégétiques, talmudiques que tu sembles pouvoir ouvrir toutes les portes. Nous reviennent en souvenir tant de belles leçons. Pour n'en retenir qu'une seule, bien ancienne : Babel et la bénédiction des langues, le pluralisme culturel, le devenir non écrit des civilisations.

Précisément, notre civilisation, l'espace profane. Tu es un homme de ton temps, de ses fractures, de ses utopies, de ses audaces et de ses risques. Tu affrontes sans peur les problématiques sociétales, culturelles, politiques, avec calme, détermination, distance mesurée, adossé à la sagesse biblique du fond des âges, certain qu'elle n'est pas une clôture mais une aventure éternelle ouverte sur l'avenir. Clinicien de nos maux, fin psychologue de notre perplexité. Tu es un enseignant. Toujours indicatif, jamais impératif, quelquefois vocatif, gentiment dubitatif — car tu es d'une extrême gentillesse — jamais l'infinif. Rien n'est clos. Invitant toujours l'auditeur à s'interroger, au dépassement des réponses convenues, à la positivité de l'attitude critique.

Franklin, tu détiens le record absolu des interventions dans notre AJC. Que de fois en bureau, lorsqu'il s'agit d'établir le programme annuel,

François LEROSSIGNOL

Raphy tranche : ah ça c'est pour Franklin, et nous qui pensions au même instant par devers nous : ah ce serait bien si c'était Franklin !

Nous t'avons tant de fois remercié, cher Franklin, que nous avons épuisé tous les mots du dictionnaire de la gratitude. Alors nous souvenant que tu es un grand amateur d'opéra, outre le Prix de l'Amitié judéo-chrétienne de France, nous t'attribuons (là-bas tout au bout de l'allée centrale de velours rouge) LE fauteuil d'orchestre.

Merci Franklin, merci Raphy.

François LEROSSIGNOL
Président d'Honneur du groupe AJC de Sucy-en-Brie



Une question théologique fondamentale

par le Grand Rabbin Gilles BERNHEIM



Deux lauréats vont recevoir ce soir — et non partager — le Prix de l’AJCF. Aussi, pour accompagner cette belle célébration, ai-je voulu prononcer quelques mots autour des œuvres séparées mais complémentaires de Franklin Rausky et Raphy Marciano. Mon propos ce soir n’est pas de retracer l’histoire de leur dialogue avec le Christianisme, leur travail intense — parfois discret mais persévérant. Je veux surtout rappeler les questions fortes posées par nos deux amis à leurs frères chrétiens, vigoureuses interpellations qui font bouger les lignes de l’esprit au cœur du dialogue judéo-chrétien.

Franklin Rausky pose aux Chrétiens cette question fondamentale pour notre dialogue théologique. En substance : « Vous êtes, vous Chrétiens, des gentils qui invoquez le D. d’Israël et reprenez à votre compte l’histoire qu’Israël raconte du D. d’Israël. Cela n’est pas simple puisque vous n’êtes pas des Juifs ! Comment des gentils peuvent-ils raconter l’histoire des Juifs à d’autres gentils ? » Telle aurait dû être la question fondamentale pour la théologie. Ce qui est nouveau, c’est que l’Église est parvenue aujourd’hui à voir clairement la question et à voir que, depuis l’Apôtre des gentils, l’Église avait perdu de vue que c’est là une question fondamentale.

Disons-le tout net, parce que c'est le fond de la pensée de Franklin Rausky et que cette question est d'un apport considérable à l'avancée du dialogue judéo-chrétien : depuis l'Apôtre Paul, l'Apôtre des gentils, l'Église avait perdu de vue que c'est là une question fondamentale.

Dès lors, et de deux choses l'une : ou bien l'histoire chrétienne, celle de Jésus Christ et du D. trinité, est reconnue comme une manière pour les gentils de redire l'histoire juive, sur le mode d'une variation ou d'une addition, mais nullement une alternative qui mettrait autre chose à la place. Ou alors les Chrétiens renoncent à invoquer le même D., celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Mais ajouter cette histoire nouvelle – celle des Chrétiens – à l'histoire première d'Israël est une affaire fort complexe. Il faudrait déjà que le texte originel présente quelques amorces en ce sens. Paul, Apôtre des gentils, avait trouvé une telle pierre d'attente dans la promesse faite, en *Romains* 15, à Abraham de devenir le père de bien des nations... En *Romains* 15, Paul a rassemblé un échantillon de textes, tirés des Psaumes et du Deutéronome, qui pointent vers une entrée des gentils dans l'histoire de D. avec Israël. Comme les autres Juifs des commencements du « mouvement de Jésus », Paul était convaincu de prendre part à des événements promis de longue date dans les Écritures d'Israël : tout ce qui arrivait, cela se passait, cela se passait « selon les Écritures ».

Pour bien des Juifs, ce n'était pas et ce n'est pas aussi évident. Aux yeux des Juifs, ce que Paul prétendait trouver dans les Écritures ne venait pas d'une "ex-égèse", mais d'une "in-gésèse", une interprétation qui commence à mettre dans le texte ce qu'elle désire y lire. Mais tant Paul et les autres que leurs adversaires, tous interprétaient les Écritures juives. D'ailleurs, les Écritures d'Israël semblaient avoir été pleinement suffisantes pour Jésus et aussi pour ses disciples après Pâques. Il n'en reste pas moins qu'une addition leur fut faite, ces écrits que d'aucuns se sont mis à appeler Nouveau Testament. Cette addition suggère au moins qu'il n'allait pas de soi que ces textes ajoutés soient entièrement « selon les Écritures » d'Israël.

Dans le sillage de Franklin Rausky, je viens de désigner comme « conflit d'interprétations » la partie qui s'est jouée entre le « mouvement de Jésus » à ses débuts, mouvement encore juif, et ce qui va rester le courant principal du peuple juif.

C'est de cette question théologique, à laquelle Juifs et Chrétiens se trouvent depuis confrontés, que dépend le devenir du dialogue judéo-chrétien.

Raphy Marciano nourrit sa réflexion de celle de Franklin évoquée ici ce soir et tire de nouvelles conclusions qui contribuent à leur tour à faire avancer le dialogue judéo-chrétien. Il observe que le « mouvement de Jésus », qui deviendra l'Église, se distinguait en voyant dans « ce qui était arrivé à Jésus de Nazareth » selon l'expression de Luc, un nouveau chapitre de l'histoire d'Israël, qui s'était inscrite sous ses yeux. Ses adeptes pensaient d'ailleurs que ce serait le dernier chapitre à jamais écrit, puisque la fin était imminente. Ce qui se passait était donc nouveau, mais cette nouveauté s'inscrivait dans une continuité, « selon les Écritures ». Ils auraient peut-être dit les choses autrement s'ils avaient été moins assurés que ce chapitre allait être le dernier. L'Église d'aujourd'hui, qui a vécu – nous dit Raphy – plus de dix-neuf siècles de nouveaux chapitres, ne peut plus prétendre que « ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth » était bien le dernier chapitre. Après le chapitre de la *Shoah* et celui du retour d'Israël sur sa terre, l'Église se doit de reconsidérer de quelle façon on aurait pu ajouter un nouveau chapitre à l'histoire originelle si on n'avait pas cru que ce serait le dernier.

Nous savons que cette « addition » s'est faite sous la rubrique « accomplissement ». Toute l'histoire d'Israël et toutes les promesses de D. au peuple d'Israël ont été spiritualisées en promesses d'un destin céleste pour l'Église. Mais Paul avait offert une alternative. « Toutes les promesses ont été confirmées en Christ » (*Rm 15,8* et *2 Co 1,20*).

Pour une Église aujourd'hui décidée à affirmer l'alliance avec le peuple juif, il paraît nécessaire, et Raphy le rappelle souvent, de confirmer d'abord et toujours l'histoire d'Israël, c'est-à-dire de l'exprimer comme le fait Israël. Ce qui suppose d'écouter les Juifs pour apprendre comment eux-mêmes disent cette histoire. On découvre que le centre de cette histoire est le don de la *Torah*. Oui la *Torah* comme don, comme pure grâce ; la *Torah* comme « évangile », bonne nouvelle (voilà qui met par terre notre chère dichotomie entre Loi et Évangile !). Cela veut dire aussi découvrir la grâce de l'alliance du Sinaï, qui réunit vraiment deux partenaires et selon laquelle D. remet vraiment entre les mains de ses partenaires l'authentique responsabilité de faire ce qu'il commande : « Elle est dans ta bouche et dans ton cœur, si bien que tu peux l'accomplir » (*Dt. 30,14*) (voilà qui fait sauter la dichotomie entre la foi et les œuvres !). C'est dire aussi que D., nonobstant son dessein créateur universel, n'en agit pas moins constamment par des actions bien

particulières, et spécialement par la particularité du peuple juif. Cela voudrait peut-être dire que l'Église aura aussi à se reconnaître comme une « particularité » parmi bien d'autres, et que D. n'a jamais entendu faire d'elle la seule voie de salut pour l'univers entier.

La conclusion à laquelle nous convient, tout à la fois Franklin et Raphy, c'est que si l'Église avait réellement écouté le peuple juif et appris à dire l'histoire d'Israël comme Israël, juste à ce moment, en était venu à la dire, elle aurait alors pu avoir l'humilité de regarder sa propre histoire comme une addition, par les gentils, à cette histoire. Ç'aurait été l'histoire que quelques gentils pouvaient raconter : comment et par quelle miraculeuse faveur ils avaient été admis à prendre part à l'histoire d'Israël, comment il leur avait été permis de croire qu'eux aussi en étaient devenus une modeste part ; une part responsable de cette histoire.

À vous deux, ce n'est pas un prix qu'il faut donner mais dire un grand merci à la Providence de vous avoir appelés et vous, d'avoir su lui répondre : « *Hinéni* ». Honneur donc, pour conclure, à ceux qui ne recherchent pas les honneurs, mais qui, en toutes circonstances, répondent présent.

Grand Rabbin Gilles BERNHEIM



Un enjeu et pour notre société et pour l'humanité

par le Frère Louis-Marie COUDRAY



Fort heureusement, je n'avais pas du tout l'intention — et je n'ai pas écrit mon papier dans ce sens-là — de retracer la contribution concrète de Franklin et de Raphy à la réflexion sur les rapports judéo-chrétiens, puisque Gilles l'a fait fort brillamment. Mon propos ne viendra pas en doublet, qui aurait été un doublet beaucoup moins synthétique et beaucoup moins brillant que ce que nous venons d'entendre et qui, une fois encore nous fait avancer dans notre réflexion, dans cette question

de nos rapports fondamentaux, parce que je crois qu'ils sont un enjeu et pour notre société, et pour l'humanité.

Je n'ai pas non plus l'intention de retracer ce long cheminement et l'implication de Raphy et de Franklin dans les relations entre Juifs et Chrétiens. Et je dis bien les relations entre Juifs et Chrétiens et non pas judéo-chrétiennes parce que nous ne sommes pas au niveau d'un engagement conceptuel. Il s'agit d'un engagement humain, un engagement majeur, celui de la relation humaine, en un mot celui de l'Amitié et c'est la dénomination même de cette association voulue par ses fondateurs, l'Amitié judéo-chrétienne.

Car la relation entre le monde juif et le monde chrétien pourrait n'être

que conceptuelle, une affaire d'études, de recherche historique, exégétique, théologique, faire l'objet d'élaborations en chambre ou en bibliothèque, d'analyses pointues et intéressantes au demeurant, et même indispensables pour étayer ce « nouveau regard » — pour reprendre le titre du livre du Père Dujardin que nous avons évoqué en ouverture de cette séance — pour réaliser la construction d'une nouvelle théologie de la « cohabitation » et non plus celle de la substitution, d'un combat pour remplacer l'enseignement du mépris par celui de l'estime. Tout cela est nécessaire et vous y contribuez chacun à votre façon comme nous venons de l'entendre. Mais ce qui est beaucoup plus fondamental encore c'est l'amitié qui existe, c'est l'amitié que vous construisez avec ceux que l'on peut appeler les ennemis d'hier, parce que tel était bien notre rapport.

Et je veux pour preuve de votre engagement dans cette relation humaine votre participation ensemble aux obsèques du Père Dujardin, votre présence régulière à la session d'été de Davar. Et comment ne pas mentionner le titre de la déclaration dont vous avez été des artisans : « Jubilé pour la fraternité à venir » ! La fraternité, l'amitié ! Voilà une réalité bien incarnée, à vivre concrètement au jour le jour !

Présence aux autres, à l'Autre que représente un Chrétien pour tout Juif et avec quel poids d'histoire ! avec quelle réticence légitime à vaincre ! quelle peur, là encore légitime, à surmonter ! pour construire aujourd'hui une relation d'homme à homme, égaux, alors que l'histoire, la société, le passé avait créé une relation d'inégalité dans un esprit de supériorité religieuse et sociale. « Un souci de l'autre » à vivre pour chacun avec aussi son poids d'histoire personnelle, familiale, nationale, vos propres personnalités.

Oui, mon cher Raphy, j'entends toujours ta réflexion, lorsque nous célébrions le repas de *qabalat shabbat* pendant la session de Davar, pour mentionner l'émoi que serait celui de ta grand-mère en te voyant en une telle circonstance, coïncé, si je puis dire, entre un curé et une bonne sœur dans une maison catholique... Cela dit tout le chemin parcouru. Cette anecdote dit tout ce chemin parcouru et la profonde humanité qui nous habite. Alors certainement ce soir aussi son étonnement et son émoi seraient encore plus grands... Mais nous savons aussi que cette passion de l'autre — c'est ce que j'ai entendu dire l'année dernière lorsque tu as reçu les insignes de la Légion d'honneur — que cette passion de l'autre a toujours été l'un des fils rouges de ta vie. Toujours généreux, disponible, débordant d'idées, dynamique à en réveiller les

morts, fourmillant de projets et de réalisations mais toujours les pieds sur terre et concret. Et cela se traduit, dans notre rencontre, par un esprit toujours exigeant, ne laissant rien passer dans le dialogue, poussant le Chrétien dans ses ultimes retranchements, l'acculant presque, et toi aussi, comme d'autres, refusant la facilité de l'invocation du « mystère et de la grâce » ! Nous devons rendre compte de l'inouï de la foi chrétienne dans sa tension avec ses origines. Ô Saül, Ô Paul, pourquoi as-tu pris le chemin de Damas ? Et nous aujourd'hui, il nous faut retrouver le chemin de Jérusalem. Et nous savons combien nous en parlons de ce cher compatriote. Pour plagier un peu Paul, « profondeur de la sagesse de Dieu » qui nous permet aujourd'hui ces échanges, cette rencontre, cette amitié.

Travailler au Centre Élie Wiesel, au Centre communautaire avec la complicité de Franklin comme cela a déjà été évoqué ; comme souvent dans l'histoire, les complices se retrouvent sur le même banc, ici non celui des accusés mais celui des honorés, des lauréats ! La place d'honneur des récipiendaires. Car m'a-t-on dit — et je ne voudrais pas blesser Franklin —, autant Raphy avait les pieds sur terre autant Franklin avait la tête dans le ciel, ou peut-être dans ses pensées. Alors voilà bien un joli duo, représentatif de la diversité et de la richesse de la communauté juive ! Le travail commun avec les Bernardins, cher Franklin — nous voilà dans le bipolaire mais rien de psy en cela —, travail de recherche et élaboration commune, oui, cela n'était pas possible il y a encore quelques années. Travail unique, inimaginable. Ton implication dans le centre de recherche avec Thierry Vernet dont la dernière publication traite de l'Autre, justement, de cet Autre à la rencontre duquel nous allons¹. Car, vous l'avez bien compris, si j'insiste sur l'amitié, qui est la racine qui porte cette relation, il y a aussi tous les fruits que représente cette activité, cette production intellectuelle.

Ta participation à Davar en tant que vice-président, mais surtout sous l'aspect de ce qui pourrait paraître une simple causerie, donne un cours d'une rare densité, d'une variété d'approches, n'hésitant pas à allier profondeur du propos et humour, ouvrant toujours le débat avec la rigueur des énoncés et du raisonnement, éclairant ainsi notre relation. Et j'avoue, personnellement, que le fait que tu as écrit un livre sur l'ivresse biblique² me donne une grande sympathie pour toi en espérant justement

¹ Voir *Repenser l'altérité*, sous la direction de Thierry Vernet et Franklin Rausky, Parole et Silence | École cathédrale, Séminaire du département Judaïsme et Christianisme, 2018 [NDLR].

² Franklin Rausky, *Ivresses bibliques. L'alcool dans la tradition juive*, PUF, Coll. Lectures du judaïsme, 2013 (cf. *Sens* n° 385 janvier 2014, p.72) [NDLR].

Frère Louis Marie COUDRAY

que cette ivresse soit celle de l'amitié mais nourrie par l'esprit.

À l'heure où resurgit l'hydre de l'antisionisme — et j'ai bien entendu la question évoquée dans le propos de Gilles sur la renaissance de l'État d'Israël —, à l'heure où resurgit l'hydre de l'antisémitisme — et nous savons toute la problématique de la réflexion théologique après la *Shoah* — antisionisme et antisémitisme qui resurgissent sous des formes diverses et variées, camouflées, à l'heure où le dialogue entre Juifs et Chrétiens semblerait peut-être, pour quelques-uns, marquer le pas dans certaines institutions ou même au sein de nos communautés, votre engagement inébranlable dans l'amitié et sa traduction dans de multiples actions et l'avancée de la recherche sont d'autant plus importants. Nous comptons sur vous et soyez assurés que nous ferons tout pour être de vrais partenaires et de fidèles amis.

Frère Louis-Marie COUDRAY, osb
Directeur du Service National pour les Relations avec le Judaïsme



Qu'as-tu fait de ton frère ?

par le Père Patrick DESBOIS



Il y a quelques jours, M. le Président de la Fédération Protestante, M. le Grand Rabbin, nous nous retrouvions au cimetière pour rendre hommage à Gérard Israël. Cela en disait long sur l'amitié lorsque l'on demande à un Protestant et à un prêtre de parler à l'enterrement d'une personnalité juive. Mais c'est aussi pour cela que je ne vais pas faire votre éloge, Raphy, vous qui avez demandé à ce que je sois là, car je trouve que les éloges, cela sent le cimetière.

J'ai tenu à être là car les deux personnes honorées sont très atypiques. Ils ne sont, ni l'un, ni l'autre, des professionnels du dialogue mais des hommes de vision et d'assise personnelles, des « mensch » dirait-on chez les Ashkénazes. Je parlerai plus précisément de Raphy, puisqu'il a tenu à ce que je sois là.

Raphy, ce n'est pas un homme facile, et c'est sans doute ce qui le qualifie depuis longtemps dans sa relation avec les Catholiques. Alors pourquoi un homme pas facile est-il à juste titre une tête de pont du dialogue ? Le Cardinal Decourtray disait souvent : « nous avons besoin de têtes de pont et pas de ponts, car les ponts risquent de faire traverser les gens. » Et vous avez été longtemps, Raphy, une des têtes de pont du peuple juif face aux différents défis qu'a connus le dialogue. Défi face à l'antisémitisme chrétien dont vous avez toujours eu conscience, et que je rencontre maintenant dans nombre de pays, Ukraine, Pologne, où les

gens voyant les Juifs se faire tuer croyaient que le dessein de Dieu était en train de se réaliser. Défi lorsqu'apparut l'affaire Kurt Waldheim qui allait voir le pape. Défi lorsque des carmélites s'installèrent dans le camp d'extermination d'Auschwitz. Défi lorsque M. Touvier, ancien chef de la Milice à Lyon, se présentait comme une victime chrétienne du peuple juif. Défi lorsque la tentation de béatifier Isabelle-la-Catholique rôdait malgré son expulsion des Juifs. Il fallait s'appeler Raphy, avec son sourire moqueur et ses questions difficiles pour tenir dans des vents contraires. Vous avez survécu à plusieurs directeurs du Service national [pour les Relations avec le Judaïsme], vous avez survécu au Père Dupuy, au Père Dujardin, au Père Desbois, et maintenant à Louis Marie, vous êtes encore là au sein du peuple juif. Raphy a tenu bon et pourtant nous étions vraiment différents.

Raphy, nous connaissons ton combat pour un Judaïsme pluriel, ouvert à tous, incluant une formation académique comme constitutive de l'identité juive. Et je pense aussi que c'est cela qui t'a fait tenir car le dialogue entre Juifs et Chrétiens, notamment à l'école des Sœurs de Sion, a toujours été marqué par une part académique.

Alors, on pourrait dire, ce soir, c'est une belle soirée, on est tous réunis, il y a des gens très bien dans la salle et on est entrés maintenant dans le long fleuve tranquille des relations judéo-catholiques. Tout va bien, tout deviendra banal, nous nous entendons bien. C'est vrai.

Et je me suis dit : honorer Raphy, honorer son ami Franklin, pour moi c'est plutôt un appel dérangeant. Un appel dérangeant pour nous jeter, nous rejeter dans la bourrasque du dialogue avec les Juifs. Car parfois on est tentés de dialoguer davantage avec le Judaïsme, mais sans Juifs.

Quelqu'un me disait toujours : « moi j'aime beaucoup le Judaïsme, mais les Juifs c'est vraiment compliqué. »

Qu'est-ce à dire ? La tourmente et les ombres pèsent aujourd'hui sur nos frères juifs en France comme en d'autres pays. On nous parle de plus de 60% d'augmentation des actes antisémites qui harcèlent les Juifs au point que nombre de familles se posent la question : est-ce qu'on reste ou est-ce qu'on part ?

Cela ne touche pas forcément que la France, cela touche aussi, entre autres, les Juifs d'Angleterre.

Les attaques arrivent de toutes parts : extrême-droite, c'était classique,

extrême-gauche, c'était classique, milieu islamiste, c'est très violent. Depuis plus de douze ans, quatorze ans, des Juifs se font assassiner en France parce qu'ils sont nés juifs. Je me souviens, lorsque Ilan Halimi a été assassiné, il y avait eu une énorme manifestation, tout le gouvernement, toute l'opposition, même le Cardinal Lustiger était présent. Je me souviens qu'un journaliste demande au Cardinal Lustiger : « pourquoi êtes-vous venu à une manifestation dans la rue ? » Il avait répondu : « un pas de trop dans l'horreur ». On pensait que ce serait le dernier. On ne pouvait pas imaginer qu'on allait en France tuer à nouveau des Juifs parce qu'ils sont nés juifs.

Et puis il y en a eu d'autres, jusque récemment, cette vieille dame qu'on a poignardée, qu'on a fait brûler, Mme Knoll, jusqu'à cette autre dame, Mme Halimi, qu'on a poignardée et jetée d'un immeuble, jusqu'à ceux qui dans le magasin casher se sont fait fusiller, jusqu'à ces familles de Toulouse sur le trottoir devant leur école qui se sont fait fusiller.

Alors Raphy, restez « l'homme pas facile » ! Restez l'homme exigeant et grinçant, sans compromis !

Quand on tue Mme Halimi, quand on envoie des courriers à des familles juives des banlieues parisiennes, des lettres avec des balles leur disant que la prochaine balle sera pour eux et qu'ils doivent laisser leur maison. Quand on tabasse trois juifs sur un pont de Paris, Raphy, demeurez avec votre peuple !

Il ne faut pas nous laisser entre nous !

Vous savez, dans votre tradition comme dans la nôtre, on a de plus en plus tendance à penser chacun à soi, parce qu'on est confrontés à des difficultés, de votre côté l'assimilation, de notre côté la sécularisation. La tension créatrice difficile qu'a été la relation entre Juifs et Catholiques à cause des affaires comme le Carmel d'Auschwitz, etc., peut le redevenir si on n'ose regarder le peuple juif en face.

Honorer Raphy, c'est honorer un peuple, un peuple qui en nos terres souffre, un peuple qui en nos terres s'en va. Et si on ne s'intéresse pas aux Juifs d'aujourd'hui, on peut se consoler avec les Juifs des premiers siècles. Peut-être qu'un jour il n'y aura plus de Juifs chez nous.

Honorer Raphy, pour nous c'est revenir à l'exigence du dialogue. Car vous vous souvenez du discours du pape Jean-Paul II à Mayence qui disait : « il y a trois dimensions du dialogue avec les Juifs : la dimension

Père Patrick DESBOIS

interne, qui est le dialogue entre le Premier Testament et le Nouveau, la deuxième dimension qui est la lutte contre l'antisémitisme, et la troisième dimension qui est l'enseignement de la *Shoah* ». On ne peut pas se spécialiser uniquement dans la première dimension. L'antisémitisme aujourd'hui en France est devenu criminel et n'est plus un antisémitisme de salon.

Quand je vois Raphy, je continue à entendre la question du Créateur « Qu'as-tu fait de ton frère ? »

Je pense que nous, qui sommes engagés dans le dialogue avec les Juifs, nous ne pouvons pas ne pas entendre cette question, à moins que, comme Caïn, nous répondions : « Suis-je le gardien de mes frères ? » On ne peut pas penser que l'insécurité des juifs soit uniquement du ressort de la police et des services de sécurité. N'oublions pas toutes les personnes qu'on a honorées comme Justes. C'étaient des gens tout simples qui n'attendaient ni l'évêché, ni le préfet, ni le président, pour prendre leurs responsabilités au nom de la foi chrétienne ou bien au nom de leur conscience, pour sauver la personne qui allait disparaître.

Raphy, vous nous ramenez ce soir à notre fidélité.

Vous nous ramenez à ne pas accepter cette réponse de Caïn, « Suis-je le gardien de mon frère ? » et pour cela je vous remercie.

Père Patrick DESBOIS
Président de l'association Yahad-In Unum



Le dialogue permet le face à face

par Raphy MARCIANO



Mes remerciements tout d'abord à l'Amitié Judéo-Chrétienne de France, ma gratitude à vous Madame Jacqueline Cuche, à vous cher Bruno Charmet, à toi chère Elzbieta.

Je remercie le Grand Rabbin de France qui nous honore de sa présence.

Ma reconnaissance à vous, François Lerosignol, au Père Louis Marie Coudray et à mon ami le Père Patrick Desbois.

Ma gratitude au Grand Rabbin Gilles Bernheim à qui je dois tant.

Le 31 octobre 1971, Emmanuel Levinas, directeur de ce lieu prestigieux, ouvrait le colloque des Intellectuels juifs de langue française par ces mots que je reprendrais volontiers à mon compte : « J'ai l'honneur de souhaiter la bienvenue aux membres du XII^e colloque... sans évoquer tous les noms que je voudrais saluer individuellement... Je les salue au nom de l'école qui les accueille dans ces locaux et au nom de l'Alliance Israélite Universelle, mère de cette école. Mère et fille, toutes les deux sont âgées, mais jeunes par leur ouverture sur le monde et par la jeunesse qui circule dans les veines de cette maison. »

Mesdames et messieurs, chers amis,

Si je ne peux évoquer, moi non plus, tous les présents, permettez-moi de rappeler des absents pour toujours, mais éternellement présents pour moi et c'est à eux que je dédie ce prix, au Révérend Père Jean Dujardin

et à Élie Wiesel. À Jean Dujardin, en souvenir de toutes nos rencontres hebdomadaires jusqu'à la veille de sa disparition et à Élie Wiesel à qui je dois tant et qui a contribué pendant plus de 30 ans à enrichir mon judaïsme, et me rendre plus fier. C'est avec une infinie tristesse que je mesure encore aujourd'hui leur grandeur au vide qu'ils laissent.

J'ai aussi ce soir une pensée émue pour Alain Didier-Weill disparu cette semaine.

Le prix que je reçois aujourd'hui honore d'abord la rencontre et le dialogue judéo-chrétien et tous les hommes de foi. Je le comprends d'abord comme le fruit de mes rencontres, de nos parcours, de nos actions engagées dans ce dialogue. Ce prix, je l'interprète comme la transmission de ce dialogue, parfois difficile certes, car il engage nos intimes croyances et nos profondes convictions. Il est enthousiasmant et prometteur, sur bien des points. C'est d'abord la reconnaissance de notre foi, comme fondement certain de la Paix Universelle. Derrière des vérités dogmatiques qui s'opposent, nous accueillons sans crainte la diversité des cheminements spirituels. Notre dialogue implique la mise entre parenthèses des orgueils. Il ne vise pas l'œcuménisme, mais à l'obligation morale de la connaissance, de l'acceptation et du respect.

Le temps est venu aujourd'hui d'interroger et de revenir sur l'évolution de ce dialogue au cours des dernières décennies : quelles sont les divergences qui demeurent encore aujourd'hui ? Et comment pouvons-nous les surmonter ? C'est l'occasion de repenser les relations entre l'Église et la Synagogue.

Ce dialogue commence, dans sa forme historique, comme un mouvement de rencontres d'hommes et de femmes de différentes sensibilités religieuses, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. Il est important de situer les premières rencontres dans le climat démocratique et humaniste de l'immédiat après-guerre. Les Chrétiens qui ont pris part à ces premières tentatives étaient des hommes et des femmes, ecclésiastiques et laïques, qui avaient participé à la Résistance armée ou pacifique contre l'occupant nazi et au projet de sauvetage des Juifs européens menacés d'extermination. Ces pionniers chrétiens avaient pris, durant la guerre, des initiatives courageuses pour rester fidèles à leur foi. À l'origine, pour beaucoup d'entre eux, il s'agissait plutôt de secourir des Juifs persécutés, que de dialoguer avec le Judaïsme. Lentement dans leur esprit a cristallisé l'idée que le Juif n'est pas simplement la cible d'une haine injustifiable, mais aussi porteur d'un message spirituel. Il a fallu de la part de ces croyants chrétiens, souvent

éduqués dans une vision méprisante d'Israël, un remarquable courage intellectuel : reconsidérer le rapport entre Judaïsme et Christianisme.

Du côté des Juifs, ceux qui s'engageaient dans ce dialogue étaient souvent des rescapés de la *Shoah* et des résistants qui avaient connu la clandestinité. Ils découvraient un autre visage du Christianisme, celui des résistants avec qui ils partageaient le rêve d'une société de liberté : le défi aujourd'hui est de transmettre l'esprit de la déclaration de Seelisberg.

Juifs et Chrétiens ont vécu sur les mêmes terres pendant 2000 ans en se contemplant en chiens de faïence. Il y avait une proximité géographique très étroite, mais une distance psychologique très significative. Pour combler ce gouffre, il a fallu l'expérience terrifiante de la *Shoah*. Le monde chrétien a accepté de réexaminer, dans son enseignement, la place du Judaïsme et du peuple juif ; pour dépasser les préjugés de l'antique enseignement chrétien, des pédagogues, des théologiens, des historiens se sont attelés à cette tâche, remarquables de courage. Il est important que dans le monde juif, dans notre enseignement pour les nouvelles générations, nous donnions une vision éclairée et ouverte du Christianisme et des Chrétiens.

Chers amis, j'ai eu, tout au long de mon parcours, l'honneur de rencontrer des personnalités exceptionnelles, acteurs et actrices du dialogue interreligieux. Ces rencontres furent l'occasion de surmonter, ensemble, des stéréotypes toujours ancrés, et de m'investir d'une part dans la connaissance de l'autre, et d'autre part dans la présentation de mon Judaïsme, dans le cadre de ce qui m'apparaît comme un combat pacifique pour la reconnaissance. Il ne s'agit pas de se contenter d'un dialogue de surface, ou d'échanger des propos consensuels, mais, bien dans le prolongement d'un dialogue exigeant ne ménageant pas la critique, toujours nécessaire, de se confronter aux conflits et aux préjugés.

Au-delà de ces rencontres, il y a cependant une volonté guidée par la spiritualité en partage, qui souhaite réaffirmer la présence de Dieu pour l'Humanité. J'ai confiance dans notre capacité mutuelle à œuvrer de concert pour l'approfondissement de ce dialogue.

Il me faut à présent revenir sur ma perspective et sur ce qui rend peut-être ce témoignage particulier. Il s'agit bien entendu du point de vue d'un homme juif, pénétré du sentiment d'appartenir à un grand peuple, à un vieux peuple, à une mémoire sacrée, à une histoire unique et singulière. Cette fierté n'est pas le signe d'un quelconque complexe de supériorité,

mais bien plutôt le signe, qui indique des devoirs, des obligations, de la mission éthique des Juifs envers les Nations.

Adolescent, j'ai vécu, à ma mesure, une sorte de « choc des civilisations », « choc des cultures », même si celui-ci n'a pas la même tonalité conflictuelle que la thèse du professeur Huntington¹. Je suis, en effet, né dans la ville blanche, baignée de lumière, de Casablanca. Mes souvenirs me dépeignent une enfance heureuse, sous un ciel bleu, au milieu d'une rue située entre deux églises, anglicane et catholique. Évidemment, j'étais bien incapable à l'époque de comprendre la différence entre ces deux lieux de culte. J'en admirais l'architecture, la vie chaleureuse qui s'y déroulait, j'aimais le son des cloches ; j'aimais observer la foule de jeunes Chrétiens, élégamment habillés, se rendre à la messe. Pour ma part, je me rendais toujours avec joie à leurs kermesses respectives, j'y rencontrais alors mes amis « français » de l'école. Nous disions « français » pour désigner les « Chrétiens ». Ces enfants sages, propres et si polis. Aurais-je eu une seule raison de m'en méfier ? Pourtant, j'avais peur d'entrer dans une église.

Mon éducation tant familiale que religieuse n'a jamais été empreinte de haine à l'égard des Chrétiens. Parfois même, je ressentais une espèce d'admiration à l'endroit des Chrétiens. Mais incontestablement, nous rejetions le message chrétien qui nous semblait porteur de haine à l'égard des Juifs. Ma grand-mère ne prononçait jamais le nom de Jésus, et par une rhétorique élégante, elle disait simplement « *El Hijo de su madre* » « le fils de sa mère ». J'ai ainsi évolué dans un environnement chrétien, avec des sentiments contradictoires : le Chrétien ne générerait aucune suspicion de ma part, mais le Christianisme m'inquiétait ; lorsque je regardais une croix, je percevais une épée, autrement dit la violence des croisades, de l'Inquisition, des souffrances infligées au nom d'une religion. Je ressentais un malaise indicible, une déchirure intérieure.

Chers amis, des Juifs, vous en avez rencontrés tout au long de votre existence, ils ont partagé avec vous toutes sortes d'expériences, vous les avez rencontrés sur les bancs de l'école, à l'université, dans le cadre professionnel ; les Juifs, d'une certaine manière, ne vous sont pas inconnus ; mais vous vous interrogez cependant sur ce qui constitue leur judéité, leur différence...

Le dialogue avec les Chrétiens n'est pas un dialogue entre une majorité de plus de deux milliards de Chrétiens et une minorité de quatorze

¹ Allusion à l'essai d'analyse politique de Samuel Huntington, *Le Choc des civilisations*, traduit aux éditions Odile Jacob en 1997 [NDLR].

millions de Juifs. Mais entre deux minorités, d'une part, celle des Juifs engagés dans ces problématiques dialogiques et, d'autre part, une minorité de Chrétiens très impliquée dans cette rencontre. On réalise alors que les autres ne sont pas le double de nous-mêmes, et que nos différences sont une source d'enrichissement mutuel. Le dialogue avec les Chrétiens nous enrichit, dans la mesure où il nous permet de mieux comprendre le Christianisme vivant, tel qu'il s'exprime et qu'il ne suffit pas de connaître à travers les livres.

Lorsque nous contemplons 2000 ans d'histoire des relations entre la judéité et la chrétienté, nous ne pouvons certes pas ignorer le poids considérable de l'histoire et de la violence, de l'intolérance, de la destructivité et même de la cruauté. Mais ce que nous avons réussi en notre temps à instaurer en France peut servir de paradigme. Nous avons refusé de nous résigner à la fatalité du fanatisme et de l'intolérance. Nous avons compris que, dans la nouvelle vision de l'Église, le prosélytisme doit céder la place à la reconnaissance de « l'autre » comme « autre », dans une fraternité, dans l'altérité — une altérité qui ne saurait être provisoire. Israël n'est pas Israël pour quelques années, Israël est là pour l'éternité. Dans le même état d'esprit, le Judaïsme n'a aucune mission prosélytique à accomplir auprès des Chrétiens. Leur Christianisme n'est en rien un scandale à tolérer, il est un accomplissement de leur foi.

Le Judaïsme et le Christianisme doivent se garder de toute tentation de syncrétisme, il ne s'agit pas d'arriver par paliers successifs à un seul culte, « le culte unifié universel » fabriqué de bribes de Judaïsme et de Christianisme. Nous avons montré ensemble avec courage, avec coresponsabilité, que dialoguer c'est vivre ensemble et partager l'expérience d'une recherche spirituelle commune, dans le respect de nos différences. La différence n'est pas un malheur ; le malheur, c'est la différence haineuse et conflictuelle. Il faut continuer à tendre vers une autre forme de reconnaissance, la différence heureuse et conviviale.

Nous avons compris que le dialogue, c'est d'abord que « l'on est d'accord sur quoi nous ne sommes pas d'accord ». Entre nos théologies, il existe des zones d'opposition, le dialogue n'y mettra pas fin. Il nous faudra vivre dans la reconnaissance des domaines théologiques conflictuels. L'objectif du dialogue n'est pas d'imaginer des compromis théologiques ou historiques. La foi n'est pas un programme à raboter, à rendre conforme. De là, l'existence de la *légitimité* d'une opposition entre

la foi juive et la foi chrétienne, qui n'est en rien une opposition entre Juifs et Chrétiens.

Dialoguer c'est apprendre à vivre, à construire ensemble, alors que nos convictions restent profondes et différentes. Nous sommes en train de réussir le dialogue de demain. Nous continuerons à aborder les questions qui sont au cœur du dialogue : les réponses à la *Shoah*, la place de la Loi (la notion de la *Mitsva*) et l'État d'Israël.

C'est parce qu'il y a dialogue que notre regard change : être en situation de dialogue, c'est avoir un regard historique critique et lucide, c'est nous considérer comme des partenaires d'un projet collectif divin. Nous devons rester optimistes et confiants. Nous voyons effectivement que si nous avons des points communs, si nous avons une vision commune du monde, les deux messages ne sont pas identiques. Seront-ils alors différents pour toujours ? Pour nous Juifs, le message n'est pas destiné à converger vers une sorte de religion où Juifs et Chrétiens se retrouveraient ensemble dans une seule Vérité. Pour le Juif, le monde est un monde de la différence, de l'altérité, composé de l'un et de l'autre, du Moi et du Prochain ; et en conséquence, que les Chrétiens restent chrétiens ne me trouble en rien, ils ne constituent pas un désaveu du message juif. Alors, est-ce que le fait de rester juif est un désaveu du Christianisme ? Il faut que le Chrétien cesse de le penser, nous ne sommes pas juifs par refus du Christianisme, nous sommes juifs par l'acceptation du message de la *Torah* et des *Mitzvot*. Il est important que le Chrétien redécouvre le Judaïsme qu'il connaît de façon fort déformée à travers les écrits des pères de L'Église, à travers l'apologétique chrétienne. Et pour découvrir la pensée de l'autre ! Il faut commencer par écouter le message de l'autre... Mais d'autre part, l'interlocuteur juif découvre la vision chrétienne qu'il connaît très mal souvent à travers des stéréotypes. Le Juif découvre que le Christianisme est un vrai monothéisme — qu'il a des racines juives, que le Christianisme a une lecture de la Bible qui peut nous interpeller...

Le dialogue permet le face à face ! Il faut que Juifs et Chrétiens acceptent que nos deux théologies ne se rencontrent pas, qu'elles ne se rencontreront jamais — elles se rencontreront peut-être dans un autre temps de l'Histoire.

On s'interroge sur plusieurs points. Dans le Judaïsme, il y a très clairement une transcendance absolue de Dieu. Il n'y a pas immanence. Dieu est transcendant dans le sens où il ne s'incarne pas dans l'Homme : Il n'entre pas dans l'Histoire de l'Homme. L'idée chrétienne de

l'incarnation, où Dieu nous envoie un fils qui est engendré par Lui, est une idée profondément contraire à tout ce que nous enseigne le Judaïsme. Dans le Judaïsme, l'homme est créé par Dieu. Il n'est jamais engendré par Dieu, il n'existe aucun être humain qui soit engendré par Dieu. Dès le départ, l'idée même de « Jésus fils de Dieu » et fils d'une mère humaine est contraire au Judaïsme et à ce qu'il nous enseigne, c'est-à-dire la distance infinie qui existe entre Dieu et l'Homme...

Le Judaïsme part du principe de la transcendance absolue de Dieu et en conséquence, l'idée chrétienne de l'« Immaculée Conception », de la « virginité de Marie », de l'« incarnation de Jésus », de « Jésus conçu de l'Esprit Saint » sont des principes contraires à la tradition juive. D'ailleurs, ils n'apparaissent dans le monde chrétien que tardivement, les premiers apôtres, qui étaient juifs, ne s'exprimaient pas dans ces termes... Dans le Judaïsme, l'espérance messianique ne s'est pas encore réalisée, nous vivons dans un monde encore inachevé, imparfait, un monde à reconstruire, à refonder ; il est encore un monde de l'aliénation, de l'oppression, de la souffrance. Nous avons un espoir messianique... mais nous ne vivons pas dans un monde qui a connu la rédemption. Mais dans un monde qui est en attente de la rédemption.

La Loi, c'est ce qui permet aux hommes de vivre ensemble, de construire un monde meilleur. La Loi n'est pas simplement une convention établie par les hommes. La Loi — *Mitzva* —, ce n'est pas simplement un épisode de l'histoire humaine ; c'est le fondement même de l'existence humaine collective. C'est, dans le Judaïsme, l'idée que le monde ne peut avoir ni compréhension, ni sens... sans la Loi.

Le Christianisme part du principe que l'amour, la grâce, la miséricorde remplacent la Loi, et que la foi remplace la législation. Le Judaïsme considère, au-delà d'une vision émotionnelle, que la loi ce n'est pas la froideur, c'est au contraire la chaleur d'un lien humain fondé sur des exigences. Le Judaïsme c'est la foi d'un peuple, pas celle de l'humanité. Ce que nous voulons, c'est améliorer le peuple d'Israël, pour qu'il soit en mesure de transmettre à l'Humanité ses valeurs, et il ne s'agit pas de transformer l'Humanité en futur peuple d'Israël... Les Chrétiens demeurent convaincus qu'à l'avenir, l'Humanité reconnaîtra la vérité de l'Évangile. Nous Juifs, nous ne pensons pas qu'à l'avenir, l'Humanité reconnaîtra la Vérité de la *Torah* : ce n'est ni notre espoir, ni notre désir. À la fin du dialogue, chacun demeure ce qu'il est, mais nous nous sommes enrichis : les Juifs restent juifs et les Chrétiens restent chrétiens.

L'espoir ? C'est de réduire les tensions, de supprimer la haine, d'abolir l'antagonisme et de reconnaître les différences dans la dignité, dans sa légitimité. La vérité n'est pas le consensus... La vérité, c'est la dimension qui nous permet de pacifier nos désaccords...

Quels enjeux, quels défis pour demain ? Pour la première fois, notre siècle voit les Églises tenir un langage positif sur le peuple juif, le reconnaître comme celui qui n'a pas cessé d'être : le partenaire de l'Alliance de Dieu.

Des amis chrétiens commencent à aborder des questions neuves :

- ▶ Comment se définit alors l'Église quand elle affirme que le peuple juif n'a pas cessé d'être le peuple de Dieu ?
- ▶ Comment confesser « Jésus Sauveur » tout en reconnaissant l'actualité de l'existence juive pour le salut des nations ?
- ▶ Comment penser une eschatologie qui ne soit pas un triomphe du Christianisme sur le Judaïsme ?
- ▶ Pour bien des Chrétiens, parler des Juifs, c'est parler des contemporains de Jésus, oubliant ceux d'aujourd'hui ?
- ▶ Oui ou non, le peuple juif est-il encore aujourd'hui l'Israël de Dieu ? Est-il le peuple éternel de l'éternelle alliance de Dieu au Sinaï ?

Chers amis, il y a incontestablement une mutation radicale dans le regard des Églises. En ce qui concerne le Judaïsme, il convient, dans le monde juif, dans le regard porté par les croyants juifs sur le monde chrétien, d'amorcer une mutation tout aussi significative. Il est important que ses autorités spirituelles, ses institutions, ses écoles, ses moyens de communication, ses penseurs, continuent à réfléchir à une nouvelle vision du Christianisme, en donnant une vision éclairée. Il faut aller vers une éducation de rapprochement. Nos écoles sont étrangères au dialogue judéo-chrétien. La coexistence ne doit pas être uniquement pragmatique. Nous Juifs, nous devons continuer à comprendre que nous ne pouvons pas avoir un rapport avec les Chrétiens uniquement pour leur signifier ce qu'ils n'ont pas fait, leurs lacunes et leurs taches. Il faut aller vers un Renouveau de la rencontre.

Chers amis, nous vivons un moment exceptionnel de l'histoire des relations entre l'Église et la Synagogue. Pour la première fois, nous parlons d'égal à égal, il n'est plus question d'une relation de domination, de triomphalisme entre une Église puissante et une Synagogue faible et réduite, même si la Chrétienté est majoritaire et le Judaïsme minoritaire — ce qui par ailleurs n'a jamais été un phénomène troublant pour les

Juifs, dans la mesure où la vérité est totale et indépendante du nombre de voix qui la proclame.

Peu après la Deuxième Guerre mondiale, un événement inattendu et déconcertant est venu troubler la sérénité et le confort de la conscience occidentale. Dans un petit territoire au bord de la Méditerranée, les Juifs venus du monde entier ont fondé le nouvel État juif, « l'État d'Israël ». Pour la première fois depuis 2000 ans, il y avait un pays où les Juifs constituaient une majorité. Dans cet État démocratique, pluraliste, tolérant, respectueux des différences, toutes les confessions sont reconnues et respectées. Pour la première fois, les Chrétiens se retrouvent en minorité. Les Chrétiens allaient-ils s'engager comme en diaspora dans le dialogue véritable avec la confession juive majoritaire ? C'était là le test d'une véritable réciprocité pour les consciences. Fallait-il se résigner à un dialogue déséquilibré, dans lequel les Chrétiens ne parlent aux Juifs que là où l'Église est majoritaire ?

Aujourd'hui le dialogue est au point mort ; tout se passe comme si les Chrétiens vivaient en vase clos. Certes des rabbins sont reçus au Vatican, mais c'est pratiquement un dialogue entre les Juifs d'Israël et des Chrétiens de l'étranger. Il est plus facile pour un Juif de Jérusalem de rencontrer l'archevêque de Paris que de rencontrer le patriarche latin de Jérusalem. Que se passe-t-il ? Quelles sont les raisons de cette extrême difficulté à entamer le dialogue ? Nous posons simplement la question car nous ne pouvons prétendre formuler une réponse définitive face à cette amère réalité.

Je voudrais rappeler, dans la mesure où il existe, que le dialogue aujourd'hui en France, de la part de l'Église, est d'une extrême correction à l'égard du Judaïsme. Vous avez admis qu'on ne peut dialoguer avec des Juifs en mettant entre parenthèses l'existence de l'État d'Israël. Le Peuple juif n'est pas l'équivalent d'une Église, il n'est pas une fédération de Synagogues. Le peuple juif est une communauté historique. Ce que nous défendons, c'est la *légitimité* de la présence juive et les droits historiques du peuple juif sur cette terre et pas une autre. Vous avez raison de parler de Jérusalem comme une ville unique et universelle. Mais elle n'est unique et universelle que parce qu'elle est juive.

Amis chrétiens, vous savez combien votre amitié nous est précieuse. Il nous faut nous entêter, nous obstiner pour préserver nos rencontres au-delà des contingences... Je demeure profondément convaincu que nous saurons ensemble honorer notre coresponsabilité à l'égard de

Raphy MARCIANO

l'Humanité. Demeurons nous-mêmes profondément à l'écoute de l'autre, car notre monde, pour survivre à ses bouleversements dramatiques, doit être le monde de l'Un et de l'Autre, pas l'Un sans l'Autre.

Pour conclure, une histoire hassidique :

Un vieillard avait l'habitude de se rendre au cœur de la forêt dans un endroit secret pour chanter une mélodie — hymne de louanges à Dieu. Son fils, par négligence, n'a plus su retrouver cet endroit, mais il se souvenait de la mélodie et de la prière. Le petit-fils savait fredonner l'air, mais avait oublié la prière et l'endroit. L'arrière-petit-fils avait tout oublié. Mais un jour, cet arrière-petit-fils, après un long périple, arrive en *Eretz Israël*, sa communauté : il a retrouvé la mélodie, la prière, et l'endroit.

Raphy MARCIANO



Le dialogue judéo-chrétien : une cause primordiale

par Franklin RAUSKY



Mes chers amis,

Quelle magnifique occasion de célébrer avec ferveur, selon la belle formule de la liturgie hébraïque, le nom du Créateur qui nous a fait vivre, nous a fait subsister et nous a permis d'attendre ce moment.

Toute ma reconnaissance à Hubert Heilbronn, auteur de la généreuse initiative du Prix de l'Amitié Judéo-Chrétienne, à Jacqueline Cuche, infatigable présidente de l'Amitié Judéo-Chrétienne de France et au comité directeur, ainsi qu'au directeur de l'Amitié, Bruno Charmet, à Elzbieta Amsler et à nos quatre amis, nos compagnons dans la belle aventure de la rencontre des croyants, François Lerossignol, le Grand Rabbin Gilles Bernheim, le frère Louis-Marie Coudray et le père Patrick Desbois. Leurs paroles émouvantes nous encouragent dans notre détermination à aller de l'avant dans cette magnifique entreprise collective.

Je suis né au cœur de l'Amérique Latine, au Paraguay, loin des tempêtes dramatiques du Vieux Continent. Mes parents avaient une boutique de tissus à Asuncion, où défilait une foule incroyablement bigarrée de clients de toutes origines et confessions : Juifs, Catholiques, Protestants, Mennonites, Hutterites, Orthodoxes russes, francs-maçons, spiritistes, athées. Parfois, ils restaient des heures et parlaient avec mes

parents de tout et de rien. Dans ce modeste magasin, j'ai fait, dans mon enfance, l'apprentissage précoce d'une magnifique leçon qui m'a accompagné toute ma vie : les hommes sont différents, ils ne sont pas des clones, ils ne sont pas fabriqués à l'identique et cette extraordinaire diversité est un bonheur, elle nous enrichit, elle nous enseigne l'exceptionnelle polychromie de l'esprit humain ou, selon la profonde expression du Grand Rabbin Jonathan Sacks, « la dignité de la différence »¹.

Plus tard, j'ai roulé ma bosse dans beaucoup de villes, de pays et de continents et j'ai fait des rencontres heureuses qui m'ont marqué profondément.

À Buenos Aires, au Séminaire rabbinique latino-américain, le rabbin Marshall Meyer m'a initié au *Talmud* et à la théologie juive, mais aussi, à l'impératif éthique de la lutte contre la tyrannie et l'injustice. Il m'a appris qu'un rabbin n'est pas un banal officiant de cérémonies, il doit être un acteur engagé dans les grandes causes humaines de son siècle. Des documentaires de l'époque de la dictature argentine montrent le rabbin Meyer, en compagnie de ministres des autres cultes, défilant, avec les mères des prisonniers politiques et des disparus, face à la présidence de la République, pour exiger la libération des victimes du régime.

À Asuncion, à l'Université catholique Notre Dame de l'Assomption, mon directeur d'études, le père Ignacio Ramallo, prêtre jésuite et psychologue formé à Harvard, m'a enseigné la méthodologie de la recherche en psychologie clinique, mais aussi le devoir de résister à l'oppression. Grâce à lui, j'ai compris qu'un professeur d'université ne doit pas s'enfermer dans le confort douillet d'une tour d'ivoire, loin des malheurs du monde, il doit prendre le risque de témoigner de ses convictions profondes. Il fut expulsé du pays, avec d'autres prêtres jésuites, pour avoir contesté les excès de la dictature.

À New York, au Séminaire théologique juif, Abraham Joshua Heschel nous a ouvert les portes à la compréhension de la pensée juive, de la théologie et de la mystique des sages d'Israël, mais aussi nous a enseigné le devoir moral de combattre courageusement contre la haine raciste et le fanatisme. Pour lui, l'éthique des prophètes de la Bible, éthique de justice et de liberté, ne s'enseigne pas seulement dans des conférences, des cours et des livres, mais aussi dans les gestes de courage de la vie quotidienne. Fidèle à ses valeurs, il participe, avec Martin Luther King, à

¹ L'ancien Grand Rabbin de Grande-Bretagne, Jonathan Sacks, est l'auteur de *Dignity of difference* (2002), traduit sous le titre : *La dignité de la différence. Pour éviter le choc des civilisations*, aux éditions Bayard, en 2004 [NDLR].

la célèbre marche de Selma, pour l'égalité des droits de tous les citoyens américains, sans distinction de couleur ni d'origine.

À Paris, j'ai eu le bonheur de connaître une personnalité lumineuse, le Père Jean Dujardin, prêtre oratorien et éminent théologien. Cet homme d'exception était capable d'affronter lucidement les réalités les plus intolérables, dans la recherche d'une vérité sans complaisance. À travers son itinéraire exemplaire, j'ai pris conscience d'une leçon fort anticonformiste : un authentique maître de spiritualité ne saurait se résigner à la défense apologétique des siens, il doit avoir l'audace de se mettre en question, de faire l'examen de conscience de sa communauté, avec un souffle de sagesse et de clairvoyance.

Ce sont des personnalités connues et reconnues, des Juifs et des Chrétiens qui ont œuvré pour la rencontre de tous les croyants, pour la construction d'un monde meilleur, pour le dépassement des haines et des conflits.

Mais il y a aussi d'autres figures que j'aimerais évoquer. Des vrais héros, inconnus, silencieux, anonymes, des justes qui sont venus en aide à des persécutés dans des temps de tyrannie. Des Chrétiens ou des citoyens de toutes sensibilités et croyances qui ont sauvé, en prenant de graves risques, la vie des Juifs persécutés, menacés de déportation dans les heures terribles de l'Occupation. Permettez-moi d'évoquer, parmi ces modèles d'humanité, un couple d'habitants de Paris d'un courage exemplaire, Josefina et Pierre Cevrero. Leurs trois fils, des soldats de la France, étaient prisonniers de guerre en Allemagne. Ils auraient pu s'enfermer dans leurs graves préoccupations familiales et se désintéresser des malheurs des autres. Pourtant, ils ont fait preuve d'une belle solidarité. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, ils ont caché dans leur maison une jeune fille juive dont toute la famille avait été déportée et exterminée. À la Libération, cette jeune survivante s'est mariée et a fondé une grande et belle famille. L'une des filles de cette rescapée de la persécution, Viviane, est devenue mon épouse. Elle m'a raconté avec beaucoup d'émotion cette histoire d'un homme et d'une femme qui ont eu la force de désobéir à un pouvoir persécuteur et injuste pour obéir à leur conscience morale. Aujourd'hui, la fille de ces justes anonymes, Ginette, ainsi que leurs petits-enfants et arrière-petits-enfants sont avec nous, pour évoquer ce courage et ce dévouement au service de la solidarité avec les victimes de l'oppression.

Au cours de mes années parisiennes, le dialogue judéo-chrétien a été, pour moi, une expérience intense, une cause primordiale.

L'Amitié Judéo-Chrétienne de France, tout au long de l'année, et les sessions de Davar, en été, m'ont offert l'opportunité de dialoguer et de débattre, en toute liberté, dans la sérénité et le respect mutuel, avec nos amis chrétiens de toutes confessions, sur les grandes questions de civilisation qui nous inquiètent, en acceptant à la fois nos plus belles convergences et nos plus dramatiques divergences.

Et je suis sensible à l'esprit de communication créatrice des grands hommes de foi de notre temps, comme mon inoubliable ami Élie Wiesel et son éminent interlocuteur, le cardinal Jean-Marie Lustiger. Je crois que leur dialogue, inédit et surprenant, n'était pas une rencontre de deux certitudes, mais plutôt un face-à-face de deux inquiétudes. Car notre temps tourmenté est plutôt celui des interrogations dramatiques et déchirantes, bien plus que celui des affirmations consolatrices et édifiantes.

Le dialogue des interprétations, des lectures, des idées constitue une mutation révolutionnaire dans la vie spirituelle de notre temps : penser avec les autres, face aux autres, en débat fraternel avec les autres. Sortir de la tentation de nous enfermer dans une tour d'ivoire intellectuelle, narcissique, dans une pensée élaborée dans l'isolement, loin des autres, contre les autres. C'est le paradigme créatif et original du Département de Recherche Judaïsme et Christianisme, fondé conjointement par le Collège des Bernardins et l'Institut Élie Wiesel, sous la direction des pères Rafic Nahra et Thierry Vernet, et de moi-même.

Ce dialogue se poursuit et entre dans sa neuvième année, dans la volonté d'apporter une pierre à la construction du nouvel édifice : la nouvelle vision universaliste et humaniste du message biblique pour notre siècle.

Mais après ces paroles optimistes et réconfortantes, la question se pose : où en sommes-nous, aujourd'hui, dans les relations des familles spirituelles de la planète ?

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et la naissance de l'Amitié Judéo-Chrétienne au niveau international, le dialogue a progressé, les attitudes se sont modifiées, la compréhension que nous avons de l'altérité, de la différence, a connu des avancées exceptionnelles. Mais ne fermons pas les yeux face à une réalité dramatique : nous vivons dans un monde en proie à un retour mortifère, violent, haineux du religieux. Au nom de Dieu, on tue, on brûle, on bombarde, on vandalise, on torture, on décapite.

À nous, citoyens de toutes les confessions et convictions, de résister à la barbarie, de proclamer haut et fort, la valeur d'une foi qui ne nie pas les droits de la raison, la force créatrice d'une alliance féconde entre la spiritualité et l'intelligence. À nous de proposer une autre vision de la cité humaine : la cité de l'Un et de l'Autre, pas la cité totalitaire et absolutiste de l'Un sans l'Autre, de l'Un contre l'Autre. Dans cet effort de défense des valeurs de l'esprit, nous devons faire appel à l'énergie des nouvelles générations, celle de nos enfants, nos étudiants, les enfants de nos amis. En ce moment de réflexion sur l'avenir, je pense aussi, bien sûr, à mes deux fils, Daniel et Jonathan, des jeunes hommes que je vois profondément dévoués à de grandes causes. Oui, la jeunesse est remplie de courage, d'idéalisme, de rêve et il serait beau qu'elle prenne toute sa place dans le dialogue entre les croyances du monde.

La Bible nous enseigne que les enfants ne sont jamais la copie conforme de leurs parents. Jacob le nomade n'est pas le double de son père Isaac, le sédentaire. Salomon, le sage pacifique, n'est pas la duplication de son père David, le guerrier libérateur de la cité de Jérusalem. Aux jeunes hommes et femmes du XXI^e siècle de trouver, en toute liberté, avec originalité, avec imagination, sensibilité et courage, leur voie inédite vers un dialogue plus que jamais nécessaire.

Jeunes d'aujourd'hui, Juifs, Chrétiens, croyants de toutes les confessions et de toutes les convictions, ne laissez pas aux manieurs de poignards et de bombes, le monopole de parler au nom de la foi. À vous d'inventer les nouvelles formes de circulation d'idées qui permettront à notre planète d'échapper à des conflits interminables, passionnels, intractables, qui menacent notre civilisation.

Chère Jacqueline Cuhe, le Prix de l'Amitié Judéo-Chrétienne de France 2018 est, pour moi, un honneur et un encouragement, mais il est aussi et surtout une exigence : poursuivre la route.

Dans le droit du travail, il existe un moment où l'on part à la retraite. Mais, dans le devoir du dialogue, il n'y a pas, il ne saurait y avoir de retraite. À nous de poursuivre, *be-siata di-Chemaïa*, avec le secours céleste, cette longue et belle aventure de la rencontre.

Franklin RAUSKY

SENS Conférence

Regard chrétien sur le Judaïsme. Histoire de la relation. Choc de la *Shoah*

par le Père Michel REMAUD¹

Le titre de notre rencontre est : « Regard chrétien sur le Judaïsme. Histoire de la relation. Choc de la *Shoah*. » En lisant ce titre, je serais tenté de sous-titrer : « Une vieille histoire, et une histoire qui ne fait que commencer. » Je vais donc essayer de présenter chacun de ces deux points.

D'abord une vieille histoire, puisqu'elle est aussi vieille que le Christianisme lui-même. Le Christianisme est né au sein du peuple juif et la rupture était en germe dès les origines. L'histoire de la relation entre l'Église et le peuple juif, c'est d'abord l'histoire d'une famille déchirée.

D'un côté, tout le Nouveau Testament témoigne des origines juives de l'Église, puisque Jésus et ses premiers disciples évoluent à l'intérieur du monde juif dont ils sont issus. Chaque page d'Évangile nous parle de synagogue, de *sabbat*, de circoncision, de fêtes juives, etc. En même temps, on peut y repérer déjà la ligne de fracture. Les évangiles nous relatent de multiples controverses qui opposent Jésus et ses disciples aux autorités juives. Matthieu nous rapporte une longue diatribe contre les « scribes et pharisiens hypocrites » (*Mt* 23). Paul va jusqu'à écrire que les « Juifs ne plaisent pas à Dieu et sont les ennemis du genre humain » (*I Th* 2,15). Dans l'évangile de Jean, Jésus dit à ses auditeurs, que l'évangéliste appelle « les Juifs » : « Votre père, c'est le diable. » (*Jn* 8,44).

¹ Conférence donnée à Tours dans un cycle organisé par la formation diocésaine sur les religions non-chrétiennes pour un public non spécialisé, le 7 février 2017.

Si on lit plus attentivement les évangiles, on constate non seulement la présence d'un conflit, mais aussi l'élargissement de la déchirure au cours des premières années du Christianisme. Certains passages, par exemple dans l'évangile de Marc, présentent les controverses entre Jésus et les scribes comme des échanges d'opinions entre collègues qui s'estiment réciproquement (*Mc* 12,28-34). L'évangile de Luc nous raconte comment des pharisiens mettent Jésus en garde contre Hérode, qui veut le faire mourir (*Lc* 13,31). Mais dans l'évangile de Jean, qui est sans doute le plus tardif, on ne parle plus des « Juifs » que comme d'une catégorie à laquelle l'auteur du livre se sent désormais étranger.

Comment expliquer cette relation complexe ?

À l'origine, ceux que l'on appellera plus tard les « Chrétiens » sont des Juifs qui ont reconnu dans Jésus de Nazareth le messie d'Israël. Ce choix ne fait pas d'eux les tenants d'une nouvelle religion. Le Judaïsme du début du premier siècle était loin d'être monolithique. Le Nouveau Testament fait souvent allusion à différents groupes ou courants : Pharisiens, Sadducéens, Hérodiens... La diversité était sans doute plus grande encore. Pensons par exemple aux Esséniens, dont on connaissait déjà l'existence par des témoignages anciens, et sur lesquels nous avons beaucoup appris par les découvertes du désert de Juda au milieu du siècle dernier. On sait aussi que l'histoire juive a connu de nombreux « messies », et le Nouveau Testament lui-même fait allusion à certains d'entre eux. Il est probable que le groupe des disciples de Jésus, avant et après la mort de Jésus, avait trouvé sa place au sein de ce monde qui était très divers. Ses relations avec les autres groupes n'étaient sans doute pas toujours sereines, mais elles ne l'étaient sûrement pas moins que les rapports de ces différents courants entre eux. On constate même dans certains passages des évangiles un jeu complexe d'alliances et d'oppositions, par exemple lorsque Jésus et ses disciples se retrouvent aux côtés de Pharisiens face aux Sadducéens. Le livre des Actes des Apôtres nous montre les disciples montant prier au Temple comme de bons Juifs, et Paul, au cours de ses voyages, est invité à prendre la parole dans les synagogues, où il est écouté avec intérêt, au moins dans un premier temps, lors de l'assemblée du *sabbat*.

Pourquoi s'est produite la rupture ? Il n'est pas très facile de le savoir, et il est d'ailleurs probable qu'elle ne s'est pas faite instantanément ni partout en même temps. Les positions n'ont pas été aussi tranchées au début qu'elles le sont devenues plus tard, d'autant que la communauté des disciples de Jésus, qui provenait des différentes composantes du Judaïsme de l'époque, était loin d'être homogène. Mais la rupture semble consommée avant même la rédaction des parties les plus tardives du Nouveau Testament. Quand l'auteur de l'évangile de Jean parle des « Juifs », il en parle, je le disais, comme d'un groupe auquel il est lui-même étranger.

Pour être moins incomplet, il faudrait au moins faire mention d'une troisième catégorie, mal connue et certainement très diversifiée, à laquelle on s'intéresse de plus en plus aujourd'hui : celle des Juifs qui ont cru en la messianité de Jésus sans pour autant s'agréger à ce qui est devenu l'Église. On perd leur trace dans l'antiquité et le haut Moyen Âge.

Une fois la rupture consommée, la relation entre la Synagogue et l'Église prend la forme d'un conflit de légitimité. Chacun des deux groupes revendique le monopole de la continuité avec le tronc originel et accuse l'autre d'infidélité. C'est un phénomène classique, dont l'histoire des peuples, des dynasties et des associations de toutes sortes offre de multiples exemples. Pour le Judaïsme officiel, ce sont les disciples de Jésus qui ont dévié et qui ont renié l'authentique tradition. Quand le *Talmud* parle de Jésus, il le présente comme le diviseur, celui qui a entraîné une partie d'Israël dans le schisme. Les passages du *Talmud* sur Jésus sont tardifs mais, curieusement, on trouve déjà la trace de cette accusation dans l'évangile de Jean, où les adversaires de Jésus l'accusent d'« égarer la foule » (*Jn* 7,12). Pour les Chrétiens, les Juifs qui n'ont pas reconnu la messianité de Jésus ont manqué le rendez-vous d'Israël avec l'objet de son espérance ; ils se sont donc exclus d'eux-mêmes de l'alliance.

Deux éléments ont certainement joué très fort pour durcir les positions de part et d'autre.

D'abord, la révolte contre Rome dans les années 67-73, qui entraîna la prise de Jérusalem par Titus et la destruction du Temple. Plus tard, quand les docteurs pharisiens, sous la direction de Yohanan ben Zaccai, ont entrepris la reconstruction spirituelle en jetant les bases d'un Judaïsme sans Temple, ils ont combattu les forces centrifuges qui étaient de nature à rendre encore plus fragile un Judaïsme qui était déjà affaibli par la crise. Le paysage religieux qui se dessine alors est beaucoup plus uniforme que celui d'avant la révolte, où coexistaient diverses tendances. Le *Talmud* nous fait assister à un débat fameux où l'on voit les rabbins mettre au ban de leur assemblée un de leurs collègues, pourtant illustre, Rabbi Éliézer, parce qu'il défend une opinion minoritaire. Les Chrétiens n'ont plus leur place dans un système où le pluralisme n'est plus de mise. Même si la question est encore débattue entre historiens, il est probable que les disciples de Jésus ont fait alors l'objet d'une mesure d'excommunication de la part des autorités juives. L'évangile de Jean y fait allusion sous la forme d'une prédiction : « On vous exclura des synagogues » (*Jn* 16,2).

L'autre élément est l'afflux des gentils (des non-juifs) dans l'Église, qui semble avoir joué de deux manières.

On sait qu'au début de notre ère, beaucoup de non-juifs fréquentaient la

synagogue, sans pour autant faire le pas de la conversion formelle au Judaïsme. On les appelait les « craignant-Dieu ». On a sur ce sujet des témoignages du Nouveau Testament ou d'autres auteurs. C'étaient des sympathisants qui croyaient au Dieu unique, et qui pouvaient même participer dans une certaine mesure à la vie liturgique du peuple juif. L'évangile de Luc nous parle d'un centurion de l'armée romaine qui avait financé sur ses propres fonds la construction d'une synagogue (*Lc 7,5*). L'évangile rencontra un grand succès auprès de ces païens sympathisants. Les Actes des apôtres parlent d'un autre centurion qui fut le premier païen à s'agréger à la communauté (*Ac 10,2*). Luc est peut-être lui-même issu de ce milieu, ce qui expliquerait son intérêt particulier pour ces craignant-Dieu. Une fois vaincues les premières hésitations de la part des chefs de la communauté chrétienne, ces païens furent admis comme membres à part entière dans ce qui allait devenir l'Église. En affirmant que les derniers temps étaient arrivés et en acceptant des non-juifs au sein de la nouvelle communauté, les disciples de Jésus effaçaient en quelque sorte les frontières du peuple d'Israël et mettaient ce dernier en danger de perdre son identité.

Par la suite, ces disciples d'origine païenne sont vite devenus majoritaires à l'intérieur de l'Église. Du coup, le noyau juif originel a été rapidement marginalisé. Dès l'épître aux Romains (écrite dans les années 57-58), le problème est déjà sensible, puisque Paul doit argumenter longuement pour mettre en garde les Chrétiens d'origine païenne contre toute tentation d'arrogance vis-à-vis de leurs frères venus du peuple juif. L'évolution est devenue inéluctable. Dès le second siècle, nous avons des témoignages qui nous présentent les fidèles venus du peuple juif comme un groupe marginal à l'intérieur de l'Église, et dont la présence est, dans les meilleurs des cas, tolérée. La proportion entre Juifs et « gentils » a basculé au profit des derniers. Il est plus que probable que la fidélité des Chrétiens d'origine juive aux observances mosaïques a largement contribué à les isoler au sein d'une communauté principalement constituée de païens convertis, où ces observances n'avaient plus aucune place. Exclus de la synagogue au premier siècle parce que croyant en Jésus, ils disparaissent rapidement de l'Église parce que fidèles à leur identité juive. L'Église est devenue une Église des nations.

Le Nouveau Testament parlait d'une Église constituée de Juifs et de païens unis en un seul corps (*Ep 2,14*). Une fois disparu le noyau juif originel, on arrive au schéma Église/Synagogue, qui met face-à-face deux institutions rivales.

À partir du second siècle, l'enseignement commun des auteurs chrétiens se fixe dans un certain nombre de propositions qui ont marqué les mentalités chrétiennes jusqu'à nos jours. Pour les Pères de l'Église, la situation du peuple juif après la rupture se résume sommairement en deux notions : rejet et substitution. Le peuple d'Israël, qui a refusé de reconnaître en Jésus son messie, est rejeté par

Dieu. L'Église venue des nations lui est substituée. Les païens ont remplacé les Juifs. Au milieu du second siècle, un des premiers auteurs chrétiens, Justin, énonce une formule qui fera fortune par la suite : « La race israélite véritable, spirituelle, celle de Juda, de Jacob et d'Abraham [...] c'est nous². »

Les attaques du Nouveau Testament contre les autorités juives témoignaient d'une opposition entre des Juifs et d'autres Juifs à l'intérieur d'un même peuple d'Israël, les uns et les autres s'estimant dépositaires de la continuité légitime. Quand l'Église est constituée presque exclusivement de non-juifs, elle hérite naturellement de ce discours polémique, mais il change de sens, puisqu'il devient désormais une attaque de l'extérieur contre le peuple juif. Les Pères de l'Église n'ont aucune peine à utiliser contre les Juifs les oracles des prophètes et ils ne s'en privent pas, pour dire : « Les Juifs sont infidèles, ce sont les prophètes qui le disent. »

Dans l'enseignement courant, le Judaïsme va devenir ainsi la figure même du péché, puisqu'il tend à s'identifier au refus de l'initiative de salut de Dieu. Saint Augustin résume la situation des Juifs dans une de ces formules concises dont il a le secret : « Ils sont témoins de leur iniquité et de notre vérité³. » Témoins de leur iniquité : en subsistant dans une situation d'abaissement, ils sont la démonstration vivante du châtiment qui attend le pécheur. Témoins de notre vérité : les Écritures qu'ils ont toujours en main, mais qu'ils sont incapables de comprendre, attestent la vérité de la foi chrétienne.

Ce qui m'amène tout naturellement à parler de la place de l'Écriture dans la polémique entre Chrétiens et Juifs dans l'antiquité.

Je dois évoquer pour cela un personnage du nom de Marcion, qui a vécu aux premier et second siècles et qui diffusait une doctrine reposant sur une opposition radicale entre Ancien et Nouveau Testaments. Pour lui, l'Ancien Testament est la révélation d'un dieu inférieur, dieu de crainte et de terreur, tandis que le Nouveau est la révélation en Jésus d'un Dieu d'amour. Il y a opposition radicale entre les deux. Pour Marcion, l'Évangile est un point de départ absolu, puisque Jésus est venu nous libérer de la loi du dieu de crainte. Ce qui le conduit, non seulement à exclure l'ensemble de l'Ancien Testament, mais aussi à faire de larges coupes dans le Nouveau pour éliminer ce qui lui paraît trop juif. Au terme de ses censures, il ne reste plus qu'un évangile, celui de Luc, largement expurgé (par exemple de l'évangile de l'enfance : il ne pouvait pas accepter « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père », etc.), et une partie des épîtres de Paul, également censurées de certains

² Justin, *Dialogue avec Tryphon*, 11.

³ *In psalmos* 58,22.

passages. Il semble d'ailleurs que ses disciples aient continué après sa mort à faire des coupures dans ce qui restait du Nouveau Testament.

Marcion arrive à Rome en 144 et il est condamné par l'Église de Rome. Cette condamnation implique d'elle-même l'affirmation que le Dieu de Jésus est celui des patriarches et de Moïse, et donc la reconnaissance du caractère inspiré de l'Ancien Testament. C'est une décision d'une importance capitale pour l'histoire du Christianisme, puisqu'elle implique, de la part de l'Église, l'acceptation de l'ensemble de la Bible juive comme révélation divine ; et l'affirmation, par conséquent, que le Dieu de Jésus-Christ est le même que celui de l'Ancien Testament.

Malheureusement, cette acceptation de l'ensemble de la Bible juive par l'Église n'a pas joué comme un facteur de réconciliation entre Chrétiens et Juifs, bien au contraire, puisque l'Église enseignait que la lecture christologique de l'Ancien Testament était la seule légitime. Depuis ses origines, la foi chrétienne reconnaît dans Jésus l'accomplissement des Écritures. On peut dire que la lecture chrétienne de la Bible commence sur la route d'Emmaüs (*Lc 24*), lorsque Jésus ressuscité explique dans les Écritures ce qui le concerne. Mais cette lecture chrétienne de la Bible s'est affirmée très tôt comme un monopole. Les Pères de l'Église affirment tout à la fois que l'ensemble de la Bible est inspirée, et que seule la foi chrétienne permet de la comprendre. Là aussi, on ne manque malheureusement pas de témoignages montrant que pour les auteurs chrétiens de l'antiquité, la lecture chrétienne de la Bible est la seule possible, et que les Juifs qui ne reconnaissent pas Jésus ne peuvent pas comprendre leurs propres Écritures. J'ai déjà cité saint Augustin, qui compare les Juifs à des esclaves illettrés qui portent les livres de leur maître sans les comprendre eux-mêmes. On peut citer encore Justin. Il vient de développer une argumentation à partir de la Bible et il dit à son interlocuteur Tryphon :

Ce n'est pas moi qui ai apprêté ces paroles ; je ne les ai pas embellies d'artifices humains ; David les a chantées, Isaïe en a annoncé la bonne nouvelle, Zacharie les a prêchées, Moïse les a écrites. Les reconnais-tu, Tryphon ? elles sont déposées dans vos écritures, ou plutôt, non pas dans les vôtres, mais dans les nôtres, car nous nous laissons persuader par elles, tandis que vous les lisez sans comprendre l'esprit qui est en elles⁴.

Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs que des auteurs chrétiens comme saint Jérôme ou Origène vont étudier les commentaires juifs de l'Écriture et les emprunter, tout en les christianisant.

⁴ *Dialogue avec Tryphon*, 29.

J'espère ne choquer personne en disant tout cela. J'ai rencontré parfois des Chrétiens (surtout des Catholiques) troublés en découvrant combien l'enseignement de l'Église ancienne avait pu être dur contre les Juifs. On pourrait évidemment préciser et nuancer si on disposait d'un temps plus long, d'autant que la littérature patristique est un monde dans lequel il y a une grande variété de styles et d'opinions théologiques, mais la littérature patristique est quand même massivement anti-juive.

Deux faits à l'appui de ce que je viens de dire.

Dans l'office que doivent réciter tous les jours les clercs et les religieux dans l'Église catholique latine (le bréviaire), il y a chaque jour une page des Pères de l'Église. Soit autant d'extraits qu'il y a de jours dans l'année, sans compter les textes pour toutes les fêtes de saints qui ne tombent pas chaque année le même jour ; ce qui constitue un répertoire de plusieurs centaines de textes. J'ai pris la peine de tous les lire attentivement pour voir ce qui y était dit des Juifs. La plupart n'en parlent pas (les Pères ne passaient pas leur temps à parler des Juifs), mais quand il est question des Juifs, c'est toujours en mauvaise part. Les Juifs et le Judaïsme sont toujours présentés comme la lettre opposée à l'esprit, le charnel opposé au spirituel, la loi opposée à la grâce, etc.

L'autre fait est plus impressionnant encore. Il y a cinquante ans, le deuxième concile du Vatican a publié un document sur les relations de l'Église avec le peuple juif, *Nostra Aetate*, sur lequel je vais revenir. Ce document ne comporte aucune citation des Pères de l'Église, ce qui constitue une exception, non seulement dans les actes de Vatican II, mais dans les documents du magistère en général. L'enseignement courant du magistère (les papes et les conciles) ne s'exprime jamais sans prendre appui sur la tradition antérieure, pour mettre en évidence la continuité du développement de la doctrine. Le deuxième concile du Vatican ne fait pas exception à cette règle. Il a même réussi à insérer une citation d'un pape dans le document sur l'islam. Il s'agit d'un passage d'une lettre diplomatique envoyée par un pape du XI^e siècle, Grégoire VII, au roi Nâsir de Mauritanie. Dans le texte consacré au Judaïsme, le concile s'est abstenu de toute référence à la Tradition. Je lisais la semaine dernière cette phrase d'un spécialiste de la littérature patristique, qui répondait à quelqu'un qui n'était pas d'accord sur ce point : « On ne trouve aucune notation positive sur les juifs dans le *corpus* patristique, comme l'atteste éloquentement l'absence de renvois à ce *corpus* dans le § 4 de la déclaration conciliaire *Nostra Aetate*.⁵ » Un théologien qui fait autorité, le P. Congar, a écrit il y a déjà longtemps : « Comment

⁵ D. Cerbelaud, « Existe-t-il un antijudaïsme des Pères de l'Église ? », dans *Sens*, n° 410, janvier-février 2007, p. 81.

les Pères apprécient-ils le peuple juif, en tant que porteur de la religion juive, dans l'histoire post-chrétienne ? [...] Il faut bien avouer que la réponse de l'Église ancienne, c'est-à-dire des pères, est pour nous décevante. D'abord, ils portent sur le peuple juif les jugements les plus durs [...]. Le peuple juif porte les conséquences de ses fautes, il est dispersé, châtié. Les Juifs sont voués au châtiment infernal s'ils ne se convertissent pas [...]. Le peuple juif a perdu ses privilèges religieux qui, transposés spirituellement, sont passés à l'Église⁶. » Le P. Congar ajoutait d'ailleurs cette remarque : « Nous ne sommes pas tenus à répéter purement et simplement l'exégèse des Pères. »

Je parlais en commençant d'une « vieille histoire ». Si je me suis beaucoup étendu sur les premiers siècles de cette histoire, c'est parce qu'ils constituent la matrice de ce qui a suivi jusqu'à nos jours. Bien sûr, il y a toujours eu des Chrétiens qui ont fréquenté les Juifs et cherché à les connaître, mais ils n'engageaient qu'eux-mêmes, et on ne trouve rien de chaleureux sur les Juifs dans les documents officiels de l'Église. Avant Vatican II, dans le recueil des documents officiels de l'Église catholique, on ne trouve que quelques rares références sur les Juifs, qui ne parlent que de la tolérance à leur endroit et des conditions de leur admission au baptême. Il y a quelques années, j'ai relevé un florilège de textes tirés des introductions aux lectures bibliques dans certains missels, de sermonnaires récents qui étaient encore en vente dans les librairies catholiques et même d'un livre de théologie (tout cela écrit après le concile) qui reprenaient des thèmes plus proches de ceux des Pères que de la déclaration de Vatican II sur les Juifs. Des textes qui ne se réfèrent au Judaïsme que pour manifester par contraste la nouveauté du Christianisme.

J'ai parlé d'une vieille histoire et d'une histoire qui ne fait que commencer. Le sous-titre de cette nouvelle phase de l'histoire est tout naturellement : « Le choc de la *Shoah* ».

Faut-il parler d'un après-*Shoah* pour désigner la phase nouvelle de l'histoire dans laquelle nous sommes entrés ?

Je remarque que les documents officiels de l'Église catholique, au cours de ces dernières années, se sont référés à la *Shoah* comme au point de départ d'une attitude nouvelle, même pour aborder des questions purement exégétiques ou théologiques relatives au Judaïsme.

En 2001, le document de la Commission biblique pontificale intitulé *Le peuple*

⁶ Y. Congar, « Le "peuple de Dieu" dans l'Église ancienne », dans *Rencontre*, 1972, n° 25-26, p. 35-53.

*juif et ses Saintes Écritures dans la Bible chrétienne*⁷ se réfère à la Shoah dès son introduction : « À la suite de cette tragédie immense, la nécessité s'est imposée aux chrétiens d'approfondir la question de leurs rapports avec le peuple juif. »

Même référence à la Shoah dans le récent document intitulé *Les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables*, du 10 décembre 2015 : « L'ombre sinistre de la Shoah qui a plané sur l'Europe sous le régime nazi a conduit l'Église à repenser ses liens avec le peuple juif. »⁸

Il est vrai que le concile n'a fait aucune allusion à la Shoah dans son document sur les Juifs. L'explication qui a été avancée pendant le concile lui-même est que la relation de l'Église au peuple juif n'est pas fondée sur la conjoncture historique, quelle qu'ait été l'importance des événements. Mais quelques années plus tard, le cardinal Augustin Bea, qui avait été le principal auteur de la déclaration conciliaire sur les Juifs, a écrit un livre intitulé *L'Église et le peuple juif*⁹, et qui disait dans sa première phrase : « Le problème, vieux comme le Christianisme, des relations de l'Église avec le peuple juif, a été rendu plus aigu par l'épouvantable extermination des millions de Juifs sous le régime nazi. Pour cette raison ce problème s'est imposé à l'attention du concile Vatican II. »

La persécution nazie avait déjà conduit des Chrétiens à aider les Juifs. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, la découverte de ce qu'avait été la réalité de l'extermination a conduit certains Chrétiens d'Europe à un examen de conscience. On s'est demandé comment le génocide avait pu se produire dans une Europe façonnée par des siècles de Christianisme. Cette résurgence brutale du paganisme avait-elle trouvé des complicités, au moins passives, dans des consciences chrétiennes ? En 1947, s'est tenue à Seelisberg, en Suisse, une « Conférence extraordinaire pour combattre l'antisémitisme », rassemblant des Catholiques, des Protestants et des Juifs. Les participants chrétiens à cette conférence adressèrent à leurs Églises respectives un appel où l'on peut lire : « Nous venons d'assister à une explosion d'antisémitisme qui a conduit à la persécution et à l'extermination de millions de Juifs vivant au milieu des Chrétiens [...] Nous constatons avec consternation que deux mille ans de la prédication de l'Évangile de l'Amour ne suffisent pas à empêcher l'éclosion parmi les Chrétiens, sous des formes diverses, de la haine et du mépris à l'égard du peuple de Jésus. »¹⁰

⁷ Cerf, 2001 (Préface du Cardinal Joseph Ratzinger) [NDLR].

⁸ Cf. *Sens* n° 405 (mars-avril 2016), §1, p. 111 [NDLR].

⁹ Cerf, Coll. *L'Église aux cent visages*, 1967 [NDLR].

¹⁰ Cf. *Sens* n° 220 (juillet-août 1997), p. 303 [NDLR].

Suivaient une série de recommandations en dix points, qu'on a appelés « les dix points de Seelisberg », demandant une révision de l'enseignement chrétien sur les Juifs et le Judaïsme. Même si Vatican II n'a pas fait référence explicitement à la *Shoah*, on retrouve dans la déclaration conciliaire des formules qui sont inspirées directement de la déclaration de Seelisberg.

Il y a donc bien un impact direct de la *Shoah* sur l'attitude chrétienne vis-à-vis des Juifs. La première conséquence est que le dialogue interconfessionnel qui s'est alors ébauché était profondément marqué, du côté chrétien, par un sentiment de culpabilité. Jusqu'à la fin du vingtième siècle, des voix se sont élevées pour demander que les hiérarchies fassent publiquement et officiellement acte de « repentance » pour la passivité de la plus grande partie du peuple chrétien devant l'entreprise nazie. Les initiatives de Jean-Paul II ont fait droit à cette requête du côté catholique, mais le souvenir d'une grave carence des consciences chrétiennes continue d'accompagner toutes les formes de rencontre entre Chrétiens et Juifs.

La manifestation la plus spectaculaire du changement d'attitude a été évidemment la déclaration conciliaire *Nostra Ætate*, dont je ne vais pas faire ici la présentation détaillée. C'est le premier document officiel de l'Église catholique qui parle en termes bienveillants du peuple juif et de la relation de l'Église à Israël. En soi et indépendamment du contenu, le fait est d'une importance capitale. Si la déclaration conciliaire est elle-même une conséquence de la *Shoah*, on peut considérer que l'après-*Nostra Ætate* est aussi un après-*Shoah*.

Il faut donc évoquer tout ce que cette déclaration a rendu possible. Et rappeler rapidement un certain nombre de faits qui étaient encore impensables il y a soixante ans.

La relation au Judaïsme est désormais une des composantes officielles de la vie de l'Église. Il y a dans la curie romaine un organisme qui en est chargé. Il y a dans tous les pays, les régions et les diocèses des Services de Relations avec le Judaïsme. On peut dire que ces relations sont entrées dans les affaires courantes de l'Église.

En l'espace de 15 ans, on a vu trois papes se recueillir devant le Mur occidental du Temple. Il y a quelques années, j'ai publié un petit livre que j'avais intitulé *L'Église au pied du Mur*¹¹. Malheureusement, j'ai eu la déception de constater que la plupart des lecteurs et même des critiques n'avaient pas compris ce titre, parce qu'ils n'avaient pas remarqué la majuscule à « Mur ». C'était une allusion

¹¹ *L'Église au pied du Mur. Juifs et Chrétiens, du mépris à la reconnaissance*, éd. Bayard, 2007 (Cf. *Sens*, 2008 n° 12, p. 713) [NDLR].

à la démarche de Jean-Paul II se recueillant devant le Kotel. Saint Jean Chrysostome avait proclamé en son temps : « Le temple a été renversé par cette même puissance du Christ qui a bâti l'Église. » Seize siècles plus tard le chef de l'Église est venu déposer le texte de sa prière entre les pierres du Temple. C'était, à mon avis, une affirmation silencieuse dont la théologie est encore loin d'avoir mesuré la portée.

On a pu voir aussi des cardinaux se rendre dans une école rabbinique pour s'y faire présenter le *Talmud*. Une démarche, là encore, naguère inimaginable.

En moins spectaculaire, il faut évoquer aussi tout un travail de fond, à travers les innombrables colloques et publications consacrés depuis cinquante ans à la connaissance du Judaïsme par les Chrétiens, comme notre rencontre de ce soir et la session à l'intérieur de laquelle elle s'inscrit.

Pour autant, le chemin à parcourir est encore long, d'autant que les évolutions à encourager ou à poursuivre rencontrent parfois des résistances. Je vois pour ma part trois directions dans lesquelles le travail doit être poursuivi : un travail pastoral, un travail théologique et le dialogue.

Il y a d'abord un travail pastoral.

C'est un fait que l'enseignement de Vatican II n'a pas pénétré les mentalités de la plupart des Catholiques, pour ne parler que de notre Église. Et je ne suis pas certain non plus que tous aient bien saisi en quoi la relation au Judaïsme occupe une place à part dans le dialogue interreligieux. J'ai déjà parlé du document romain intitulé *Les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables*¹². On peut y lire ces phrases : « Malgré la rupture historique et les conflits douloureux qui s'en sont suivis, l'Église demeure consciente de sa continuité avec Israël. *Nous ne pouvons pas considérer le judaïsme simplement comme une autre religion* : les juifs sont nos "frères aînés" (Saint Jean-Paul II), nos "pères dans la foi" (Benoît XVI). » (n° 14). Et encore : « C'est donc uniquement par analogie qu'on peut qualifier le dialogue entre juifs et chrétiens de "dialogue interreligieux", autrement dit de dialogue entre deux religions différentes et intrinsèquement séparées, comme dans le cas de deux religions fondamentalement différentes qui se seraient développées indépendamment l'une de l'autre, sans influence réciproque [...]. Juifs et chrétiens sont donc nés de la même mère et peuvent être considérés comme appartenant à la même fraternité. » (n° 15).

¹² Cf. *Sens* n° 405 (mars-avril 2016), p. 110-133.

Je cite encore ce document qui insiste beaucoup là-dessus : « Du point de vue théologique, le dialogue avec le judaïsme a un caractère entièrement différent et se situe à un tout autre niveau que celui avec les autres religions mondiales. La foi des juifs attestée dans la Bible, que l'on trouve dans l'Ancien Testament, *n'est pas pour les chrétiens une autre religion* [...]. C'est pourquoi le dialogue juif-chrétien ne peut être qualifié qu'avec beaucoup de réserves de "dialogue interreligieux" au sens propre ; il faudrait parler plutôt d'un dialogue "intra-religieux" ou "intra-familial" *sui generis* » (n° 20). Il y a certainement un gros travail à faire encore pour que cette conscience pénètre les mentalités.

Puisque je suis encore dans le domaine pastoral, mais dans un ordre d'idée tout différent, j'ajoute que le regard de beaucoup de Chrétiens sur le Judaïsme (puisque c'est le titre de notre soirée) se réduit souvent au regard sur la situation au Proche-Orient. Ce n'est pas notre sujet de ce soir, mais on ne peut ignorer que cette question est toujours présente à l'arrière-fond de la relation judéo-chrétienne et qu'elle peut masquer les enjeux les plus profonds de la rencontre.

Je viens de parler d'un travail pastoral. Les citations du document de Rome montrent que ce travail est indissociable d'un chantier théologique. Les formules très fortes que je viens de citer, par exemple l'affirmation que le Judaïsme n'est pas pour nous, à proprement parler, une autre religion, demandent à être précisées. Et quelle est, pour la foi chrétienne, la signification de l'existence permanente du peuple juif aux côtés de l'Église ? Là encore, c'est un chantier immense que l'on ne peut qu'évoquer. Vatican II a soulevé indirectement cette question. Le concile avait introduit son document sur les religions non-chrétiennes en se situant dans une perspective universaliste : « À notre époque, où le genre humain devient de jour en jour plus étroitement uni et où les relations entre les divers peuples se multiplient, l'Église examine plus attentivement quelles sont ses relations avec les religions non-chrétiennes. » Et lorsqu'on arrive au Judaïsme, le concile ignore ce préambule pour prendre un nouveau départ : « Scrutant le mystère de l'Église, le Concile rappelle le lien qui relie spirituellement le peuple du Nouveau Testament à la lignée d'Abraham ». Un théologien protestant décédé il y a un peu plus d'un an, Fadiey Lovsky, a écrit cette phrase que je cite fréquemment parce qu'elle me semble mettre exactement le doigt sur la question : « La persistance d'Israël n'est pas un problème relevant des relations extérieures de l'Église, à modifier, à définir et à examiner par elle, mais une question intérieure qui appartient à son être propre¹³. » Près de vingt siècles après sa naissance, l'Église doit encore apprendre à parler de son rapport avec sa propre origine. Le document romain

¹³ F. Lovsky, *La déchirure de l'absence, essai sur les rapports de l'Église du Christ et du peuple d'Israël*, Paris, Calmann-Lévy, 1971, p. 44.

de 2015 que je citais à l'instant a voulu donner une vigoureuse impulsion à ce travail de réflexion théologique.

J'ai évoqué rapidement le chantier pastoral et le chantier théologique. Un troisième domaine dans lequel nous sommes appelés à progresser est celui du dialogue. Je ne m'y étendrai pas, puisque ce sera l'objet d'une prochaine rencontre, mais je voudrais quand même formuler quelques remarques à ce sujet.

D'abord, pour souligner que parler de dialogue entre Chrétiens et Juifs, c'est évoquer un renversement des rôles dont on ne mesure peut-être pas l'importance. Pendant des siècles, dans les sociétés chrétiennes, les Juifs ont été réduits au silence, et parfois sommés d'entendre des prédications chrétiennes. Aujourd'hui, nous apprenons à écouter les Juifs. Et en les écoutant, nous découvrons, non seulement qui ils sont, mais qui nous sommes nous-mêmes et d'où nous venons, puisque nos origines sont juives et que le peuple juif est détenteur d'une tradition qui nous permet de comprendre la nôtre. La connaissance de la tradition rabbinique, pour ne prendre qu'un exemple, enrichit et même renouvelle notre compréhension du Nouveau Testament.

En même temps, le dialogue ne va pas sans difficultés. Même s'il y a de part et d'autre un désir réel de compréhension et de connaissance mutuelle, on a besoin d'apprendre à se parler. Les uns et les autres n'attendent pas les mêmes choses du dialogue. Il faut souvent du temps pour comprendre que les mêmes mots n'ont pas exactement le même sens de part et d'autre, ni que les questions qui sont importantes pour les uns ne le sont pas forcément pour les autres.

On peut raconter longuement une vieille histoire. Il serait imprudent de vouloir prédire le détail de celle qui ne fait que commencer. Mais si la rencontre du peuple juif vivant nous conduit à réfléchir à frais nouveaux sur un dessein de Dieu inauguré dans l'élection d'un peuple, élection dont Jean-Paul II a rappelé qu'elle n'était pas caduque, tout porte à penser que les retrouvailles avec le Judaïsme conduiront l'Église, dans les temps à venir, à formuler des questions de fond sur son identité et sur sa mission, puisque la fidélité de Dieu au peuple qu'il s'est choisi et la vocation des païens greffés sur ce tronc s'inscrivent dans un même plan de salut.

Père Michel REMAUD

SENS Magazine

Sur la déportation des Tsiganes : le témoignage du Père Jean Fleury

par Jean-François PETIT

Le journal du Père Jean Fleury, sj, (1905-1982) constitue un témoignage de première importance pour connaître les conditions d'internement et de déportation des tsiganes lors de la Seconde Guerre mondiale¹. Titulaire de la Légion d'honneur en 1960, de la médaille des Justes en 1964, d'une reconnaissance publique par le pape Paul VI en 1965, il fut un protagoniste de premier plan en France de l'action en faveur des nomades et des Juifs. Il fut aussi le premier aumônier en 1948 de ce que les évêques de France appelleront à l'époque « l'Aide aux nomades ».

De sa formation chez les Jésuites (noviciat à Beaumont-sur-Oise en 1925, philosophat à Jersey en 1931, théologie à Fourvière en 1936, ordination par Mgr Serrand, l'évêque de Saint-Brieuc son oncle, en 1938), on peut retenir qu'il accomplit l'ensemble sans anicroches. Il se retrouve en 1941 aumônier et professeur de latin au Collège Saint-Joseph de Poitiers. C'est là qu'il découvre avec stupéfaction un camp d'internement de nomades et de Juifs par le biais de Mme L'Huillier, dont le mari était professeur à la faculté de Droit. En 1942, le curé de la cathédrale, Mgr Pennier, qui a 76 ans, lui demande de prendre le relais pour aller dire la messe dans le camp, qui se situe sur la route de Limoges, à 600 mètres du stade poitevin. Le Père Fleury laisse entendre que le vieux prêtre n'est pas venu le voir par hasard, sentant que le jésuite était mieux armé pour faire face à l'horreur pressentie. En fait, celui-ci, certes rompu à la Doctrine sociale de l'Église par ses études, n'avait sans doute guère eu

¹ Alain de Survilliers, sj, *Le Père Jean Fleury* (ms, s.l., octobre 2005). Les sources utilisées viennent essentiellement des archives de la Compagnie de Jésus.

l'occasion de la mettre en œuvre à ce point. Le Père Fleury donne une description précise du camp à sa première découverte :

« Situé sur la droite, à la sortie de la ville, au-delà du stade, le camp de la route de Limoges avait été avant la guerre, comme je l'ai appris depuis, un centre de réfugiés espagnols. Puis, à la fin de 1940, on l'avait utilisé pour le regroupement de tous les nomades de la région jusqu'à Bordeaux et au-delà, concurremment avec le camp des Alliés à Angoulême et celui de Montreuil-Bellay, près de Saumur. Au cours de l'année 1941, lorsque furent internés les premiers Israélites mosellans repliés en Gironde où les Allemands ne voulaient pas les voir sur les côtes (c'était pour la plupart des étrangers venus en Moselle peu avant la guerre et de ce fait déjà classés comme Juifs), le camp fut désormais enclos de barbelés. Il occupait un périmètre de 600 mètres et il se présentait de la façon suivante :

- *sur le bord de la route, une première ligne de barbelés qu'il fallait franchir pour accéder au camp administratif ;*
- *une seconde ligne de barbelés donnait accès au camp des nomades. Sur le côté droit, une enceinte servait d'annexe à la prison centrale de la Pierre Levée ;*
- *au-delà du camp nomade se trouvaient des Israélites qui passèrent en nombre de plus de 1800 par vagues successives, avant d'être transférés à Drancy puis déportés.*

Telle était la situation quand je me rendis pour la première fois au camp des Gitans et Tsiganes le 10 mai 1942 »².

Ce témoignage est tout à fait éclairant sur la dérive concentrationnaire des camps d'internement en France. La République française, méfiante vis-à-vis des réfugiés de la guerre d'Espagne et des opposants politiques au régime nazi, a déjà pris des mesures de confinement avant la Seconde Guerre mondiale. Ce sont les mêmes espaces que se partagent les personnes assignées à des camps. Sous pression de l'occupant mais aussi par zèle de l'administration du régime de Vichy, les statuts des uns et des autres se rapprochent.

Ainsi, les nomades, qui sont déjà encadrés par les lois de 1912 réduisant leurs libertés fondamentales, se trouvent comme fondus dans un ensemble qui ne les concernait pas. La part de crainte, de peur de divulgation de secrets militaires se conjugue avec la méfiance traditionnelle vis-à-vis des populations itinérantes. De fait, des nomades ont participé à des actions et des groupes de résistance³. Mais pour l'instant, ils restaient « protégés » par les lois du régime de Vichy.

Cependant déjà des méprises et amalgames se mettent en place. En effet, les

² *Id.*, p. 8.

³ Cf. Jan Yoors, *La Croisée des chemins, la guerre secrète des Tziganes 1940-1944*, éd. Phébus, 1992.

nomades sont regroupés parce que les militaires allemands ne veulent pas les voir sur la côte Atlantique pour protéger une éventuelle ligne de front. De fait, ils partagent la condition de réfugiés juifs expulsés ou partis de la Moselle désormais sous occupation allemande. Les premiers bénéficient encore de l'obligation de scolarisation qui est assumée, ironie du sort, par des institutrices lorraines, dont l'administration a été déplacée dans le Poitou.

En fait, on voit ici la mise en place de la mécanique concentrationnaire. Celle-ci va emporter aussi tsiganes et gitans, considérés comme des races impures par les idéologues nazis, prompts à réaliser sur eux les expérimentations les plus macabres. Le confinement des Juifs et des nomades décrété par les autorités de Vichy en fait dès le début de la guerre des proies faciles pour les nazis qui n'auront qu'à s'appuyer sur ce dispositif pour mettre en place la logique d'extermination. Aux yeux du Père Fleury, celle-ci était aussi une logique comptable : le camp de Poitiers est aussi affecté par l'ordre du 20 juillet 1944 de déporter 1 200 juifs de Drancy. Ne réussissant pas à fournir ce contingent, Brunner, l'un des adjoints d'Eichmann, fait rafler les centres d'accueil d'enfants tenus par l'Union Générale des Israélites de France où avaient aussi été envoyés une centaine d'enfants du camp de Poitiers. Ceux-ci périrent pratiquement tous⁴.

Mais ne nous intéressera ici que le témoignage du Père Fleury concernant la situation des nomades, même si elle est intimement liée à celle des Juifs⁵. Le jésuite organise les activités pastorales dans le camp des nomades. En fait, il en profite pour passer dans le camp des Juifs contigu pour un soutien matériel, moral, tout en faisant cacher en dehors des enfants qui n'avaient pas été internés.

À l'occasion de la visite de Mgr Mesguen le 1^{er} juillet 1943, le Père Fleury établit ainsi le bilan religieux de ses activités : « *Le 12 juillet 1942, 20 enfants ont été admis à faire leur première communion ; 24 autres la firent à Noël et un autre groupe de 22 se joint à eux le 1^{er} juillet 1943. Ce même jour l'évêque de Poitiers donne la confirmation à 50 jeunes... nous avons obtenu la régularisation de 10 mariages. Tous les enfants nés au camp ont été baptisés. Excellence, vous avez devant vous la portion de votre troupeau la plus pauvre, la plus misérable, celle qui souffre le plus dans sa chair et dans son cœur... Nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour continuer à soulager ses misères* »⁶.

⁴ Cf. A. de Survilliers, *op. cit.*, p. 13. Le Père Fleury cite deux survivants, Albert Roweck et Ida Rosenberg, venus le voir après leur libération en 1945.

⁵ Cf. la notice sur le P. Jean Fleury dans le *Dictionnaire des Justes de France*, sous la direction d'Israël Gutman, édition française établie par Lucien Lazare, Yad Vashem, Jérusalem, Fayard, Paris, 2003, p. 255-256 [NDLR].

⁶ A. de Survilliers, *op. cit.*, p. 9.

Nous ne sommes pas là dans une administration pastorale déliée de l'action sociale, bien au contraire : l'amélioration des conditions de détention est au cœur du travail du Père Fleury. Le jésuite est surtout témoin des départs des Juifs et des nomades pour Drancy ou Compiègne, premières étapes de la déportation, ou le transfert vers le camp de Montreuil-Bellay, où des Franciscaines Missionnaires de Marie acceptent d'être internées volontaires pour s'occuper des enfants :

« Chaque fois qu'il devait y avoir un départ pour Drancy, il passait comme un vent de terreur sur le camp nomade... les mères serraient convulsivement leurs enfants contre elles. Des gardiens bien intentionnés ne venaient-ils pas leur dire qu'on les séparerait de leurs enfants comme on l'avait fait pour les Juifs ! Elles aussi devaient bientôt être séparées de leurs maris et de leurs grands garçons ; une centaine de ces nomades furent déportés. Je transcris une note que j'ai gardée de cette époque : les hommes sont partis le mercredi 13 janvier 1943 au nombre de 70 ; un autre groupe devait être déporté en juin... la scène de départ a été déchirante ; hurlements des femmes et des enfants... les hommes sont partis... l'un n'avait pas 17 ans, le plus âgé en avait 60 et était borgne... Certains n'avaient pas de chemise... la plupart avait des souliers percés ; que va-t-on faire de ces pauvres gens ? »

La plupart d'entre eux sont transférés à Compiègne et déportés huit jours plus tard vers les camps de la mort : Buchenwald, Dachau, Flossenbourg, Mauthausen, Neuengamme, Oranienbourg, Sachsenhausen. On voit à la faveur de quels mécanismes une logique concentrationnaire s'est mise en marche : indifférence et méconnaissance des modes de vie, méfiance et « haine ordinaire », proximité des lieux de relégation et des statuts discriminatoires, folie de la machine administrative, entrée dans une servitude volontaire de l'État français vis-à-vis de l'occupant allemand, insuffisance des protestations devant les atteintes à la dignité humaine. Mais ce qui est aussi notable, c'est la solidarité naturelle entre nomades et Juifs. Les premiers facilitent l'accès du Père Fleury au camp juif :

« Je ne raconterai pas toutes les péripéties et les ruses de Sioux que je dus employer pendant plus de deux ans pour aller au camp juif. Je veux seulement témoigner ma reconnaissance aux Gitans et Tsiganes qui ont favorisé mon passage dans ce camp. Je l'ai fait plus de 200 fois avec la complicité des nomades, toujours aux aguets pour me dire si les Allemands étaient là, ou me faire dire, si j'étais déjà dans le camp juif, qu'ils les voyaient arriver de loin, au travers des barbelés, sur la vaste plaine dénudée. Aussitôt je changeais de camp et j'allais me réfugier dans les baraques de Gitans et Tsiganes où les Allemands, de toute la guerre, n'ont jamais mis les pieds tellement ils avaient peur d'attraper des poux et des épidémies »⁷.

⁷ *Id.*, p. 10.

Ce témoignage sera confirmé par celui de José-André Fernandez :

« Nous avons été arrêtés à Poitiers en 1941 et internés mon père et ma mère, mes deux sœurs, mon frère et moi, dans le camp de la route de Limoges... Les hommes disparaissaient par fournées (tant du côté des nomades que des Juifs), à tel point que je fus un moment le seul homme dans le camp, avec mes 12 ans. Quand le Père Fleury voulait passer dans le camp des Juifs, je faisais le guet pour voir s'il n'y avait pas de SS pendant qu'il franchissait les barbelés... C'est le 27 décembre 1943 que l'on nous transféra dans le camp de Montreuil-Bellay »⁸

Le Père Fleury va donc se mobiliser pour le transfert du camp de Poitiers vers celui de Montreuil-Bellay, fin 1943 (où, dit-on, 80 personnes sont « mortes de froid, » ce qui est confirmé en grande partie par le nombre important d'obsèques relevées par Jacques Sigot⁹), pour libérer des places pour, cette fois-ci, 200 femmes internées, en majorité de sensibilité communiste.

Le camp des nomades est alors gardé par des gardiens français, « recrutés parfois au petit bonheur » précise le jésuite, alors que le camp juif est contrôlé par des gendarmes français mais supervisé par l'adjudant Hipp, un représentant de la Gestapo. Un rabbin mosellan, délégué de l'Union générale des Israélites de France, Élie Bloch, replié à Poitiers, procure un soutien matériel et moral aux internés. Le Père Fleury lui sert souvent d'intermédiaire. Le rabbin Bloch, sa femme et leur fille finiront par être arrêtés en février 1943, transférés à Drancy et déportés à Auschwitz. Dès lors, c'est le jésuite qui prend le relais.

Le 5 mai 1944, le camp est désormais essentiellement composé des femmes communistes dont le Père Fleury tente de gagner la confiance. Le camp ne sera libéré qu'en août 1944, après le bombardement de la ville de Poitiers par les Américains le 13 juin, au moment même où la sinistre division SS « Das Reich » qui avait incendié Oradour-sur-Glane remonte vers le Nord¹⁰.

Ce n'est cependant pas tout : après la Libération, le Père Fleury se concentre dans un premier temps sur les rescapés des camps de concentration. Il va chercher des déportés poitevins à Dachau et à Mauthausen pour les ramener, contre l'avis du général de Lattre de Tassigny qui, lui, doit négocier avec les autorités américaines. Voici le récit de première main qu'il en donne :

« Je ne parlerai pas de ce que nous avons vu dans le camp de Dachau. Trois semaines après la libération, il reste encore des traces de toutes les horreurs qui se sont perpétrées ; mais le camp a dû changer considérablement d'aspect.

⁸ Cf. J. Sigot, *Un camp pour les tsiganes et les autres*, Ed. Wallada, 1983, p. 186.

⁹ J. Sigot, *op. cit.*

¹⁰ Cf. B. Charmet, « Aimé Forest face au drame d'Oradour-sur-Glane », *Sens* n° 375, janvier 2013, p. 39-80.

Les déportés sont passés de l'infâme petit camp où ils pourrissaient entassés, dans le vaste camp des SS. Tout est encore intact, à part la morgue où les cadavres ne sont plus entassés nus par centaines. Trente-sept mille hommes, femmes et enfants sont encore cependant dans le camp. C'est un monde incroyable qui grouille dans tous les sens, avec une multitude de drapeaux de tous pays. D'innombrables groupes font la cuisine en plein air comme des nomades, sur de petits poêles ; des êtres squelettiques, enveloppés de couvertures, déambulent comme des spectres, des petits vieux s'affaissent en marchant, des visions de famine comme nous n'avions pas coutume d'en voir lors des grandes sécheresses chez les Arabes et les Berbères ! Dans les baraques silencieuses les malades gisent sur les paillasses. Depuis quelques jours seulement, des infirmières françaises ont pu veiller à leur chevet et leur prodiguer leurs soins [...].

Nous visitons une bonne partie du camp : la chambre à gaz, les cinq fours crématoires, la chambre des pendaisons, la morgue, la fosse où l'on dépose les restes des ossements calcinés, les niches spacieuses où les chiens jouissaient d'un tout autre confort... les usines de Himmler... Mais il nous faut préparer le retour... Il nous faut plutôt sortir du camp nos camarades... Nous ne nous étions jamais vus et pourtant nous nous retrouvons comme si nous nous étions toujours connus. Il faut nous arracher aux effusions... Enfin, après des pourparlers multiples, les Américains consentent à donner un agrément de principe à une liste de 96 rapatriables qui pourront partir à midi le dimanche de Pentecôte »¹¹.

Par la suite, le Père Fleury obtiendra aussi le rapatriement des 11 corps du réseau de résistance Renard qui avaient été arrêtés en septembre 1942 et guillotins à Wolfenbüttel en Allemagne le 3 décembre 1943¹². À la Libération, il sera nommé capitaine des FFI, ayant toujours été en relations constantes avec les mouvements de Résistance et vice-président puis président, jusqu'à son intégration en 1956 dans la Fédération nationale des déportés, internés, résistants, du Comité des Œuvres sociales de la Résistance (COSOR), créé à Lyon dans la clandestinité par un autre jésuite, le Père Chaillet, fondateur de « Témoignage chrétien », pour venir en aide aux internés et déportés politiques et leurs familles, les résistants et les personnes sinistrées. Les deux engagements ne sont cependant pas dissociés. Dans un bilan qu'il fait des activités de cet organisme, le Père Fleury mentionne : « sur les 532 nomades qui étaient passés par le camp de la route de Limoges, 70 furent déportés en Allemagne, quelques-uns, des

¹¹ A. de Survilliers, *op. cit.*, p. 24.

¹² Louis Renard, chef de réseau, avoué à Poitiers ; Louis Toussaint, professeur à l'EPS de Poitiers, Louis Cartan, Théodore Lefebvre, professeurs à l'université de Poitiers, Paul Préaux (dont le père sera déporté) employé de banque, Pierre Pestoureau, huissier, Clément Péruchon, Jacques Moreau, Jacques Levrault, étudiants à Poitiers ; Chanoine Georges Duret, professeur au collège Saint-Stanislas à Poitiers ; Dom Aimé Lambert, moine bénédictin de Ligugé.

Espagnols, étant restés à Compiègne, 37 venant du camp des Alliers à Angoulême ne firent que passer par Poitiers pour être transférés à Montreuil-Bellay, près de Saumur. Indépendamment des évadés, plusieurs familles ayant pu trouver un logement furent libérées. Enfin, les nomades allemands restèrent à Poitiers après le transfert des autres à Montreuil-Bellay et aucun ne fut déporté »¹³.

Le 8 juin 1956, lors de la réception, à la préfecture de la Vienne, du Conseiller d'Argentine à Bordeaux, Mr Gavazzo Buchardo, le Père Fleury, invité à prendre la parole, précise :

« Je ne voudrais pas terminer mon exposé de la répression allemande dans la Vienne sans joindre à ce martyrologe celui de mes amis nomades. Arrêtés dès 1940 par les Allemands qui les redoutaient, ils ont été volés, pillés, mis en camp de concentration où ils n'avaient rien à manger ni de quoi se vêtir. En janvier 1943, j'ai eu la douleur de voir partir 70 hommes pour Compiègne. Huit jours après, ils étaient déportés, pour la plupart à Sachsenhausen où, peu après, une trentaine d'autres sont venus les rejoindre. Les deux tiers sont morts en Allemagne »¹⁴.

L'action du Père Fleury fut donc considérable. En 1935, une aumônerie nationale des forains avait bien été créée, dont le jésuite François Haguénin fut le premier aumônier, mais c'est bien dans l'horreur des camps d'internement que va naître le projet d'une aumônerie des Gitans et Tsiganes qui verra le jour en 1948, pour que ceux-ci soient pleinement reconnus dans l'Église catholique et les autres Églises, ou de façon plus large dans la société française¹⁵. Il souhaite en 1955 que l'association « Études tsiganes » qui n'en est qu'à ses premiers pas, joue le même rôle que le COSOR à la Libération. Le lien entre l'action sociale et son inspiration évangélique reste constant dans son esprit. Dans le milieu des années 1950, il déclare ainsi dans une conférence :

« Vu la situation particulière des Gitans et Tsiganes, constamment pourchassés par les municipalités, la police, la gendarmerie, nous avons le devoir absolu de faire tous nos efforts pour leur procurer des terrains de stationnement dont ils ont besoin. De même, en demandant la suppression du carnet anthropométrique, ou en réclamant pour eux le droit de vote ou la réparation des dommages subis quand ils ont été spoliés, internés ou déportés durant l'Occupation, nous avons conscience d'obéir au précepte du Christ qui nous a demandé de nous aimer les uns les autres »¹⁶. La loi du 3 janvier 1969 abolira le carnet anthropométrique, mais pas les livrets de circulation qui, sur le fond,

¹³ A. de Survilliers, *op. cit.*, p. 38.

¹⁴ *Id.*, p. 38.

¹⁵ Cf. *Études tsiganes*, 15 juillet 1955. Voir aussi : « L'internement des tsiganes 1939-1946 », *Études tsiganes*, 2, 1995.

¹⁶ A. de Survilliers, *op. cit.*, p. 86.

continuent de relever de la conception racialiste et du régime d'exception institué par la loi de 1912¹⁷. Il reste encore beaucoup de recherches à entreprendre concernant les Tsiganes victimes du nazisme. Il est heureux que le Mémorial de la Shoah leur fasse une place, ainsi que le Mémorial des Martyrs de la Déportation ou la Cité de l'immigration, luttant ainsi de façon préventive par tout un travail d'éducation contre les logiques de discrimination et d'exclusion.

En ce sens, la réparation au sommet de l'État qui a lieu à Montreuil-Bellay n'est que le début d'un chemin de justice et de réconciliation, qui sera long et difficile, où tous les Chrétiens sont convoqués. Au fur et à mesure que les figures tutélaires rescapées de la déportation disparaissent, en particulier Simone Veil, il est urgent d'en prendre conscience.

Jean-François PETIT, aa
Institut Catholique de Paris

¹⁷ En fait, c'est la loi du 27 janvier 2017 "relative à l'égalité et à la citoyenneté" qui, dans son article 195, abrogera la loi de 1969 et donc, en conséquence, l'obligation du "livret" de circulation, remettant ainsi les Gens du voyage dans le droit commun [NDLR].

N.B. : Colloque « La condition des "nomades" : de l'internement à la question de l'hospitalité », Université catholique d'Angers, 24-25 mai 2018.

Le 29 octobre 2016, le Président de la République François Hollande rendait à Montreuil-Bellay un hommage national devant les familles, descendants et associations des gens du voyage internés de force de 1940 à 1946 : « *La France se souvient d'un drame terrible qui a été ignoré, oublié, refoulé pendant trop longtemps, qu'il est nécessaire d'évoquer pour réparer une injustice* » déclara-t-il notamment.

Le colloque international et interdisciplinaire tenu à l'Université Catholique d'Angers les 24 et 25 mai 2018, dirigé par trois philosophes d'universités catholiques différentes (Cathy Leblanc, ICL, Jean-François Petit, ICP, Fred Poché, UCO), entendait montrer les logiques conduisant à l'internement puis à la déportation de nombreux nomades à travers toute l'Europe.

Ce colloque s'inscrivait dans une recherche portant sur la fraternité (2013), le corps (2014), l'écriture de soi (2015), la résistance spirituelle dans les camps de déportation (2016), menée par une équipe internationale de scientifiques européens dirigée par Cathy Leblanc.

En marge du colloque, la communication de Jean-François Petit entendait explorer l'une des figures chrétiennes de la Résistance encore largement méconnue, le Père Fleury (1905-1982).

SENS Livres

LA CONSCIENCE JUIVE DE L'ÉGLISE

Jules Isaac et le Concile Vatican II. Biographie

par Norman C. TOBIAS

Préface de Robert O. Paxton

(Traduit de l'anglais – américain – par John E. Jackson)

Salvator, coll. Biographie, octobre 2018, 338 pages, 22 €.

Il y a maintenant un peu plus de 50 ans, le Concile Vatican II adoptait à une écrasante majorité une Déclaration sur les rapports de l'Église catholique avec les religions non chrétiennes dont la quatrième partie traite de « la religion juive ». L'importance de cette Déclaration n'est plus aujourd'hui à démontrer : elle a renouvelé le regard que l'Église porte sur les autres religions et tout particulièrement sur les Juifs et le Judaïsme. Le rôle de Jules Isaac dans l'inscription de ce sujet à l'ordre du jour du Concile et dans l'orientation qu'a prise la réflexion des responsables de l'Église sur ce sujet est généralement reconnu de ceux qui ont suivi cette histoire, mais aucun ouvrage n'avait, jusqu'à présent, été consacré à l'examen détaillé de cette question.

C'est le mérite de Norman C. Tobias — un Juif canadien anglophone qui, après avoir fait des études de droit, s'est lancé dans des études de théologie et d'histoire religieuse — de s'être attelé à cette tâche, d'abord dans une thèse de doctorat soutenue en 2015 dans le cadre du département des Études religieuses de l'Université de Toronto, ensuite dans un livre en anglais publié par l'éditeur Palgrave Macmillan en 2017 et qui vient d'être traduit par John E. Jackson et publié par les Éditions Salvator.

Comme il le dit à la fin du "Prologue", l'auteur a cherché d'abord à étudier qui était Jules Isaac pour ensuite s'interroger sur le fait que l'Église romaine lui avait prêté attention et sur ce qu'il y « avait chez [lui] et dans l'époque où il est apparu qui l'ait rendu apte à être celui qui allait jouer un rôle de catalyseur, en amenant l'Église officielle à modifier sa prédication et son enseignement sur les Juifs et le Judaïsme ». Pour ce faire, il s'est appuyé sur la bibliographie imprimée disponible — dont la revue *Sens* qui est abondamment citée — mais surtout sur le fonds Jules Isaac de la Bibliothèque Méjanès, à Aix-en-Provence, où ont été déposées les archives privées de Jules Isaac et, en particulier, sa correspondance.

Préfacé par Robert O. Paxton, l'auteur de *La France de Vichy, 1940-1944* (Seuil, 1973 ; rééd. 1999) et, avec Michaël Marrus, de *Vichy et les Juifs* (Calmann-Lévy,

1981), l'ouvrage de Norman C. Tobias comporte treize chapitres, que l'on peut regrouper en trois parties : 1/ Jules Isaac, 2/ son approche de l'antisémitisme chrétien et du nécessaire redressement de l'enseignement de l'Église, 3/ la démarche qu'il entreprit auprès de Jean XXIII en juin 1960 et le travail de réflexion qui s'en est suivi au sein des instances chargées de la préparation du Concile qui, on le sait, a abouti, non sans mal, à la Déclaration *Nostra Ætate*.

Pour répondre à la question : "Qui était Jules Isaac ?", les cinq premiers chapitres brossent à grands traits sa biographie jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit d'abord de retracer les années de formation et ses premiers engagements auprès de Péguy au moment de l'Affaire Dreyfus (chapitre 2), puis ses activités professionnelles et ses combats comme professeur d'histoire et comme auteur des manuels de la collection "Malet-Isaac" qu'il sera seul à concevoir et à rédiger après la Première Guerre mondiale et la mort d'Albert Malet (chapitre 3). Norman C. Tobias décrit ensuite le sort de Jules Isaac pendant la période 1940-1943 où, chassé de l'université du fait de la Loi portant Statut des Juifs, il passe de la condition de "Citoyen" à celle de "Lépreux" et commence, après avoir écrit *Les Oligarques*, à s'interroger sur l'antisémitisme chrétien (chapitre 4) ; un dernier chapitre de cette partie traite de "la catastrophe" d'octobre 1943 et de l'arrestation des siens par la Gestapo, de sa vie clandestine jusqu'à la libération et de la poursuite, dans d'immenses difficultés, de la rédaction de ce qui deviendra *Jésus et Israël* (chapitre 5).

Avec raison, Norman C. Tobias présente (c'est l'objet du chapitre 1 et il y revient au début du chapitre 6) le débat de 1946 avec Daniel-Rops — à propos des quelques lignes insoutenables que ce dernier avait publiées dans son *Jésus en son temps* (Fayard, 1945) — comme le tournant des engagements de Jules Isaac qui inaugure la seconde période de sa vie et de son action. C'est alors qu'il prend publiquement position contre l'enseignement traditionnel de l'Église sur les Juifs et le Judaïsme, enseignement que Daniel-Rops reprenait à son compte.

On connaît les étapes de ce nouvel engagement : la rédaction de ses "Dix-Huit Propositions", qu'il mettra en annexe de l'édition de *Jésus et Israël* et qui résument les rectifications de l'enseignement chrétien qu'il juge indispensables ; la participation à la Conférence de Seelisberg (1947) qui, en adoptant les "Dix Points", s'inscrivait dans le prolongement des "Dix-Huit Propositions" et en reprenait l'esprit ; la fondation, l'année suivante, de l'Amitié Judéo-Chrétienne, section française de l'*International Council of Christians and Jews* (chapitre 6). C'est surtout la publication de *Jésus et Israël* (1948), que Norman C. Tobias présente comme « une déclaration de guerre contre la haine ». Il en énumère "l'architecture" — la structure en quatre parties — et les principales thèses (chapitre 7) avant d'en étudier le retentissement : l'accueil enthousiaste d'un certain nombre d'auteurs comme le Pasteur Westphal, le théologien orthodoxe Léon Zander, le Père Démann des Pères de Sion ou l'historien catholique Jacques Madaule (qui deviendra Président de l'Amitié Judéo-Chrétienne) ; mais il n'omet pas les oppositions qui vinrent en particulier de deux personnalités proches de Jules Isaac lui-même, le Père jésuite Jean Daniélou et le professeur Henri-Irénée Marrou — lequel avait d'ailleurs été choisi par Jules Isaac pour être le Président de l'association qu'il venait de fonder (chapitre 8).

Dans ce même chapitre, Norman C. Tobias se pose la question : « Pourquoi Jules Isaac et non pas James Parkes ? », en faisant référence à cet auteur anglican qui, dès 1934 et son livre *Le conflit de l'Église et de la Synagogue*, avait commencé à explorer la question de l'origine de l'antisémitisme chrétien. La réponse qu'il donne a deux volets : d'abord la personnalité de Jules Isaac, un universitaire juif indépendant qui insistait sur les déviations, au cours de l'histoire de l'Église, de l'interprétation des Évangiles et sur le nécessaire retour aux textes eux-mêmes pour éradiquer l'antijudaïsme chrétien ; mais aussi le moment : après la *Shoah* et dans le contexte de la convocation d'un Concile chargé de repenser la présence de l'Église au monde, les esprits étaient mûrs pour s'engager dans de nouvelles réflexions. Ce sont, pour lui, ces deux éléments qui ont joué pour que ce soit Jules Isaac qui devienne alors *la conscience juive de l'Église*.

Mais cela ne s'est pas fait en un jour, et retracer cette histoire dont Jules Isaac est à l'origine, mais qui se déroula ensuite en dehors de lui, est l'objet des quatre derniers chapitres du livre. Norman C. Tobias repart d'abord (chapitre 9) de la première audience accordée par le Pape Pie XII à Jules Isaac en 1949, audience dont l'objet était, pour ce dernier, de présenter au Pape le résultat de la Conférence de Seelisberg (les "Dix Points") et, surtout, de soulever la question de la prière pour les Juifs du Vendredi saint. L'auteur rappelle ensuite le travail d'approfondissement fait par Jules Isaac pendant la décennie 50, en particulier avec la publication de *Genèse de l'antisémitisme* (Calmann-Lévy, 1956). C'est ainsi que, bien préparé et correctement conseillé, Jules Isaac a pu saisir l'opportunité qu'offrait l'annonce par Jean XXIII, au début de l'année 1959, de la convocation d'un Concile œcuménique pour poser le problème de l'enseignement de l'Église. Et c'est à partir de l'audience que lui accorde Jean XXIII en juin 1960 que le processus put se mettre en marche (chapitre 10).

Restait, bien sûr, à étudier — ce qui n'avait jamais été fait jusque-là dans cette perspective — le sort de ce processus à travers l'évolution de la réflexion des théologiens et des experts, et de sa traduction dans divers projets présentés aux sessions de la sous-commission chargée de la *Question juive* (chapitre 11) ; puis les discussions lors des quatre sessions plénières du Concile lui-même au cours desquelles le projet a plusieurs fois manqué d'être abandonné (chapitre 12). Comme le souligne Gregory Baum dans sa préface : c'est là, dans ces chapitres, que l'on trouve ce qui fait l'originalité du travail de Norman C. Tobias : « *une étude détaillée du débat théologique et exégétique suscité parmi les Catholiques par l'intervention provocatrice de Jules Isaac* ». Décédé en septembre 1963, celui-ci n'a pas pu voir l'aboutissement de son action, mais — et c'est bien ce qui ressort du remarquable travail de Norman C. Tobias — il a été un acteur privilégié du processus de révision de l'enseignement de l'Église : Norman Tobias a mis la main sur un document jusqu'ici inconnu sinon de quelques spécialistes, le témoignage rédigé le 22 mars 1966 par Mgr Loris Capovilla, secrétaire privé du pape Jean XXIII, sur l'audience de juin 1960 et où ce dernier affirme que sans la démarche de Jules Isaac auprès de Jean XXIII la question des rapports de l'Église avec le Judaïsme n'aurait pas figuré à l'ordre du jour du Concile. Or c'est bien *Nostra Aetate* qui marque le nouveau regard que l'Église

porte sur les Juifs et le Judaïsme et — conséquence dont personne n'avait probablement pris conscience au départ — sur elle-même. D'où aussi l'affirmation qu'un retour en arrière n'est plus possible, comme l'ont montré les divers documents publiés depuis par Rome (chapitre 13).

L'ouvrage de Norman C. Tobias permettra ainsi d'avoir une juste appréciation du rôle crucial de Jules Isaac dans le processus qui a conduit l'Église catholique à modifier profondément, en notre siècle, le regard qu'elle portait traditionnellement sur le Peuple dont elle est issue.

Yves CHEVALIER

JUIFS ET CHRÉTIENS LISENT ENSEMBLE SAINT PAUL

Présentation par Mgr Jérôme BEAU, Bruno CHARMET, Yves CHEVALIER.

Parole et Silence/École Cathédrale, Coll. Juifs et Chrétiens en dialogue, 2018, 194 p., 20 €.

Le Père *Jean-Pierre Lémonon*, dans la préface de ce septième volume de la collection *Juifs et Chrétiens en dialogue* — qui rassemble des articles parus dans la revue *Sens* entre les années 2007 et 2017 — attire l'attention sur le fait que les auteurs, divers dans leurs points de vue, s'attachent à "ne jamais couper Paul de ses racines juives".

Depuis plus de soixante-dix ans, Juifs et Chrétiens apprennent à se regarder désormais comme des frères, mettant fin à près de vingt siècles de mépris et d'ignorance. Même si le chemin n'est pas encore emprunté par tous, quel bonheur de lire des auteurs juifs, orthodoxe, protestants et catholiques, biblistes ou théologiens, exposer une connaissance renouvelée du milieu juif du siècle de saint Paul donnant à réfléchir sur la pensée de l'apôtre des Gentils. Ces chercheurs nous invitent à nous défaire des termes erronés de "durcissement", "aveuglement" trouvés dans des textes chrétiens ou "usurpation", "substitution" dans des écrits juifs. Désormais, ensemble ils s'ouvrent à la "fidélité", "lucidité", "héritage", "élargissement"... Magnifique recentrage pour notre réflexion.

C'est avec la limpide méditation proposée par *Florence Taubmann*, Pasteure de l'Église Réformée de France, que le livre s'ouvre. Profonde "*Lecture du renversement spirituel de Saül de Tarse*", expérience qui peut aussi saisir et bouleverser l'orientation d'une existence humaine, illuminer et libérer une vie.

Première partie – **La recherche sur Paul**. Le Père *John Pawlikowski*, alors Président de l'ICCJ (International Council of Christians and Jews), note l'évolution de la théologie chrétienne sur la question : "*Paul était-il le fondateur du Christianisme, ou simplement un juif pieux ?... on peut répondre qu'il était les deux*". Il cite plusieurs chercheurs juifs et chrétiens s'opposant à la vision traditionnelle d'un "Paul anti-Torah". La connaissance de la pluralité des pratiques parmi les disciples de Jésus devrait renouveler aussi la perception erronée que des chrétiens d'aujourd'hui pourraient avoir d'un Paul tournant le dos au judaïsme.

C'est sur ce renouvellement des recherches juives contemporaines sur Paul, que Soeur *Yara Matta*, religieuse maronite libanaise, dans un long et passionnant chapitre très documenté, explore des écrits de savants juifs depuis le siècle dernier. Depuis Joseph G. Klausner, dans les années trente, David Flusser, Hans Joachim Schoeps, Samuel Sandmel, Richard Rubenstein, Schalom Ben Chorin, Alan F. Segal, Daniel Boyarin, Mark D. Nanos, jusqu'au Rabbin Rivon Krygier, chacun — et pas toujours dans le même sens —, situe Paul par rapport au judaïsme de son époque. Même si certains de ces chercheurs sont déjà connus des lecteurs de la revue *Sens*, le public francophone gagnerait à mieux connaître le juif Paul et son attachement au christianisme enraciné dans son expérience existentielle du Christ ressuscité.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, *Un malentendu ?*, le Rabbin *Rivon Krygier*, de la communauté *massorti*, sous le titre : "*Paul et Israël : du retranchement à la greffe*", développe la réflexion théologique entre juifs et chrétiens selon trois critères : le Paul historique qui a agi et écrit, le Paul réduit à une lecture — pas encore complètement disparue — de stéréotypes de l'exégèse chrétienne vieux de deux millénaires — anti-juive et méprisante, qui a fait souffrir le peuple juif de façon éhontée ; enfin le Paul que nous comprenons mieux aujourd'hui avec, de part et d'autre, un regard enrichi de nouvelles connaissances théologiques et bibliques chez les partenaires des deux religions. Et Rivon Krygier de conclure « *L'universalisation messianique des Chrétiens éclaire et révèle l'inachèvement des Juifs et du Judaïsme. La séparation en deux voies est donc porteuse de richesse... Il nous faut, Juifs et Chrétiens, nous émanciper de "l'enfermement"* ».

Le Père *Jean-Pierre Lémonon*, prêtre, théologien et exégète, donne des *Éclaircissements sur quelques propos de Paul* dont la lecture n'est certes pas aisée en *Philippiens 3*, *Romains 9-11*, *1 Thessaloniens 2*, 14-16, *2 Corinthiens 3*. Paul rédige ses lettres entre 51 et 58, alors que la rupture entre la synagogue et les partisans de Jésus n'est pas consommée ; et il le fait dans un contexte d'ailleurs plus nuancé et complexe qu'on a bien voulu l'écrire. L'expérience de Jésus ressuscité a bouleversé la vie de Paul et de cela il a voulu témoigner.

Bernard Weill, laïc catholique, docteur en théologie — avec une thèse soutenue en 2006, *Plénitude et finitude chez saint Paul. Une herméneutique de l'accomplissement* — termine la deuxième partie de ce volume avec ce titre "*Saint Paul et Israël : dialogue avec le rabbin Rivon Krygier*". La discussion porte sur l'interprétation du chapitre 11 de l'épître aux *Romains* et particulièrement de l'apologue de l'olivier sauvage en *Rm 11*, 16-24. En conclusion, dit-il, si saint Paul considère que l'adhésion à Jésus-Christ incarne pleinement la plénitude de la foi, « *la Parole de Dieu est unique, qu'elle soit véhiculée par la Torah ou incarnée en Jésus-Christ* ».

La troisième partie, *L'Unique Alliance*, s'ouvre avec une contribution orthodoxe de *Sandrine Caneri*, bibliste, "*La permanence de l'Alliance*". En citant largement les Écritures et des auteurs comme Hans Urs Von Balthasar, le Cardinal Joseph Ratzinger, le Père Michel Remaud, Serge Boulgakov et bien d'autres, Chrétiens et Juifs affirment ensemble, à la suite de Paul, que « *Dieu n'a pas rejeté le*

peuple que d'avance il avait discerné... car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance » (Rm, 11,28).

C'est sur ce même thème que *Bernard Weill* invite à étudier la question "*L'Alliance en Jésus-Christ a-t-elle abrogé l'Ancienne Alliance ?*", c'est-à-dire la question de la théologie de la substitution. Car saint Paul, lui-même juif, s'autorise à considérer que la Parole de Dieu est une, « *nos pères... ont bu le même breuvage spirituel...* ». On voit bien que la lecture des textes ne peut se faire de façon superficielle, qu'il faut scruter de près les termes employés pour comprendre qu'il n'y a pas rupture mais continuité entre la Torah : « *Près de toi est la parole, tout près, dans ta bouche et dans ton cœur, pour que tu la mettes en pratique* » en Dt 30,14, et la foi proclamée par Paul : « *La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur. Cela est la parole de la foi que nous proclamons* » (Rm 10,8b).

Avec "*L'Accomplissement chez saint Paul, Expression du rapport entre les deux Alliances*", se termine cette troisième partie dans laquelle le Père *Damien Noël*, ancien professeur d'exégèse, rend compte de la thèse de *Bernard Weill*, mentionnée plus haut.

Pour finir, des **Questions** conduisent à la dernière partie de l'ouvrage, dont le point de ralliement des différents auteurs et points de vue concerne la volonté de tous de ne jamais couper Paul de ses racines juives. La première de ces questions, celle du cardinal *André Vingt-Trois* lors des conférences de Carême en 2009, a pour titre : "*La connaissance mystique de Dieu chez le juif Paul*". Il insiste sur l'expérience bouleversante de la rencontre de Paul avec le Christ ressuscité. Réjouissons-nous, dit-il, de cette émulation entre Israël et l'Église qui, par la grâce de Dieu, produira de beaux fruits pour le salut du monde.

Christian Grappe, professeur de Nouveau Testament à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, aborde la figure de Paul sous le titre "*Paul et la sanctification*". L'exégèse des textes montre la cohérence entre le comportement chrétien tel que le conçoit Paul, la pensée de Jésus et celle de prophètes comme Jérémie, Zacharie et Ézéchiël. Là encore l'Épître aux Romains éclaire la compréhension du rapport entre Loi et Évangile. L'accomplissement de la Loi se trouve récapitulée par le commandement d'amour : « *L'amour ne fait point de mal au prochain : l'amour est donc l'accomplissement de la Loi* » (Rm 13,10).

Ed Parish Sanders, professeur émérite de religion de l'Université Duke aux États-Unis et d'études religieuses de l'Université McMaster au Canada, termine ce volume avec un chapitre intitulé "*La compréhension de la théologie de Paul et l'antijudaïsme chrétien*". Le texte ici republié a été présenté en 2016 à Philadelphie lors de la Conférence de l'ICCJ. Il porte un regard historique et critique du Judaïsme dans les Évangiles, des querelles dogmatiques, du Christianisme du siècle des Lumières pour faire apparaître qu'une des causes du malentendu concerne « *œuvres de la loi* » et « *bonnes actions* ».

C'est bien avec un regard radicalement nouveau et profondément étayé que Juifs et Chrétiens nous proposent de lire ensemble saint Paul.

Marie-France GARRIGOU

Judaïsme

LA LOI DU SECRET

La kabbale comme source de halakha chez r. Joseph Caro et les décisionnaires ultérieurs

par Julien DARMON

Honoré Champion, Bibliothèque d'Études juives n° 60, 2017, 171 p., 35 €

La kabbale est souvent considérée comme formant un univers particulier au sein du paysage spirituel du judaïsme, *sans grande interaction avec les autres domaines du savoir juif*. Or cette position n'est pas exacte et, dit l'auteur, *les modalités d'accomplissement des mišwot, les commandements divins consignés dans la Torah écrite et orale, sont un souci constant dans cette littérature. [...] La Kabbale ne se perçoit pas elle-même comme un au-delà de la Torah révélée, mais comme son intériorité et sa vérité*. Pour les kabbalistes eux-mêmes, *l'unité organique de l'ésotérique et de l'exotérique, du "secret" et de la "loi", de la kabbale et de la halakha*, a toujours été une évidence.

Ancien élève de Charles Mopsik, docteur de l'École des hautes études en sciences sociales, l'auteur a cherché, comme le souligne Paul Fenton dans sa préface, à montrer comment, *à partir de la fin du Moyen Âge et essentiellement dans un contexte séfarade, certains textes kabbalistiques ont été introduits au sein du corpus des sources halakhiques*, entraînant un bouleversement de la hiérarchie des normes. Il part de l'introduction programmatique, ici traduite pour la première fois en français, du *'Es Hayyim* de r. Hayyim Vital (1542-1620), considéré comme le maître-ouvrage de la kabbale lurianique, et où ce dernier aborde le problème du rapport entre exotérisme et ésotérisme (chap. 1). Proposant alors une "brève histoire des corpus halakhique et kabbalistique" (chap. 2) et de leur périodisation différente, il étudie ensuite comment l'entreprise

codificatrice de Joseph Caro, précisément en introduisant "le Zohar comme source halakhique" (chap. 3), a pu amener à une convergence entre ces deux domaines. Poursuivant son enquête, il examine alors la "constitution du corpus lurianique comme source halakhique" (chap. 4) et ses conséquences *sur le rôle de la coutume (minhag), la nature de l'inspiration prophétique et de l'autorité halakhique, tout en proposant au passage une analyse approfondie de la notion de « vêtement de l'âme »*. Il montre enfin, dans "Approche dialectique et diachronique de la controverse halakhique" (chap. 5), *comment, entre autres, la kabbale se conçoit comme une norme méta-halakhique en laquelle se résolvent et se justifient les controverses talmudiques* et provoque une relecture de l'histoire de la *halakha* et une réélaboration de ses concepts de base.

Il s'avère donc que, loin d'être juxtaposées, les deux disciplines s'influencent beaucoup plus qu'on a tendance à le présumer et que cela a amené les autorités savantes traditionnelles à repenser la structure du corpus rabbinique et à dessiner une philosophie de l'histoire juive.

Y. C.

LE JUDAÏSME

Toute une vie

par Albert GUIGUI, Grand Rabbin de Bruxelles

Éditions Racine [86C avenue du Port, B-1000 Bruxelles], 2015, 312 p.

Le Grand Rabbin de Bruxelles qui, dit-il, considère que *le Judaïsme n'est pas seulement une foi, une forme de culte, un code d'observance et un système de valeurs morales*, [mais qui] *constitue [aussi] la somme des expériences du peuple juif à travers les âges, s'est donné pour objectif en écrivant ce livre [...] d'ouvrir une voie à la connaissance du Judaïsme [et] de lutter contre l'ennemi le plus pernicieux : l'ignorance*.

Il propose donc un parcours qui passe d'abord (1^{ère} partie) par la définition du

“Judaïsme” : ses “sources”, ses “croyances” et les spécificités de la “table juive”. Il poursuit (2^{ème} partie) par l'étude des rites liés à la naissance : “la circoncision dans la tradition juive” et “le rachat du premier-né” ; puis d'une part (3^{ème} partie) par celle de la *Bar Mitsvah* – en la complétant par une présentation des “*Tefillin*”, du “*Tallith*”, de “la *Mezouza*”, de “la *Torah*, élément vital pour Israël”, de “la *Haftarah*”, du “port de la *Kippa*” et du “*Magen David*, l'étoile à six branches” – ; et d'autre part (4^{ème} partie) par celle de la *Bath Mitsvah*, “le passage de l'enfance à l'âge adulte” – en la complétant aussi par des chapitres sur “la préparation du *Chabbath*”, “l'allumage des lumières du *Chabbath*”, “le vendredi soir”, “la *Halla*” (la part de la pâte prélevée à l'intention des prêtres), “*Taharath Ha Michpaha*” (pureté familiale et règles du bain rituel), “la prière” et les “définitions se rapportant au *Siddour*”. Viennent ensuite (5^{ème} partie) des considérations sur le mariage : “le Judaïsme et le bonheur conjugal”, “le mariage dans la tradition juive”, “le divorce dans la Bible” et la situation douloureuse de “la *Agouna*”, “la sexualité dans le judaïsme” et “le statut de la femme” ; puis (6^{ème} partie) sur la vieillesse : “couronne de roses ou couronne d'épines ?” et (7^{ème} partie) sur la mort et le monde à venir : “l'accident de la mort”, “le seuil et les rites funéraires” et les périodes de “deuil”, “le *Kaddich*”, le souvenir “*Yzkor*” (« Que l'Éternel se souvienne »), “l'âme”, “la résurrection” et les “problèmes d'éthique liés à la mort”.

On le voit, il s'agit d'une présentation du Judaïsme, illustrée de gravures, visant, d'une façon accessible, à informer le grand public et à expliquer clairement le sens de l'essentiel de la vie juive.

Y. C.

LE PETIT MONDE

Le corps humain dans les textes de la tradition juive, de la Bible aux Lumières

par Jean BAUMGARTEN

Albin Michel, Bibliothèque Histoire, 2017, 397 p., 24 €

L'idée d'un rapport entre microcosme et macrocosme se rencontre dans une

multitude de traditions philosophiques et religieuses. Dans la tradition juive, le corps humain a longtemps été considéré comme le reflet miniaturisé de l'ordre du monde voulu par Dieu, et on dispose d'un ensemble impressionnant de textes de cette tradition portant sur les réalités somatiques. Ces textes proposent une large palette de descriptions de l'organisme humain, depuis sa matérialité biologique jusqu'à ses significations anthropologiques, partiellement contradictoires et irréconciliables, qui, loin de donner l'idée d'une tradition homogène, sont les résultats d'une pensée foisonnante qui, partant de la Bible, diffuse dans plusieurs directions et à travers des courants de pensée pluriels. Ce qui nécessairement pose la question de ce qu'est une “tradition”.

Jean Baumgarten, spécialiste de l'histoire culturelle du judaïsme ashkénaze, étudie ici, en s'appuyant sur l'analyse des sources juives mises en rapport avec des textes d'autres traditions religieuses ou philosophiques, comment les discours juifs sur le corps se sont formés et développés depuis la Bible jusqu'au XVIII^e siècle. Ce faisant, il permet d'accéder à la compréhension des catégories légales, des principes philosophiques, des normes morales et des idées mystiques propres à la religion et à la culture juives ; et il éclaire tout particulièrement les controverses qui ont eu lieu entre les différents courants religieux du judaïsme.

Y. C.

LE LIVRE D'AMOUR DES FEMMES JUIVES

par un anonyme du XIII^e siècle

Éditions de la Merci [9 avenue Cap Béar, 66100 Perpignan], 2017, 147 p., 20 €

Les Éditions de la Merci ont pour objectif de mettre les trésors de la littérature médiévale à la disposition du public ; cela suppose que les traductions qu'elles publient soient à la fois fidèles, élégantes et modernes. Ici il s'agit du *Sefer ahabat našim*, un ouvrage dont on ne connaît qu'une copie conservée dans un codex de la Bibliothèque Medicea-Laurenziana de Florence. La traduction de

l'hébreu en espagnol est due à Carmen Caballero Navas, de l'Université de Grenade, qui en a aussi assuré la présentation et l'annotation (tandis que Patrick Giffreu en propose ici une traduction de l'espagnol en français). Pour indiquer avec plus de précision l'objectif de l'auteur, le premier traducteur a ajouté l'adjectif "juives" qui ne figure pas dans le titre original hébreu.

Le contenu est ainsi résumé par Carmen Caballero Navas : il s'agit d'une *compilation de savoirs dans laquelle on distingue trois parties consacrées respectivement à la magie, à la sexualité et à un ensemble formé de la cosmétologie, de la gynécologie et de l'obstétrique*. Délibérément pratique, à l'instar d'autres compilations médiévales, elle est composée sous forme de *réceptaire pratiquement dépourvue d'apport théorique*. Si l'auteur de cette compilation n'est pas connu, un certain nombre d'indices permet de la dater du milieu du XIII^e siècle.

Une curiosité.

Y. C.

PUBLICISTES JUIFS ENTRE FRANCE ET ALLEMAGNE **Champions de la même cause ?**

par Heidi KNÖRZER

Honoré Champion, Bibliothèque d'Études juives n° 56, 2016, 459 p., 70 €

Il a existé, au XIX^e siècle, deux revues juives de grande audience, en Allemagne, l'*Allgemeine Zeitung des Judentums* et, en France, les *Archives Israélites*. Ces deux publications équivalentes abordent *grosso modo* les mêmes thématiques : outre des articles d'actualité, des articles de réflexion sur l'égalité politique – ou l'absence d'égalité politique – des minorités juives, sur les relations entre politique et religion ou sur les nouveaux courants politiques qui se développent au cours du siècle, tels le nationalisme ou le sionisme. Mais si, jusqu'à présent, les recherches sur ces publications ont surtout insisté sur les différences des contextes des deux côtés du Rhin, l'originalité de l'approche de l'auteure, comme le souligne Perrine

Simon-Nahum dans sa préface, a été d'aborder cette histoire comme essentiellement "politique" et "culturelle", résultat non pas d'une opposition mais d'un questionnement parallèle.

Heidi Knörzer, maître de conférences à l'École polytechnique, est spécialiste de l'histoire du Judaïsme berlinois et des relations entre Juifs allemands et Juifs français. Elle a choisi de l'étudier au travers de quatre personnages qui ont exercé leur magistère dans chacune de ces publications : Ludwig Philippson (1811-1889) et Isidore Cahen (1826-1902) (chap. III) — en remontant (chap. II) à la génération précédente, celle de leur père respectif, Moses Philippson (1775-1814) et Samuel Cahen (1796-1862), deux *maskilim* héritiers de la *Haskala* — puis Gustav Karpeles (1848-1909) et Hippolyte Prague (1856-1935) (chap. IV). Les uns et les autres ont explicitement conçu le journalisme comme une arme politique (chap. V). Pour l'auteur, *dès leur fondation, les deux revues, en dépit des différences dans la situation politique des juifs en Allemagne et en France, manifestent de grandes convergences tant au niveau des objectifs poursuivis que des thèmes abordés*, signe d'une *circulation des idées entre les Juifs d'Allemagne et de France*. Et elle appuie sa démonstration sur un certain nombre de thèmes nécessairement traités par les uns et par les autres : qu'il s'agisse de leurs discours sur la nation et le nationalisme (chap. VI), des relations entre politique et religion (chap. VII), de leur attitude à l'égard de la guerre (chap. VIII), de la lutte contre l'antisémitisme (chap. IX) ou de la nécessité de l'aide aux minorités juives (chap. X).

Y. C.

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE JUIF **Telle est la question. Pourquoi ?**

par Max MEMMI

L'Harmattan, coll. Questions contemporaines, 2017, 191 p., 20,50 €

Pour son 10^{ème} ouvrage, l'auteur propose ici, sur "ce qu'être juif veut dire", un "essai" original non pas pour la question qu'il pose

mais par la manière d'interroger les textes de la tradition. Pascal Bruckner, dans sa préface, note que Max Memmi *n'est pas l'homme du Livre comme son père, plutôt l'homme des livres [...] cherchant dans leur pluralité une forme de vérité...* Ici, en voulant comprendre ce qui fait sa part de judéité, il présente ce qu'il faut savoir du Judaïsme, *la plus ancienne religion monothéiste de notre humanité*. 10 chapitres autour de la religion juive et des fêtes mais aussi de la condition juive et de ses difficultés ; 10 chapitres appuyés sur 7 textes de la Bible hébraïque, 1 du Nouveau Testament (Matthieu) et 1 du Talmud (Guémara). Il faut entrer dans le raisonnement parfois subtil ou inattendu, suivre l'auteur dans sa démonstration, ne pas s'étonner qu'au terme du parcours, il n'y a pas de réponse claire ; seulement des éléments de réflexion qui pourraient permettre d'aller plus loin. Mais aussi, pour l'auteur, des découvertes sur ce qui constitue l'intime de soi, marqué autant par son histoire personnelle que par le contexte, parfois hostile, dans lequel il est devenu ce qu'il est, un *juif laïc* qui revendique cette identité.

Y. C.

LES JUIFS D'ÉTHIOPIE

De Gondar à la Terre Promise

par Lisa ANTEBY-YEMINI

Albin Michel, Présences du Judaïsme
n° 39, 2018, 232 p., 8,90 €

On les appelle aussi les Beta Israel : leur origine est énigmatique, ce qui s'explique par l'absence totale de documents écrits antérieurs au XIII^e siècle ; cela oblige le chercheur à élaborer des hypothèses plus ou moins plausibles, mais certainement pas définitives. L'auteure, chargée de recherche au CNRS, avait déjà, en 2004, publié sous le titre *Les Juifs éthiopiens en Israël. Les paradoxes du paradis* [CNRS éditions, Collection du Centre de Recherches Françaises à Jérusalem "hommes et sociétés", 2004, 532 p.] une enquête sur l'intégration des Juifs d'Éthiopie – ou Falachas – en Israël. Dans ce petit livre de la collection "Présences du Judaïsme" que Mireille Hadas-Label dirige aux Éditions Albin

Michel, elle se propose d'abord de faire le point sur ce que l'on sait de leur histoire. Elle décrit ensuite d'une part, comment ils se sont trouvés confrontés à l'Occident et d'autre part comment leur immigration a été organisée. Elle met l'accent sur les difficultés de leur installation en Israël, sur le processus de leur intégration et les défis actuels auxquels ils sont confrontés, depuis les controverses religieuses jusqu'à leur marginalisation socio-économique. Elle montre en particulier comment leur identité en tant que nouveaux Israéliens, juifs et noirs, les place au carrefour de plusieurs problématiques contemporaines : identité nationale ou religieuse, conscience de couleur et de genre, entrée dans une modernité pour laquelle ils ne disposent que de peu de ressources...

En conclusion, l'auteure revient sur les aspects mythiques de l'identité des Juifs d'Éthiopie qui, loin de les avoir uniquement desservis, leur a permis, après le passage par un processus migratoire parfois difficile, d'être plus ou moins bien accueillis en Israël où ils forment aujourd'hui *une communauté confrontée aux désillusions mais aussi aux nouveaux espoirs que recèle le retour à la Terre promise*.

Y. C.

JUIFS D'ALGÉRIE 1830-1907

Inventaire des archives consistoriales et bibliographie

par Richard AYOUN

Peeters, coll. de la Revue des Études juives, 3 vol., 2017 : T.1, XXXII-439 p., T.2, 443-895 p., T.3, 896-1555 p., 160 €

Richard Ayoun nous a quittés en 2008, à l'âge de 60 ans. Historien de formation, Licencié en hébreu et Docteur en Histoire, maître de conférences à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, il s'était spécialisé dans l'histoire des Juifs d'Afrique du Nord, sa terre natale. Son mémoire de maîtrise puis sa thèse avaient porté sur le Rabbin Mahir Charleville, qui a fait carrière en France et en Algérie au XIX^{ème} s. Chercheur infatigable, sa bibliographie était déjà riche de plusieurs

ouvrages et d'un nombre impressionnant d'articles. Il a pendant plusieurs années collaboré à *Sens*, en nous confiant quelques articles et en assurant les recensions de nombreux ouvrages.

Il avait commencé, en 1979, sous la direction de Gérard Nahon, un travail monumental soutenu financièrement par le Ben-Zvi Institut for the Study of Jewish Communities in the East : faire l'inventaire analytique des documents concernant les Juifs d'Algérie, conservés dans les archives consistoriales – Consistoire central des israélites de France et Consistoire des israélites de Paris –, complété par une bibliographie aussi exhaustive que possible des travaux sur les Juifs d'Algérie. C'est à la publication de ce travail de plus de 1500 pages, retardé par la maladie puis la disparition de Richard, que la collection de la Revue des Études juives consacre ces trois forts volumes. L'ensemble est préfacé (p. XVII-XXX) par Georges Weill, Conservateur général honoraire du patrimoine, ancien conservateur de la bibliothèque de l'Alliance israélite universelle, dont Richard fut successivement l'élève, le collaborateur et l'ami. Richard Ayoun a fait précéder son inventaire d'une copieuse introduction (p. 1-52) où il décrit d'abord les fonds d'archives et les collections dépouillés en France, en Israël et aux États-Unis, puis présente l'histoire des Juifs d'Algérie depuis l'époque carthaginoise jusqu'au début du XX^{ème} s. Le premier volume recense les actes, procès-verbaux et documents du Consistoire central et du Consistoire de Paris. Il est complété par un certain nombre d'annexes.

Les tomes 2 et 3 sont consacrés à la bibliographie sur les juifs d'Algérie : d'abord au dépouillement des sources manuscrites conservées dans les services publics et les institutions privées françaises et étrangères : Section moderne des archives nationales, Ministère de la Défense, Préfecture de police, Bibliothèque nationale de France, Alliance israélite universelle, séminaire israélite, etc. (p. 443-487) ; ensuite aux sources imprimées : ouvrages (p. 488-525) classés alphabétiquement par nom d'auteur, articles tirés d'ouvrages (p. 525-533), articles de journaux et revues

– dont la liste figure en ouverture de cette section (p. 533-895) ; liste exhaustive des articles de *L'antjuif algérien*, organe de la ligue antijuive, du 14 juillet 1897 à fin 1902 et 1904 (cette liste occupe la presque totalité du tome 3, p. 896-1528). Richard Ayoun y a ajouté un index onomastique et thématique (p. 1529-1555).

De l'avis des spécialistes, ce travail, que Richard Ayoun a mené d'une façon minutieuse et rigoureuse, était attendu et comble un manque très ancien. Il voit aujourd'hui le jour grâce en particulier à la ténacité de Madame Maryse Sitbon ; qu'elle en soit remerciée.

Y. C.

LES COMBATS DE LA LICRA

par Jean-Pierre ALLALI et Haïm MUSICANT

Éditions Glyphe, coll. Histoire et société, 2017, 287 p., 22 €

En 1926, Samuel Schwartzbard, de son état horloger à Ménilmontant, né à Smolensk, abattait à Paris Simon Petliura, ancien chef du gouvernement ukrainien, auquel il reprochait d'être responsable, dix ans plus tôt, des pogromes qui ont coûté la vie à plusieurs milliers de Juifs ukrainiens. C'est alors que Bernard Lecache milite pour l'acquiescement du meurtrier en fondant la Ligue internationale contre les pogromes, qui deviendra peu après, en 1928, la Lica – Ligue internationale contre l'antisémitisme [transformée en 1979 en Licra – Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme]. Comme le présente Jacques Toubon dans sa courte préface, il s'agit d'une organisation qui, depuis des décennies, *lutte contre l'antisémitisme, le racisme, les exclusions et les haines, les stigmatisations et les amalgames, au service de la vérité sur l'immigration, sur la laïcité et les valeurs républicaines.*

Jean-Pierre Allali et Haïm Musicant, tous deux écrivains et journalistes, membres à différents titres du B'naï B'rith et du Crif, ont entrepris ici de présenter l'histoire de la Lica/Licra en racontant un certain nombre d'actions qui ont jalonné ses presque 90 ans d'existence : l'affaire Schwartzbard,

mais aussi le pogrome de Constantine de 1934 ; l'affaire Frankfurter lorsqu'en 1936, à Davos, un étudiant en médecine abat de plusieurs coups de pistolet, dans les bureaux du NSDAP, le représentant en Suisse du parti national-socialiste ; ou l'affaire Grynspan lorsqu'en 1938, à la légation allemande de Paris, un jeune juif d'origine polonaise abat le troisième secrétaire attaché d'ambassade, Ernst von Rath, assassinat qui servit de prétexte au déclenchement de la "Nuit de cristal", etc. Un chapitre est consacré, sous le titre « Un Juif au Vatican », à l'audience accordée en 1960 par le Pape Jean XXIII à Jules Isaac, audience obtenue grâce à l'intervention de Jean Pierre-Bloch, ancien ministre et prochain président de la Licra [signalons aux auteurs une petite erreur, p. 142 : la première édition de *Jésus et Israël* est parue chez Albin Michel et la seconde chez Fasquelle, et non l'inverse]. Un chapitre, le plus long, est consacré à l'action des époux Klarsfeld. L'ouvrage se termine par les portraits des différents Présidents de la Licra/Licra et par une chronologie de ses interventions depuis sa création.

Y. C.

PLAIDOYER POUR LE JUDAÏSME

de nos Pères, pour nos Enfants

par Jacky MILEWSKI

BibliEurope, 2015, 193 p., 14 €

Le Judaïsme est une école d'humanité. Il a été le premier système de pensée à avoir affirmé que tous les hommes sont frères. Il prône la coexistence dans la diversité, invite chacun au dépassement de soi et au souci de l'autre, requiert une vie collective basée sur la justice et ouvre à la connaissance de D.ieu : tels sont, très brièvement formulés, les principes qui le fondent et que des siècles d'expériences et de réflexions ont traduit dans une pratique de vie. C'est ce que l'auteur, qui a déjà à son actif une quinzaine d'ouvrages, a voulu montrer dans ce petit livre, afin, dit-il, *que vive le judaïsme, [...] qui fut celui de nos pères, et qui demain sera celui de nos enfants.*

Son ouvrage est construit en deux parties. D'abord (p. 15-167) une série de huit

chapitres sur le judaïsme, sa conception du temps, sa place dans l'histoire qu'il transcende, sur la loi et sa méthodologie – un long chapitre composé d'une part de la présentation propédeutique de la méthodologie talmudique qui mène à l'élaboration de la loi, et d'autre part de fiches sur des cas d'espèce d'*application actuelle des modalités prévues par la halakha* - ; les trois derniers chapitres de cette série abordent respectivement la question de l'autonomie de la loi, la question des emprunts et la question du féminin et de la place de la femme juive. Le chapitre 9 (p. 168-184), de facture très différente, intitulé "lecture biblique", propose sept commentaires rapides autour de trois *parashot* (Chemini, Emor et Pin'has), de deux fêtes (Yom Kippour et 'Hanouka) et de deux textes bibliques (1R 12 et Gn 21).

S'adressant tout autant au lecteur débutant qu'au lecteur déjà avancé, l'auteur insiste sur la cohérence du judaïsme, sur la place centrale qu'y occupent le droit hébraïque et l'éthique, et sur les réponses que la tradition apporte aux problèmes de la vie en société.

Y. C.

LE JUDAÏSME

Tout simplement

par Dominique de LA MAISONNEUVE

Les Éditions de l'Atelier/Éditions

Ouvrières, coll. L'atelier en poche,

2017, 192 p., 12 €

En 1998, Sœur Dominique de La Maisonneuve publiait aux Éditions de l'Atelier, dans la collection "La Bible tout simplement", un petit ouvrage très pédagogique sur « Le Judaïsme » [cf. *Sens* 1999 n° 4, p. 184]. L'ouvrage était de toute évidence destiné à des chrétiens qui souhaitaient tout à la fois 1/ disposer d'une introduction au Judaïsme, comme peuple et comme religion, avant et après la fondation du christianisme, 2/ pouvoir en suivre les développements au cours des siècles et les principales caractéristiques (vie traditionnelle, prières, fêtes), et 3/ comprendre sa situation aujourd'hui du fait de la création de l'État d'Israël et donc de la tension entre

la Diaspora et l'État. Un dernier chapitre, intitulé "Depuis Vatican II" traite plus spécifiquement des relations entre Judaïsme et Christianisme, à la suite du tournant théologique qu'a représenté la promulgation de la Déclaration *Nostra Ætate*, et aborde des questions qui ont suscité des difficultés pour l'établissement de nouvelles relations entre juifs et chrétiens, comme celle du Carmel d'Auschwitz et la publication d'une Bible des communautés aux notes marquées d'antijudaïsme.

C'est cet ouvrage qui est ici republié apparemment sans modifications, dans un format un peu différent, plus petit et se rapprochant des livres de poche — signe qu'il répond à une demande. On ne peut que s'en réjouir.

Y. C.

LA GRAVITÉ DE L'AMOUR Philosophie et spiritualité juives

par Catherine CHALIER

PUF, Coll. de métaphysique. Chaire
Étienne Gilson, 2016, 236 p., 27 €

En mars 2016, Catherine Chalié a été invitée à prononcer six "Leçons" dans le cadre de la chaire Étienne Gilson à l'Institut catholique de Paris. Cet exercice, depuis son inauguration en 1995, est confié à un unique titulaire réputé pour sa contribution à la recherche dans le domaine de la métaphysique. Catherine Chalié a alors choisi de traiter de "l'Amour" dans une perspective juive, afin de « *montrer* » [...] *qu'il y a bel et bien chez les philosophes et penseurs juifs un mouvement de l'intellect et de l'amour cherchant, en s'appuyant sur les textes, la vérité en Dieu. Un mouvement par lequel ils cherchent [...] à penser leur religion dans sa richesse et dans sa pluralité interprétative.*

Ce sont ces "leçons" qui sont ici publiées dans leur intégralité (oralement, il avait parfois été nécessaire d'abrégé certaines analyses). Elles font appel à une connaissance approfondie de la pensée chrétienne, dont l'auteure discute son appréciation d'un Judaïsme tronqué de ses dimensions essentielles et présenté comme un pur légalisme.

Mais elles témoignent aussi d'une longue familiarité avec les auteurs juifs, philosophes et commentateurs de périodes historiques différentes, qui ont longuement médité sur la complexité théologique, spirituelle, morale et émotionnelle de l'Amour. Partant de considérations sur le faux antagonisme entre "Loi et Amour" (1^{ère} leçon), et poursuivant sur le problème de "l'Amour de l'Un et l'amour du multiple" (2^{ème} leçon), Catherine Chalié aborde la question de "l'amour et [de] la crainte" de Dieu pour Ses créatures (3^{ème} leçon). Elle continue par des variations sur "Amour intellectuel et amour mystique" (4^{ème} leçon) avant de s'interroger d'abord sur ce qui se passe lorsqu'on se trouve devant le dilemme d'"aimer un Dieu absent, dans un monde sans souci de lui" (5^{ème} leçon) et lorsqu'il faut décider si "l'amour va jusqu'à la mort" (6^{ème} leçon). On l'aura compris, par-delà l'exposé de ce qu'est l'amour de Dieu et du prochain dans le Judaïsme, il s'agit d'apprécier sa "gravité" — son lieu, son poids — pour ceux qui désirent en témoigner.

Une utile et claire méditation qui resitue le Judaïsme dans sa vérité.

Y. C.

MODERNITÉS JUIVES ET LAÏCITÉS

par Simon WUHL

Le Bord de l'eau, coll. Judaïsme, 2015,
239 p., 21 €

Sociologue et universitaire, l'auteur, partant de l'actualité la plus immédiate, interroge ici le double défi que doivent, selon lui, affronter les Juifs d'aujourd'hui : un défi d'ordre *physique*, à la suite de la menace terroriste, et un défi d'ordre *moral*, face au sentiment d'isolement et à la montée d'un antisémitisme qui ne peut être comparé à celui de 1930. D'où la réflexion qu'il propose sur la relation entre les minorités juives et leurs pays d'accueil à l'ère de la modernité.

Son ouvrage est organisé en deux étapes. Il s'agit dans un premier temps de présenter les deux conceptions qui en ont été proposées : au XVIII^e siècle par Moïse

Mendelssohn autour de l'idée de séparation de l'espace religieux et de l'espace civique (chap. 1), qui lui apparaît avoir directement inspiré le modèle français (chap. 2) ; au tournant du XIX^e et du XX^e siècle par Simon Doubnov, fondée sur l'égalité socio-politique et l'autonomie de l'identité culturelle des communautés juives, telle que le Bund et d'autres courants ont pu l'incarner (chap. 3). Dans un second temps, à partir d'une analyse comparée de l'appréhension du pluralisme culturel en France et aux États-Unis, il propose de réfléchir à la laïcité française et ainsi de contribuer à l'*aménagement d'un vivre ensemble à la fois pacifié et respectueux des aspirations à la reconnaissance culturelle lorsqu'elles s'expriment dans un cadre négocié*.

Judaïsme s'entend ici non pas seulement au sens de religion, mais plus largement au sens de culture historique, d'où l'usage privilégié de l'expression "monde juif" plutôt que "communauté" ; et si l'ouvrage questionne d'abord la place du judaïsme dans la laïcité française, ce n'est pas par "judéo-centrisme". Ses conclusions peuvent inspirer l'analyse d'autres situations minoritaires et des rapports avec la majorité.

Y. C.

Christianisme

L'HOMME DE BETHESDA

Et autres bonnes nouvelles

par Marie-Hélène DECHALOTTE

Médiaspaul, 2017, 67 p., 8 €

L'auteure est une ancienne élève du Centre Chrétien d'Études Juives de Jérusalem ; elle fait partie du Service diocésain des Relations avec le Judaïsme du diocèse de Nantes et enseigne le Judaïsme, entre autres dans les monastères. Elle avait, dans un précédent ouvrage publié en 2012 chez le même éditeur, proposé *Une lecture insolite du quatrième évangile* [cf. *Sens* n° 374 (décembre 2012), p. 843]. Dans ce petit livre préfacé par Mgr Rivière, évêque d'Autun, elle a regroupé cinq méditations,

courtes et denses, de passages-clés d'évangile (Jean pour les quatre premières, Luc pour la dernière) en s'inspirant de la lecture juive du Nouveau Testament.

La première part de l'épisode de l'homme de Bethesda (*Jn*, 5, 1-18) – qui a donné son titre au volume. Il s'agit d'une guérison le jour du *Shabbat*, scandale pour les autorités. La seconde revient sur la rencontre de Nicodème avec Jésus (*Jn*, 3, 1-21) et sur l'étrange message que celui-ci lui délivre. La troisième commente le récit de l'aveugle-né qui se situe au cœur de l'évangile de Jean (*Jn*, 9, 1-41) et qui pose le problème du mal et de sa responsabilité. La quatrième reprend l'histoire de la femme adultère (*Jn* 8, 1-11) – que l'auteur sous-titre : *Lapidation... et pierre d'achoppement*. La dernière s'appuie sur le conflit entre Marthe et Marie au sujet du service (*Lc*, 10, 38-42), que Jésus interprète au regard de l'épisode du bon Samaritain. À chaque fois, il s'agit d'abord de décrire la scène, puis d'en mettre en évidence le "nœud" avant de tirer les conclusions qui s'imposent à l'analyse.

Y. C.

UNE THÉOLOGIE À LA FRONTIÈRE

L'Église et le peuple juif depuis le

Concile Vatican II

par Thérèse Martine ANDREYON

Domuni press, coll. Théologie, 2018,
2 vol. tome I, 300 p., 35 € ; tome II,
434 p., 35 €

Thérèse Andreyon a déjà présenté dans *Sens* [cf. n° 402 (septembre-octobre 2015), pp. 645-652] la thèse de théologie qu'elle a soutenue à l'Institut catholique de Paris, en partenariat avec la Faculté de théologie de l'Université de Leuven, sous le titre : *Vers une théologie catholique du Judaïsme. Enjeux et défis générés par "Nostra Aetate" §4*. Les éditions "Domuni press", émanation de l'université en ligne des dominicains français [www.domuni.eu], la proposent en deux volumes, préfacée par le cardinal Kurt Koch, Président de la Commission du Saint-Siège pour les relations religieuses avec le Judaïsme.

Le premier tome, lui-même en deux parties, présente d'abord "la volte-face de l'enseignement catholique sur les Juifs" qu'a représentée l'adoption de la Déclaration *Nostra Ætate*. Un premier chapitre (t. I, p. 19-38) décrit la situation avant le Concile, avec l'omniprésence de la théologie de la substitution mais aussi le début d'une interrogation sur ce que devrait être une théologie catholique du Judaïsme. Le second chapitre (t. I, p. 39-66) est consacré à la présentation du paragraphe 4 de *Nostra Ætate*, à l'histoire de sa difficile élaboration, à l'analyse de son contenu et au rappel de ses principaux apports. Le troisième chapitre (t. I, p. 67-116) prolonge cette première analyse en présentant les recherches théologiques engendrées par cette Déclaration et en faisant le bilan de cinquante années de travail. La seconde partie de ce premier tome : "Préhistoire et précurseurs de *Nostra Ætate* n° 4", en cherchant à analyser les raisons qui ont présidé à l'adoption de ce texte, propose, dans un chapitre 1, une rapide étude des "mutations [sociétales, en particulier au sujet de l'attitude envers les Juifs] en Europe à la fin du XIX^e siècle" (t. I, p. 119-140), puis, dans un chapitre 2, l'étude de l'évolution du discours catholique sur les Juifs (t. I, p. 141-169) et dans un chapitre 3, les portraits de quatre « précurseurs » : Joseph Bonsirven, Jacques Maritain, Cardinal Charles Journet et Paul Démann (t. I, p. 171-293).

Le second volume est lui aussi en deux parties. Il s'agit d'abord de revenir sur l'avant-Concile et d'analyser le "*kairos* pour la théologie du Judaïsme : la Seconde Guerre mondiale et l'annonce du Concile" en pointant d'une part, dans un premier chapitre (t. II, p. 7-26) "les ébranlements générés par la guerre", puis dans un deuxième chapitre (t. II, p. 27-71) le travail de réflexion fait par Jules Isaac – qui aboutit aux Dix Points de Seelisberg puis, treize ans plus tard, à l'audience obtenue de Jean XXIII. Entrant alors plus directement dans la préparation du Concile, l'auteure étudie, dans un troisième chapitre, "les sources directes du texte sur les juifs" (t. II, p. 73-106) et le rôle qu'ont pu y jouer, dans un sens ou dans un autre, certains

représentants du monde juif (t. II, p. 107-165). La seconde partie dresse alors le bilan de "*Nostra Ætate* n° 4 dans l'œuvre conciliaire" en insistant d'une part sur la quasi-adéquation de la réponse apportée par la Déclaration aux demandes qui avaient été formulées avant le Concile (t. II, p. 177-218) et d'autre part sur "la fécondité de *Nostra Ætate* n° 4" (t. II, p. 219-329), à travers en particulier les quatre textes d'application de la Commission du Saint-Siège — qui précisent ce que doit être la nouvelle attitude que les Catholiques sont invités désormais à adopter envers les Juifs — mais aussi à travers d'autres initiatives plus doctrinales comme la publication, en 2001, par la Commission biblique pontificale, du texte : *Le Peuple juif et ses saintes Écritures dans la Bible chrétienne*.

La conclusion générale revient sur les acquis, mais aussi les lacunes et les points de résistance de *Nostra Ætate* n° 4, et cherche à dessiner ce que serait une nouvelle théologie catholique du Judaïsme, "une théologie à la frontière" qui prenne en compte "les événements post-shoah" et leur signification, "en particulier le retour massif du Peuple juif en Terre d'Israël". Pour le cardinal Koch, *certaines réflexions* [de l'auteure] *seront à juste titre controversées*, mais cela n'empêche pas qu'*un tel ouvrage contribue assurément à la poursuite du développement d'une théologie cohérente du judaïsme et* [en conséquence] *mérite une lecture attentive*.

Y. C.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET LES JUIFS

Du mépris à l'estime

par Thérèse HEBBELINCK

Domuni press, coll. Histoire, 2018, 2 vol. tome I, 474 p., 35 € ; tome II, 568 p., 35 €

Dans ce qui a été à l'origine une thèse d'histoire, Thérèse Hebbelinck étudie, à travers l'examen du discours et de l'attitude de l'Église en France et en Belgique, l'évolution des relations entre juifs et catholiques entre 1965 et 2000. Le point de

départ est donc l'après-concile, au moment où, forte d'un nouveau regard sur le peuple juif tel qu'il a été dessiné par la Déclaration *Nostra Aetate* n°4, l'Église catholique passe de « l'enseignement du mépris », pour reprendre la formule de Jules Isaac, à un « enseignement de l'estime ». On sait que cela suppose d'une part une révision radicale de la théologie et d'autre part la mise en place d'institutions, en particulier d'enseignement, adaptées à cet objectif. Et pour l'auteure, la période 1965-2000 est celle d'un tournant majeur dans l'histoire des relations entre l'Église et le monde juif : cette période se caractérise, en effet, à la fois par de très grandes avancées, par des gestes hautement symboliques, mais aussi par des moments difficiles. On notera que, parmi les "sources" que l'auteure a dû mobiliser afin d'élaborer sa recherche, la revue *Sens* a été très largement sollicitée, preuve que le travail investi dans la publication de la revue n'a pas été inutile.

Le premier volume propose, dans une première partie, une description approfondie (p. 31-223) de l'"Institutionnalisation du dialogue avec les juifs dans l'Église catholique en Belgique et en France", avec la mise en place "d'institutions destinées à promouvoir le dialogue" (chap. 1) et leur "évolution de 1970 à aujourd'hui" (chap. 2) ; un dernier chapitre examine les "documents élaborés dans les instances ecclésiales" pour approfondir le dialogue (chap. 3). Une place importante est laissée à l'analyse de la réflexion théologique menée, en Belgique et en France, au cours de la dernière décennie du siècle. La seconde partie de ce volume (p. 225-444) étudie l'"Implication des évêques belges et français – et leur commission respective – dans le traitement des litiges" : lutte contre l'antisémitisme et contre l'antisionisme, en France et en Belgique, dans le contexte du conflit israélo-palestinien (chap. 1) ; réactions belges et françaises à certaines décisions romaines : réception de Yasser Arafat en 1982, béatification (1987) et canonisation (1998) d'Edith Stein, projet de canonisation d'Isabelle la Catholique (1989)... (chap. 2) ; implication des deux évêques dans la résolution de l'affaire du carmel d'Auschwitz (chap. 3).

Le second volume est consacré aux avancées suscitées par l'Église à l'égard du monde juif en vue d'une réconciliation et d'un dialogue plus authentique. La première partie (p. 11-204) : "Initiatives ecclésiales en vue d'une réconciliation et d'un dialogue toujours plus authentique entre l'Église et le peuple juif" traite des démarches de "repentance" en étudiant d'abord la "pré-histoire de la repentance (1965-1996)" (chap. 1), puis la "repentance de l'Église de France (1997)" (chap. 2) et la "repentance romaine et [l']attitude de l'Église belge face à la purification de la mémoire (1998-2000)." (chap. 3). La seconde partie (p. 207-448) : "Évolution du discours ecclésial : promotion d'une connaissance objective et respectueuse du Judaïsme dans les Églises belge et française" examine alors les "efforts [faits] dans l'enseignement et la catéchèse" (chap. 1), les "efforts déployés autour de la liturgie et de la Bible" (chap. 2), et les "avancées en matière théologique" (chap.3).

Pour l'auteure, ce "cheminement", du Concile à la repentance, est le signe que, non seulement au niveau de l'Église universelle mais aussi dans les Églises nationales, belge ou française, quelque chose a changé et qu'il n'est plus possible de revenir en arrière, même s'il existe encore quelques résistances. L'acquis est impressionnant : volonté de présenter sous un jour positif les juifs et leur religion, condamnation de l'antijudaïsme et de l'antisémitisme, mise en évidence des liens qui existent entre juifs et catholiques et relecture du passé aboutissant à une demande de pardon. Le travail de purification est cependant loin d'être achevé, et la nécessité reste de concevoir le dialogue avec le peuple juif comme prioritaire, ce qu'en général il n'est pas ; d'approfondir cet enseignement de l'estime afin d'élaborer une véritable théologie du judaïsme et de repenser la place de celui-ci dans l'économie du salut ; de continuer à combattre l'antisémitisme et l'antisionisme qui se nourrissent de la persistance du conflit israélo-arabe...

Y. C.

NOS RACINES JUIVES

par Antoine NOUIS

Bayard, coll. « J'y crois », 2018, 148 p.,
14,90 €

La redécouverte des racines juives du Christianisme est, malheureusement, récente ! Même si, tout au long de l'histoire de l'Église, nombreux ont été ceux qui se sont opposés à la tendance dite "marcionite". Le Christianisme est incompréhensible si on ne l'inscrit pas dans la continuité avec le Judaïsme, comme s'il n'était pas issu de celui-ci et comme s'il ne lui empruntait pas quantité d'éléments qui n'ont de signification que s'ils sont pensés dans cette première matrice. Certes, il n'est pas facile de se situer en héritier qui oblige à reconnaître une dette ; mais c'est pourtant la seule position équitable qu'il faut adopter ; Dieu a parlé au Peuple juif en premier, et cette réalité intangible doit inspirer notre compréhension de ce que nous sommes nous-mêmes.

C'est ce qu'a voulu rappeler ici Antoine Nouis, pasteur protestant longtemps rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Réforme*, dans ce petit livre préfacé par Marion Muller-Colard. D'une manière très personnelle, en se référant à des souvenirs d'enfance et aux expériences liées à son ministère, il montre combien la connaissance de la tradition juive a nourri sa propre réflexion et renforcé sa foi. Il nous livre ainsi un très beau témoignage.

Y. C.

REPENTANCES CATHOLIQUES

L'Église face à l'histoire (1990-2010)

par Claire REGGIO

Presses universitaires de Rennes, coll.
Sciences des religions, 2013, 347 p.,
20 €

C'est bien tardivement – et nous nous en excusons auprès de nos lecteurs – que nous signalons la parution de cette étude portant explicitement sur les "repentances catholiques". L'auteure, chargée de cours en histoire et anthropologie des religions à l'Université d'Aix-Marseille et professeur d'histoire du christianisme à l'Institut des

sciences et théologie des religions à l'Institut catholique de la Méditerranée, a soutenu, en 2012, à l'École pratique des Hautes études, une thèse intitulée *Éléments d'une histoire du pardon, au croisement des discours historique et théologique*. Elle en propose ici une version remaniée.

S'interrogeant sur le fait que l'Église catholique a, sous le pontificat du pape Jean-Paul II, *multiplié sur des scènes nationales et internationales des demandes de pardon dont la publication s'est accélérée à l'approche de l'an 2000*, elle s'est d'abord demandée "pourquoi l'Église demande pardon" (première partie, p. 21-126). Il s'agissait de replacer cette démarche dans son contexte : "un monde en quête de pardon" (chap.1) et d'étudier la signification d'une "demande de pardon pour les fautes du passé" (chap. 2), avant d'étudier "le projet de Jean-Paul II" (chap. 3) : la *metanoïa* de l'Église et la réconciliation de l'humanité. Elle décrit ensuite dans : "Jean-Paul II et l'examen de conscience de l'Église en vue de l'année sainte 2000" (deuxième partie, p. 127-183), la mise en œuvre de ce projet, en rendant compte de manière plus factuelle d'une part d'un premier temps de l'action de "Jean-Paul II, pape pénitent (1978-1994)" (chap. 4) et d'autre part d'une seconde phase pendant laquelle "Jean-Paul II accélère en vue du jubilé (1994-1999)" (chap. 5). L'étude se poursuit par l'examen de la participation "en chemin avec Jean-Paul II, [du] collège des évêques" (troisième partie, p. 185-258) : comment "les évêques [ont-ils été] mobilisés en vue du jubilé" (chap. 6) et les Églises concernées : l'Église d'Italie "et la mafia" (chap. 7), celle du Chili "et la dictature" (chap. 8), celle de France "et la Shoah" (chap.9), celle du Japon "et les crimes de guerre" (chap.10), celle du Rwanda "et le génocide" (chap. 11), celle d'Irlande du Nord "et les guerres fratricides" (chap. 12). Restait à présenter "la réconciliation de l'humanité à l'aube du troisième millénaire" (quatrième partie, p. 259-325) avec "une année jubilaire chargée" (chap. 13), "la liturgie pénitentielle du 12 mars 2000" (chap. 14) et à faire le bilan du "processus continu [qu'est] la *metanoïa*" (chap. 15).

Théologie et histoire se croisent donc : *par le récit historique qui la justifie et le récit mémoriel qu'elle produit, la repentance vise à fonder la mémoire des héritiers. [...] Il libère l'individu et la collectivité du fardeau de la dette et reconstitue une identité post-traumatique.*

Y. C.

Histoire

UNE ÉTRANGE RENCONTRE

Juifs, Grecs et Romains

par *Nathalie COHEN*

Éd. du Cerf, 2017, 167 p., 15 €

Agrégée de lettres classiques, l'auteure s'est posée la question, déjà souvent traitée, de la rencontre, il y a bien longtemps, des trois acteurs qui sont à l'origine de notre propre identité : Jérusalem, Athènes et Rome – trois villes mais aussi trois civilisations et trois mondes. Mêlant informations historiques rigoureuses avec des éclairages biographiques et des flashes de souvenirs, elle propose d'interroger d'abord les sources pour pouvoir appréhender les relations entre juifs et chrétiens aujourd'hui.

Par une succession de chapitres abordant toute une série de sujets qui s'inscrivent dans une trame historique, même s'ils n'ont pas l'ambition de rendre compte de la totalité de l'histoire, on passe "Des Juifs d'Égypte, dans le sillage d'Alexandre" à "Rome" à laquelle on fait la guerre, mais qui domine et à laquelle il faut bien quelque part faire allégeance. Et de cette histoire racontée au galop, il faut essayer de tirer les éléments d'une analyse qui puisse servir à expliquer le présent.

Seulement, en affirmant, dans le dernier chapitre, "Saül de Tarsis", « *J'en veux à Paul [...] Le christianisme, pour moi, c'est lui [...]. Rien à voir pour moi avec Jésus [...].* », elle énonce une opinion qu'un chrétien ne peut accepter, mais qui surtout est en contradiction avec l'actuelle recherche sur Paul et la réévaluation de son rôle par

les chercheurs chrétiens... et juifs. Qu'une mésinterprétation de Paul ait été véhiculée par une certaine théologie et qu'on la retrouve derrière certaines prises de position du Talmud, cela semble être assez généralement admis ; mais cela ne permet pas d'opposer, comme on le fait encore trop souvent, Paul à Jésus, et il faut toujours se méfier des raccourcis simplistes qui suggèrent de fausses explications.

Y. C.

BAPTÊMES FORCÉS

Histoire des juifs, chrétiens et convertis dans la Rome des papes

par *Marina CAFFIERO*

Honoré Champion, Bibliothèque d'Études juives n° 61, 2017, 343 p., 55 €

Pour l'auteure, professeur d'histoire moderne à l'Université *La Sapienza* de Rome, *entre le XVI^e et le XIX^e siècle, en Italie comme dans toute l'Europe, les baptêmes forcés représentaient un phénomène social et culturel de grande importance, se situant à l'origine de nombreux préjugés antisémites.* Et l'ouverture récente aux chercheurs des archives de la Congrégation de la Doctrine de la Foi et de celles du Vicariat de Rome offre l'opportunité d'étudier cette question d'une manière neuve. Ce serait un phénomène directement lié à la politique de conversion de la papauté envers les minorités, et ses effets iraient bien au-delà de la seule répression contre les Juifs du fait de l'action des systèmes inquisitoriaux de contrôle des consciences, de la contrainte violente et du bouleversement des identités individuelles qui en résulte.

Pour le montrer, l'auteure étudie d'abord, dans un premier chapitre : "Relations négociées : les papes, l'Église et les Juifs" (p. 13-69) ce qui caractérise, au XVI^e et au XVII^e siècle, les institutions vouées à la conversion des Juifs, en particulier la Maison des Catéchumènes, la politique menée alors par l'Église et l'attitude des autorités juives. Le deuxième chapitre (p. 71-106) est consacré à "la nouvelle jurisprudence" qui apparaît sous le pontificat de

Benoît XIV (1740-1758). Le troisième (p. 107-151) traite du problème des "offrandes d'enfants juifs à la religion catholique", une forme de conversion aussi violente que les baptêmes forcés mais qui reste spécifique aux enfants n'ayant pas l'âge de raison ; et le quatrième (p. 153-192) du rôle spécifique des grands-parents dans ces "offrandes". Le cinquième chapitre (p. 193-252), sous le titre "Dénonciations et repentirs", renvoie à une pratique couramment utilisée : la possibilité pour un chrétien aussi bien que pour un converti, de dénoncer formellement aux autorités [ecclésiastiques] quelqu'un [un Juif] qui aurait manifesté, en public ou en privé, la volonté de se convertir ; inutile d'ajouter que, dans ce contexte, un changement d'avis, quoique théoriquement possible, était particulièrement risqué. Le sixième chapitre : "Les baptêmes : Doctrines, rites et symboles" (p. 253-283) rappelle "la fonction solennelle du baptême", dans la perspective "de propager la religion chrétienne dans tout l'univers", et le septième et dernier chapitre (p. 285-313) aborde les problèmes d'"identité plurielle".

Fondé sur des « cas » réels tirés des archives, le tableau ainsi dressé n'est pas particulièrement flatteur pour l'Église, c'est le moins qu'on puisse dire. L'image qui en ressort permet, selon l'auteure, de *comprendre les racines historiques de l'antisémitisme politique des XIX^e et XX^e siècles et soulève des questions cruciales concernant l'histoire de la société européenne, notamment les problèmes politiques et idéologiques dus à la cohabitation de différentes religions et au rôle joué par les autorités ecclésiastiques.*

Y. C.

HISTOIRE SOCIALE DES JUIFS DE SOULTZ-SOUS-FORÊTS

par Jean-Claude STREICHER

Jérôme Do. Bentzinger, éditeur, 2015, 166 p., 12 €

Soultz-sous-Forêts est un bourg situé à une quinzaine de kilomètres au nord d'Haguenau. L'implantation d'une communauté

juive à Soultz remonte au 9 janvier 1348, par privilège spécial de l'Empereur Louis de Bavière ; l'événement, qui ne fut pas simple à advenir, est lié à la création des premières villes seigneuriales et aux grands pogroms de l'espace rhénan. À l'automne 2015 a eu lieu l'inauguration des bulbes reconstitués de la synagogue de Soultz, datant de 1897 : c'est à cette occasion que Jean-Claude Streicher, auteur de travaux sur l'histoire de la saline de Soultz, sur les mines de bitume de Pechelbronn, sur les Barons de Bode, sur le Bailli Geiger... a proposé cette *Histoire sociale des Juifs de Soultz-sous-forêts*.

Il s'agit d'une histoire "chronologique", qui suit le développement de la communauté juive puis israélite du bourg, sous l'ancien régime d'abord des barons de Fleckenstein puis sous celui des Rohan-Soubise, à travers la révolution et, surtout, parce que les documents d'archives deviennent plus abondants, tout au long du XIX^e siècle – la communauté dépasse 400 personnes au milieu du siècle et aura trois synagogues à la fin du siècle. Un chapitre est consacré à la Seconde Guerre mondiale à travers l'histoire de la famille Blum, bouchers et marchands de bien, réfugiés le temps de la guerre à Dorat en Haute-Vienne ; un autre aux 7 victimes des deux guerres, dont 2 mortes en héros de la Résistance.

Il s'agit aussi d'une histoire "sociale" dans la mesure où l'auteur a voulu retracer tous les aspects de la vie quotidienne de cette communauté, tels qu'ils ressortent des registres d'état-civil, des actes notariés, des jugements de justice, des délibérations du conseil municipal, des correspondances administratives, des articles de presse et des témoignages personnels.

Y. C.

LES JUIFS D'ITALIE À LA RENAISSANCE

par Alessandro GUETTA

Albin Michel, Coll. Présences du Judaïsme n° 38, 2017, 212 p.

Professeur de philosophie et de pensée juive à l'INALCO, spécialiste d'histoire

intellectuelle juive, en particulier de la culture des Juifs d'Italie du XV^e au XIX^e siècle, l'auteur nous offre ici une remarquable synthèse de la participation des juifs à un moment historique particulier qu'a été la Renaissance italienne, entre le milieu du XV^e et les premières décennies du XVII^e siècle. Dans la péninsule italienne, les juifs sont présents dès le I^{er} siècle avant l'ère commune. Mais à l'époque étudiée ici, ils ont été définitivement chassés en 1541 du Sud, possession de l'Espagne, et ils se retrouvent concentrés au Centre et au Nord de la péninsule ; les autorités locales vont alors mettre en place une nouvelle institution, la résidence obligatoire dans un quartier imposé : le ghetto. Mais cela ne les empêche pas de contribuer à la "renaissance de la culture" qui marque la société.

La démonstration est faite en deux temps. D'abord (p. 13-139), l'auteur pose, dans un I^{er} chapitre, la question de savoir s'il y a eu à l'époque une "renaissance pour les juifs" ? ; puis étudie, en 5 chapitres, les contributions juives à : 1/ la philologie, 2/ la théorie et la pratique d'un nouveau style rhétorique : l'éloquence hébraïque, 3/ la poésie et le théâtre, 4/ l'activité spéculative (averroïsme, néoplatonisme, cabbale, magie) et 5/ la « littérature » juive italienne. Un dernier chapitre de cette partie a un objet particulier : étudier, dans cette littérature juive italienne, les descriptions des rites du sanctuaire et surtout de l'architecture du Temple de Jérusalem.

Dans une seconde partie, nettement plus brève (p. 141-188), l'auteur propose des "textes et documents" qui éclairent et complètent cette histoire dont on pourrait rire si ce n'était pas aussi dramatique. Douze textes allant de l'institution du Ghetto de Venise à la "Civilisation juive" – d'après le Dictionnaire *Tsema David* de David de Pomi – et à la société juive – d'après *Shilet ha-gibborim* d'Avraham Portaleone (1612) – en passant par une page du *Journal de Voyage* de Michel de Montaigne ou une critique du *calendrier juif* par 'Azaryah de' Rossi (1573)...

Pour l'auteur, *pendant cent cinquante ans, les juifs d'Italie ont su développer une*

culture à la fois fidèle à leur tradition et ouverte aux nouveautés de l'époque : en un mot, une culture juive « moderne ».

Y. C.

JUIFS ET MUSULMANS EN PALESTINE ET EN ISRAËL

Des origines à nos jours

par Amnon COHEN

Tallandier, coll. Histoire partagée, Projet Aladin, 2016, 251 p., 15 €

On le sait peu, avant de devenir un enjeu entre les deux nationalismes arabe et juif, la Palestine a été, pendant plusieurs siècles, un lieu de dialogue et d'échanges entre religions, peuples et cultures. Il était intellectuellement intéressant d'étudier comment et à quel prix, pendant plusieurs siècles, les trois religions monothéistes ont pu y cohabiter dans une relative harmonie et pourquoi, dans le contexte de la création de l'État d'Israël, les rapports se sont brutalement détériorés.

C'est tout le mérite d'Amnon Cohen, Professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem et spécialiste de l'histoire de la Palestine ottomane, de s'être en particulier plongé dans les archives du tribunal islamique de Jérusalem, pour dresser un tableau des conditions et du déroulement de cette mutation qui a fait, en quelques années, disparaître des traditions d'hospitalité et d'échange vieilles de plusieurs siècles. Remontant jusqu'à l'apparition de l'Islam (chap. 7, p. 15-25), l'auteur décrit les premières années de cohabitation [il s'agit, aux p. 18 et 21, des VII^e et VIII^e siècles après J.C. et non avant] rendues possibles par l'absence d'égalité entre les communautés. Cela se continue pendant la période ottomane (chap. 2, p. 27-94), en particulier sur le plan de l'activité économique, l'auteur illustrant son propos en étudiant, à Jérusalem, la situation d'un certain nombre de corporations : marché des bijoutiers, bouchers et abattage des bestiaux, meuniers et boulangers, forgerons, médecins... L'infériorité juive était cependant une réalité, du fait de leur statut

légal et de leur dépendance financière à l'égard des prêteurs musulmans.

La période du Mandat britannique (chap. 3, p. 95-137) amorça un changement radical, d'une part parce que la puissance mandataire avait ses propres intérêts à préserver, et d'autre part parce que les deux communautés, juive et arabe, en s'autonomisant, entrèrent en conflit pour le pouvoir. La question du *leadership* politique arabe, partagé entre le Comité exécutif arabe traditionnel et le Conseil suprême musulman confié au jeune mufti de Jérusalem, ne fit qu'envenimer les choses : d'où la radicalisation, côté arabe, et la fuite en avant dans des révoltes qui visaient, de manières différentes certes mais complémentaires, le mandataire britannique autant que le leadership sioniste.

La solution du partage, aboutissement normal et rationnel de l'impossibilité d'un accord satisfaisant entre les parties, s'avéra nourrir la confrontation. Car la création de l'État d'Israël (chap. 4, p. 141-169), prolongée par la guerre d'indépendance au cours de laquelle l'une des parties s'imposa contre la volonté de l'autre, si elle assurait la souveraineté juive sur une partie de la Palestine, ne résolvait en aucun cas le problème des relations entre juifs et arabes. La gestion, par Israël, de ses rapports avec sa minorité arabe (chap. 5, p. 171-193) et avec les Palestiniens de l'extérieur (chap. 6, p. 195-219), si elle a pu paraître parfois mal adaptée, montre surtout qu'en l'absence d'une volonté de compromis, aucune solution ne pouvait être satisfaisante.

Pour l'auteur, alors que la tension, puis le conflit entre juifs et arabes en Palestine, était à l'origine religieuse, elle a pris progressivement une autre dimension, nationaliste, qui, mêlée à la première, rend encore plus difficile la recherche d'un *modus vivendi* par les parties. Et pourtant, à l'image de plusieurs siècles de coexistence, il pense que *juifs et arabes en Palestine ne sont pas voués à une lutte sans fin*. Le problème restant, bien évidemment, de savoir : à quel prix ?

LE FANATISME RELIGIEUX DU XVI^e S. À NOS JOURS

Étudier, comprendre, prévenir

Études réunies par Charles COUTEL

Avec la collaboration de Mokhtar BEN

BARKA et Olivier ROTA

Artois Presses Université, Études des
Faits Religieux, 2017, 183 p., 19 €

Ce livre constitue les *Actes* d'un colloque qui s'est tenu le 27 janvier 2015, dans le contexte lourd de récents attentats. Mais dans la mesure où son objet était l'étude d'un phénomène historique, situé à la fois en amont et en aval du processus de fanatisation religieuse, il n'a pas paru aux organisateurs nécessaire d'annuler à la fois cette manifestation et la publication qui devait naturellement en découler. Comme le souligne Charles Coutel dans son introduction, il s'agissait d'étudier la formation du fanatisme religieux afin d'élaborer des stratégies pour le prévenir. Et dans cette perspective, l'analyse pluridisciplinaire d'un certain nombre d'exemples historiques devait permettre de réfléchir sur les conditions de mise en œuvre du processus.

C'est cette problématique qui est, dans un premier temps, mise en œuvre à travers l'analyse de l'action de Sébastien Castellion (1515-1563) qui a tenu tête à Calvin (Samuël Tomei) ; puis dans l'étude d'un groupe de femmes protestantes qui ont joué un rôle dans la diffusion du protestantisme à l'époque moderne (Alain Joblin), dans celle des puritains de Nouvelle-Angleterre au XVII^e s (Chady Hage-Ali) ou chez les premiers quakers d'Angleterre (Cyril Selzner) ; ou encore dans l'étude de certains épisodes historiques comme dans le processus de "déchristianisation" dans le Boulonnais français de l'An II (Bruno Béthouart). Chez ceux enfin qui, dans leur critique du fanatisme, soit versent eux-mêmes dans le fanatisme – comme on peut le voir dans les écrits d'un curé des Cévennes, Jean-Baptiste L'Ouvreleul, auteur d'une *Histoire du fanatisme renouvelé* publiée en 1703 et 1706 (François Raviez) – soit s'en écartent – en en appelant à une nécessaire pédagogie autocritique de la raison humaine comme le philosophe Alain (Jean-Luc Blaquart).

Y. C.

Dans sa conclusion, Charles Coutel propose, comme antidote au fanatisme qui conduit au renfermement – sur soi et sur le groupe –, un “éloge de la fraternité” qui est ouverture à l’autre dans sa différence et exercice d’hospitalité et de tolérance.

Y. C.

Islam

DIEU EST-IL L’AUTEUR DE LA BIBLE ET DU CORAN ?

par Henri de LA HOUGUE et Saïed Jazari MAMOEI

Salvator, 2016, 219 p., 20 €

Sous ce titre quelque peu provoquant, auquel dans un premier temps un chrétien et un musulman donneront nécessairement des réponses divergentes, se pose une question essentielle : qu’est-ce que chacun peut reconnaître comme venant authentiquement de Dieu dans la religion de l’autre ? C’est pour répondre à cette question que deux théologiens et enseignants de l’Institut de science et de théologie des religions de l’Institut catholique de Paris, le Père Henri de La Hougue, sulpicien, et Saïed Jazari Mamoei, religieux chiite iranien et universitaire, l’un et l’autre membres du GRIC (Groupe de recherche islamo-chrétien), se sont attelés à la rédaction de ce livre à deux voix, en exposant de manière claire et non polémique, la position de chacun sur un certain nombre de sujets communs. On peut supposer que ce qui a trait à la tradition chrétienne est exposé par le prêtre, tandis que ce qui rend compte de la tradition musulmane est de la plume du religieux iranien ; mais l’ensemble, parfaitement équilibré, forme un tout cohérent qui évite la juxtaposition de discours indépendants.

L’ouvrage est en trois parties. Dans la première : “Jésus, Muhammad et nos Écritures respectives” (p. 23-95), le chrétien et le musulman présentent comment chacun appréhende ce qui est au cœur de la révélation à laquelle il croit, et formule la

logique propre à chacune des deux traditions. Ici, il s’agit de faire comprendre à l’autre ce qui, par-delà les rapprochements possibles, reste spécifique. Et en un sens, c’est *ce décalage entre les deux approches qui [apparaît] intéressant à éprouver et à comprendre pour ouvrir une possibilité de dialogue entre les deux religions*. La seconde partie : “Un regard positif sur l’autre est-il possible ?” (p. 97-144) s’interroge d’abord sur les “regards chrétiens sur l’islam dans l’histoire” – celui des premiers théologiens, de Jean Damascène à Thomas d’Aquin, et celui des théologiens des XIX^e et XX^e siècles – et sur les “regards musulmans sur le christianisme dans l’histoire” – à travers des perspectives juridiques et théologiques. D’où ensuite un approfondissement pour “aller plus loin dans le regard positif porté sur l’autre”. La troisième partie (p. 145-205) s’attarde alors, avec pertinence, sur les “défis théologiques et [les] éléments de réponse” qu’il convient de relever, côté chrétien pour une “reconnaissance positive de la foi musulmane”, et côté musulman sur la manière de comprendre le christianisme et de positionner l’Islam par rapport à lui. La conclusion revient sur la question du titre, et des réponses qui peuvent lui être données de part et d’autre.

Préciser ce qui est acceptable et ce qui fait difficulté pour chacun dans le système de l’autre n’était pas inutile. Le faire d’une manière lucide et sans chercher à tout prix la convergence était nécessaire. C’est ce à quoi sont arrivés les auteurs : qu’ils en soient remerciés.

Y. C.

LECTURES DU CORAN

Édition définitive

par Mohammed ARKOUN

Albin Michel, 2016, 510 p., 25 €

Mohammed Arkoun (1928-2010), l’une des plus grandes figures de l’islamologie contemporaine, avait pour projet de promouvoir une lecture intégralement scientifique du Coran – et de l’Islam en général. Initialement publié en 1982 chez

Maisonneuve et Larose, republié dans une version revue et augmentée en 1991 par un éditeur tunisien, ces *Lectures du Coran*, l'ouvrage auquel il tenait le plus parce qu'il le considérait comme la matrice de son œuvre, est ici proposé par sa veuve, Touria Yacoubi Arkoun, dans la version que l'auteur avait lui-même mise au point avant de disparaître.

L'ouvrage, qui se présente à première vue comme un recueil d'articles, est en fait une exégèse systématique du Coran, qui *mobilise toutes les ressources de la linguistique, de la sémiologie, de l'histoire des mentalités et de la sociologie*. L'éditeur précise que *des neuf chapitres originaux, un seul – le troisième : "Lecture de la Fātiḥa" – n'a pas été modifié ; tous les autres ont été plus ou moins profondément remaniés* tandis que quatre ont été ajoutés. Pour cette publication, un appareil critique (léger, nous dit-on) a été ajouté et la translittération de l'arabe unifiée selon les normes actuelles.

Dans une longue introduction (p. 21-61), Mohammed Arkoun propose d'abord un "bilan des études coraniques [et une] introduction à toute approche critique du fait coranique". Il y évoque le rôle d'*Instance suprême et unique de véracité, de légitimation, de légalisation, de validation des valeurs et des jugements* que l'on fait jouer au texte sacré en y intercalant des *médiateurs de la Parole de Dieu*, des interprètes autorisés qui élaborent un *dogmatisme littéraire*. Souhaitant revenir à une *pensée libre et critique*, il présente deux textes qui lui paraissent représentatifs de la recherche à laquelle il aspire : un texte sur la science du Coran d'un auteur du IX^e siècle (XV^e de l'ère commune), Al-Suyūṭī et l'article "Qur'ân" signé A.T. Welch de la 2^e édition de l'*Encyclopédie de l'Islam*.

Le corps de l'ouvrage est constitué de douze chapitres. D'une part sur le Coran lui-même : "Comment lire le Coran aujourd'hui ?" (1. p. 63-96), "Le problème de l'authenticité divine du Coran" (2. p. 97-112), "Lecture de la Fātiḥa" (3. p. 113-142), "(Re)lecture de la sourate 18" (4. p. 143-170) et "Pour une relecture méta-critique de

la sourate 9" (10. ajouté, p. 429-467). D'autre part sur des questions à la fois annexes mais essentielles : "De l'*ijtihād* à la critique de la raison islamique : l'exemple du statut de la femme dans la *sharī'a*" (5. p. 171-200), "Peut-on parler de merveilleux dans le Coran ?" (6. p. 201-273), "Révélation, Histoire, Vérité" (9. ajouté, p. 379-428), "L'organisation métaphorique du Discours coranique" (11. ajouté, p. 469-492). Deux chapitres traitent sous des angles différents d'un problème particulier : "Introduction à une étude des rapports entre Islam et politique" (7.1 p. 275-289) et "Religion et société d'après l'exemple de l'Islam" (7.2 ajouté p. 291-343). Enfin, un dernier chapitre traite du "*Hajj* dans la pensée islamique" (8. p. 345-377).

Cette œuvre visionnaire, note la quatrième page de couverture, demeure d'une importance cruciale dans la lutte contre les fondamentalismes.

Y. C.

BRÈVE HISTOIRE DE L'ISLAM à l'usage de tous

par Antoine SFEIR

Bayard, 2012, 262 p., 17 €

Journaliste et enseignant, Antoine Sfeir avait déjà publié, chez le même éditeur, une *Brève histoire de l'Islam à l'usage de tous* en 2007 (réédité en 2009). Il en propose ici une "nouvelle édition augmentée et actualisée", sans qu'on puisse savoir ce qui a été modifié. L'ouvrage, illustré et muni d'encadrés et de cartes, se présente comme une suite de chapitres historiques sur "l'Arabie avant Mahomet" et sur "la révélation islamique", suivis de deux chapitres descriptifs sur "le Coran" et "les écoles juridiques" ; il revient ensuite à la narration historique pour présenter "les quatre premiers califes ou la fondation de la religion" et décrire "l'expansion de l'Islam : les Arabes, les Omeyyades" et "l'empire abbasside : l'expansion musulmane". Alternent ensuite des chapitres sur "le chiisme", sur "l'empire ottoman", sur "l'islamisme" et sur "la violence religieuse", sur "l'Islam aujourd'hui dans le monde", sur

“les guerres de l’Islam” et sur “l’Islam en France”. Antoine Sfeir se pose alors la question : “l’Islam est-il soluble dans la République ou la Démocratie ?” avant de dresser un panorama de “l’Islam en Europe” (pays par pays, en insistant sur la place de l’Islam dans chaque pays) et de présenter ce qui lui semble être la voie qui lui paraît souhaitable pour l’avenir de l’Islam dans le monde, “le soufisme”.

On pourra être gêné par cet apparent désordre. Mais l’ouvrage, riche en informations – de quelqu’un qui, comme directeur des *Cahiers de l’Orient* et de *réflexions sur le Proche Orient*, a une connaissance immédiate de ce dont il parle et qui a lui-même été victime dans sa chair du conflit du Moyen-Orient, – pourra rendre de grands services.

Y. C.

LA BIBLE ET LE CORAN

par Serge LAFITTE

Presses de la Renaissance, coll. Les clés du sacré, 2015, 169 p., 13 €

CHIITES ET SUNNITES

par Serge LAFITTE

Presses de la Renaissance, coll. Les clés du sacré, 2015, 124 p., 13 €

Ces deux ouvrages sont des rééditions, le premier apparemment à l’identique [cf. *Sens* n° 335 (février 2009) p. 132] et le second “revu et augmenté” [cf. *Sens* n° 354 (décembre 2010), p. 828], précédemment publiés chez Plon, dans la collection “Petite bibliothèque de spiritualité”, respectivement en 2006 et 2007. Ils sont repris ici sans l’iconographie originale. Journaliste et spécialiste dans le domaine du religieux, un temps collaborateur au *Monde des religions*, l’auteur était particulièrement qualifié pour éclairer un public qui cherche à décrypter l’actualité et les forces politiques et religieuses qui la façonnent.

La Bible et le Coran est un exposé clair et directement accessible des trois “Écritures sacrées” : La Bible hébraïque, la Bible

chrétienne et le Coran – leur composition, leur place dans l’histoire, leur statut et leur interprétation (et pour le Coran, sa relation avec la Bible).

Chiites et Sunnites est essentiellement descriptif des grandes étapes historiques de l’évolution (et des divisions) de l’Islam : comment le conflit, politique durant les premiers siècles et essentiellement pour l’accession au pouvoir, s’est approfondi sur le plan religieux jusqu’à engendrer des doctrines antagonistes. La dernière partie, qui a été ajoutée pour cette réédition, traite des réponses apportées par les deux confessions musulmanes majoritaires, au choc du monde moderne – ce qui permet de mieux comprendre les conflits actuels qui renvoient à des problèmes essentiellement politiques d’hégémonie, et s’inscrivent dans la difficulté, propre à l’Islam, de résoudre ses tensions entre politique et religion.

Y. C.

UN MUSULMAN NOMMÉ JÉSUS Dits et récits dans la littérature islamique

par Tarif KHALIDI

Albin Michel, Coll. Spiritualités vivantes
n° 277, 2014, 263 p., 7,99 €

Le *Coran*, on le sait, donne au personnage de Jésus – qu’il nomme Issa – une place éminente. S’il n’est pas Dieu lui-même, il est prophète, et à ce titre joue, dans la lignée des Prophètes, un rôle de devancier de Mahomet qui clôt la prophétie. Il n’est pas étonnant qu’une tradition littéraire arabo-islamique ait été élaborée au cours de la période prémoderne autour de ce personnage. L’auteur présente, tiré de la production non chrétienne, un vaste ensemble de textes relatifs à Jésus. Cet ensemble de “dits” et de “récits” ne se trouvait nulle part rassemblé en un seul *corpus* mais restait dispersé dans des œuvres d’éthique ou de dévotion populaire, des œuvres d’Adab (belles-lettres), des œuvres de soufisme ou de mystique musulmane, des anthologies de sagesse ou des histoires de prophète et de saints.

C'est le mérite de l'auteur d'avoir conçu ce livre, traduit ici de l'anglais et de l'arabe (pour les textes des dits et récits) par Jean-Louis Bour. Quelque 303 fragments, la plupart de quelques lignes, tirés de cette immense littérature, ont été collationnés que l'auteur contextualise et éventuellement commente brièvement. Il fait précéder cette anthologie d'une longue introduction (p. 9-62) où il présente ce qu'il appelle l'« évangile musulman », étudie le contexte – le milieu préislamique où la figure de Jésus était largement connue –, et propose « une esquisse du Jésus coranique » et un portrait de « Jésus dans l'évangile musulman » ; il tente ensuite de restituer les conditions de l'émergence et du développement de ces « dits » et « récits », avant d'en étudier les caractères et la fonction en distinguant les textes « primitifs » datant des deux premiers siècles de l'hégire et issus de deux recueils majeurs de la littérature ascétique (au nombre de 95 environ) des textes « ultérieurs », production des générations postérieures. Il propose, en conclusion, quelques réflexions sur le caractère « islamique » du portrait qui s'en dégage – *Jésus est toujours considéré comme un prophète musulman* – d'où découle, selon lui, l'intérêt de cet « évangile musulman » pour l'étude comparative des religions. On peut cependant se demander si l'élaboration de ce portrait d'un *Musulman nommé Jésus* ne risque pas, au contraire, de gêner le dialogue en occultant la vraie figure du Jésus de la foi chrétienne ?

Y. C.

LE DHIMMI

Profil de l'opprimé en Orient et en Afrique du nord depuis la conquête arabe

par BAT YE'OR

Les Provinciales, 2017, 157 p., 15 €

Il s'agit d'une réédition — malheureusement amputée de la collection exceptionnelle de documents sur laquelle s'appuyait l'auteur et qui figurait dans l'édition originale, de 1980, aux éditions Anthropos — du premier ouvrage de Bat Ye'or, celui où était posée la question du statut des minorités religieuses en terre d'Islam. Or ces populations

juives et chrétiennes représentent les restes des occupants antérieurs à la conquête musulmane, désormais soumises à un « pacte » de *protection* qui s'avéra rapidement, dans le contexte d'une domination imposée, un statut dégradant qui faisait de ces minorités des citoyens de seconde zone, vulnérables et discriminés. L'ouvrage, en deux parties, entendait d'abord analyser cette *dhimmitude*, son origine, sa formulation, son contenu et son évolution à travers l'histoire ; pour étudier ensuite ce qu'elle était devenue à l'époque moderne.

Signalons qu'Olivier Véron, responsable de cette réédition, a fait précéder le texte de Bat Ye'or d'une préface de Jacques Ellul, en reprenant un texte de ce dernier, issu de la recension qu'il avait publiée dans *Le Monde* au moment de la sortie du livre, en novembre 1980, mais qu'il avait retravaillée et augmentée en 1984 pour servir de préface à la traduction anglaise du second ouvrage de Bat Ye'or, *The Dhimmi. Jews and Christians under Islam*. Ce texte en français a déjà paru en 2004 dans son livre, publié aux Presses Universitaires de France, *Islam et judéo-christianisme*.

Y C

DJIHADISME :

Le retour du sacrifice

par Jacob ROGOZINSKI

Desclée de Brouwer, 2017, 259 p., 18,90 €

Philosophe, l'auteur, professeur à l'Université de Strasbourg, propose ici une réflexion éclairante sur un phénomène récent auquel le monde a à faire face, et qu'il lui faut comprendre pour pouvoir essayer de le maîtriser. Or, pour lui, les notions que l'on utilise naturellement pour le définir, celles de « terrorisme » et de « radicalisation », lui semblent inadéquates. Aussi, s'interroge-t-il sur ce qu'il convient d'appeler « djihadisme », sur ce qu'est ce dispositif, en cherchant à préciser dans quel contexte historique et social il est apparu, d'où il tire sa force d'attraction, s'il peut être caractérisé par le qualificatif de « retour du religieux » et à quel Islam il se rattache. Sont alors mis en

évidence deux phénomènes : d'une part, que le "djihadisme" est une déviation de l'islam qui, en voulant renouer avec une forme purifiée de cette religion, en propose en fait une caricature ; mais aussi, d'autre part, que certaines tendances profondes de l'islam se retrouvent dans cette caricature : son utopie émancipatrice, sa sacralisation du martyr, sa conception du pouvoir politique, sa dimension messianique et la rivalité qui l'oppose aux deux autres religions monothéistes. Le "djihadisme" est alors *une régression du symbole au fantasme, si bien que la violence et la cruauté font retour au sein du dispositif qui était censé les sublimer*. Et cela est précisément possible dans l'islam parce que cette religion est la seule des trois religions monothéistes à avoir conservé un rituel de sacrifice d'un animal, le jour de l'Aïd-el-Kébir, et qu'elle a, de ce fait, adopté une position ambiguë envers le sacrifice.

Y. C.

FRANCE-ISLAM :

Le choc des préjugés

Note histoire des croisades à nos jours

par Malik BEZOUH

Plon, 2015, 325 p., 18 €

Partant d'une anecdote vécue, celle où son propre frère se fait traiter d'« Arabe », l'auteur se pose la question de comprendre pourquoi l'arabité a pu être considérée, en France, en cette fin de XX^e siècle, comme une tare, une infamie. D'où après deux décennies de réflexion, d'étude, de lecture, la rédaction de cet ouvrage qui tente d'analyser *l'ossature [du] système de représentations singulières de l'Arabe en France*. De formation scientifique et devenu spécialiste de la question de l'islam en France, il propose un parcours qui, s'appuyant sur l'histoire des relations entre la France et le monde musulman, éclaire la formation des stéréotypes et des préjugés qui, transmis à travers les âges, vont sédimenter l'imaginaire français.

Le point de départ de ce parcours est constitué par la période des croisades (chap. 1), lorsque *l'Arabe était*, dit-il,

assimilé à un être démoniaque et Mahomet au messager du diable ou à l'antéchrist. La seconde étape est centrée sur "le temps des rois" (chap. 2), qui reçoivent cet héritage et le transmettent même lorsque change le contexte – religieux, avec la Réformation, ou politique, avec le développement de la "plaie barbaresque" et ce que l'auteur appelle "la première « guerre d'Algérie »" au début du XVII^e siècle. La troisième est "le temps des Lumières" (chap. 3) dont on aurait pu attendre une modification des représentations et de l'enseignement, mais qui s'avère finalement, même s'il y a des exceptions, assez semblable à la précédente période, considérant l'*islamisme* comme une fausse religion et les *musulmans* comme cruels et dangereux, indociles et fourbes par nature. C'est cette représentation qui restera vivante à travers la colonisation et la décolonisation. Préjugés qui traînent dans les esprits, et que la modernité n'a pas effacés...

L'hypothèse est séduisante : l'Histoire a façonné, au cours des siècles et des confrontations, des idées reçues sur l'adversaire nécessairement différent. On peut cependant supposer que la réalité est un peu plus complexe, qu'il y a eu interaction, regards croisés, et que les images que l'on forme ne sont pas toujours et entièrement artificielles... Mais cela demanderait une autre exploration.

Y. C.

FILS ET VICAIRE

Pour une anthropologie islamo-chrétienne comparée

par Mouchir Basile AOUN

L'Harmattan, Pensée Religieuse & Philosophique arabe, 2015, 190 p., 21 €

L'auteur, philosophe franco-libanais, docteur en philosophie et licencié en science religieuse, a déjà publié une quinzaine d'ouvrages, en France et au Liban. Dans celui-ci, traduit de l'arabe par Fadi Abdel-Nour, il teste l'hypothèse heuristique selon laquelle les divergences théoriques dans les domaines social, culturel, politique et

juridique qu'on observe entre l'Occident et l'Orient arabe, ont une origine théologique lointaine ; et donc que *la connaissance des éléments constitutifs, chrétienne et musulmane, de l'identité humaine* éclaire ce qui fait la spécificité de la pensée et de l'organisation des deux sociétés.

Après avoir décrit "le contexte de la comparaison thématique" et précisé sa méthodologie (chap. 1), l'auteur propose d'abord dans : "La conception théologique globale des deux édifices" (chap. 2) une présentation d'une part de *la vision théologique chrétienne*, d'autre part de *la vision théologique musulmane de l'univers, de l'existence et de l'histoire*, avant de tirer des conclusions de cette comparaison. Ce qui, selon lui, caractérise les deux perceptions, c'est, du côté du Christianisme, la figure du "Fils héritier" qui guide la conception du monde et régit les différentes modalités de l'insertion dans la cité humaine, alors que du côté de l'Islam, c'est la figure du "vicaire lieutenant". Il convient donc, pour "élucider théologiquement le concept d'identité humaine", d'en rechercher "les fondements bibliques et coraniques" (chap. 3) avant d'étudier les "caractéristiques de l'être humain" (chap. 4) selon chacune des religions et d'analyser le sens "de la nature de l'acte humain" que le Christianisme élabore autour de la notion de *liberté* et l'Islam autour de celle de *responsabilité* (chap. 5). Cette différence fondamentale est, pour l'auteur, résumée par la formule (titre d'une sous-partie de ce chapitre : *Entre la législation d'un texte qui ordonne et celle d'un Esprit qui oriente*). Un dernier chapitre étudie alors "les deux conceptions, chrétienne et musulmane, dans le contexte de la question laïque universelle" (chap. 6).

L'anthropologie religieuse chrétienne et musulmane posant l'origine de l'homme non pas en lui-même mais dans le vouloir divin, c'est bien la conception que les uns et les autres se font de la relation de l'homme avec Dieu qui est source des différences dans leur façon de concevoir leur place et leur rôle dans le monde. Le comprendre aidera, dit l'auteur, à clarifier les termes du dialogue islamo-chrétien.

Y. C.

Israël

UNE VOIX SUR ISRAËL

par Paul CLAUDEL

suiivi de

Claudiel plus que sioniste

ou la vocation catholique d'Israël

par Fabrice HADJADJ

Les Provinciales, 2017, 120 p., 12 €

En 1949, pour célébrer la création de l'État d'Israël qui venait de voir le jour, Claudel publiait chez Gallimard, sous le titre *Une voix sur Israël*, un texte qui devait initialement figurer dans un autre ouvrage en préparation, *L'Évangile d'Israël*. Il s'agissait pour lui de réfléchir, en chrétien, à cet événement, et, bien évidemment, d'en affirmer la pleine légitimité au regard des promesses faites à Abraham. *Il n'y a pas prescription. Il n'y a jamais eu un acte juridique, authentiquement valable pour te [Israël] déposséder. Et il ajoute plus loin, leur retour [des Juifs] à la Terre promise n'a pas eu le caractère d'un accident, mais d'une nécessité. Il n'y avait pas d'alternative.*

Olivier Véron, le responsable des éditions Les Provinciales, a voulu, dans la conjoncture présente où Israël est contesté dans son existence même, rééditer ce court mais dense texte de Paul Claudel (p. 9-74), en le faisant suivre (p. 77-120) par un commentaire éclairant de Fabrice Hadjadj. Celui-ci, en citant Emmanuel Levinas qui, dans *Difficile liberté*, écrivait : *Paul Claudel rend possible une attitude qu'un chrétien adopte pour la première fois : il s'aperçoit que le juif – en tant que juif – est pleinement son contemporain*, insiste sur cette nouveauté dont Paul Claudel a pris conscience : le retour d'Israël sur sa terre est "un événement immense de l'histoire de l'humanité". Car pour lui, il ne fait aucun doute que le retour des Juifs en *erets Israel* relève d'une "intervention divine", même s'il est aussi "reconquête" de la terre, résultat des "forces retrouvées". Face à cette réalité, le Chrétien doit revoir son jugement, ne plus prétendre remplacer Israël mais coopérer avec lui, comprendre que le chemin de la

fraternité entre Juifs et Chrétiens est la seule voie sur laquelle il faut s'engager, et que c'est de la responsabilité du Chrétien d'y veiller...

Y. C.

ISRAËL ET SA DISSUASION **Histoire et politique d'un paradoxe** *par Nicolas TÈNÈZE*

L'Harmattan, coll. Comprendre le Moyen-Orient, 2015, 442 p., 39 €

À l'origine de cet ouvrage, il y a une thèse de doctorat soutenue en 2009 sous la direction du professeur Michel-Louis Martin à l'Institut d'Études Politiques de Toulouse, et qui portait sur *l'arsenal nucléaire, bactériologique et chimique de l'État hébreu*. Il s'agissait d'étudier un programme militaire dissuasif qui, officiellement, n'existe pas, et auquel de ce fait peu de documents ont été consacrés. D'où la nécessité pour l'auteur de se rabattre d'une part sur une bibliographie très générale et d'autre part sur des articles de presse dont l'information – et donc la valeur – reste non démontrée.

L'ouvrage qu'il en a tiré est construit en deux parties. Il retrace d'abord (p. 43-266) comment un État (Israël) a pu "construire sa dissuasion". Il s'agit de décrire le projet et ses diverses versions, nucléaire mais aussi biochimique (chap. 1), les aides françaises et américaines (chap. 2) puis plus tard norvégiennes et sud-africaines (chap. 4) dont Israël a bénéficié, la situation de menace de guerre atomique avant la paix précaire de Camp David (chap. 3), l'évolution à partir des années 1990, avec l'abandon des armes chimiques mais aussi la constatation de l'inadéquation de l'arme nucléaire dans le contexte des conflits du Moyen-Orient (chap. 5). La seconde partie : "Succès et échecs des doctrines de dissuasion israéliennes" (p. 267-401) étudie dans un premier temps "les résultats mitigés de la dissuasion nucléaire, biologique et chimique israélienne" (chap. 1), puis reconstruit dans un second temps "la doctrine Ben-Gourion/Pérès au service de l'opacité" (chap. 2) et "la doctrine Begin ou la réciprocité d'un théorème de dissuasion" (chap. 4), en intercalant (chap. 3) des

considérations sur le programme de "boucliers antimissiles" que l'auteur présente comme une anticipation de l'échec de la dissuasion.

Que la "dissuasion nucléaire" [dont le projet remonte en fait à une période antérieure à la création de l'État : les premières discussions au sein du mouvement sioniste se situent, selon l'auteur, entre la fin de la guerre et 1948] se soit avérée peu efficace, contre-productive et même dangereuse est plausible – pour l'auteur, la tentative de destruction des installations nucléaires de Dimona est l'une des causes de la guerre des Six Jours et probablement aussi de la guerre de Kippour. Dans le contexte géographique étroit dans lequel se trouvent Israël et ses voisins, les risques de retombées radioactives sur la population d'Israël ne sont pas négligeables. Et cette forme de dissuasion n'a que peu d'effets, sinon aucun, sur les groupes terroristes qui pratiquent la guérilla. D'où ce "paradoxe" d'une politique de dissuasion onéreuse à construire et à entretenir mais qui ne serait pas opérationnellement utilisable. C'est, on l'aura compris, la conclusion de l'auteur ; elle reste à discuter.

Y. C.

LA TRAHISON DES CLERCS **D'ISRAËL**

par Pierre LURÇAT

La Maison d'Édition [9 rue du Débarcadère, 75017 Paris], 2016, 182 p., 15 €

Empruntant son titre au célèbre ouvrage que Julien Benda publiait en 1927 pour dénoncer les intellectuels et artistes qui, à son époque, se tournaient vers la politique et les idéologies, oubliant la recherche du beau, du vrai et du juste, Pierre Lurçat s'attaque ici aux intellectuels et artistes juifs d'Israël qui, selon lui, ont fait *le choix inverse* pour assumer *une position critique et morale de l'extérieur, négligeant les intérêts matériels du peuple et de l'État juif*. C'est une position qui peut sembler surprenante, car c'est bien sûr parler d'une "autre" trahison et s'en prendre à des hommes dont on peut discuter les options,

mais qui les ont prises en conscience et ont su s'engager pour les défendre.

Dès le premier chapitre, la critique porte sur ce que l'auteur appelle le "pacifisme israélien", l'exemple étant bien évidemment Martin Buber qu'il dit être tombé, avec la création du mouvement *Brith Chalom*, dans *le piège d'une éthique sans politique*. Elle se poursuit en prenant pour cible Camp David, Oslo, *Chalom Archav* et *Kadima*, globalement la gauche israélienne accusée de promouvoir *une politique de ressentiment*. Vient ensuite, comme on pouvait s'y attendre, une mise en cause de certains écrivains israéliens : Meir Shalev, Etgar Keret, Zeruya Shalev et David Grossman ; puis des élites – l'université, les médias, la Cour suprême – dénoncées comme ayant pris position *contre le sionisme*. En contrepoint, dans le dernier chapitre, l'auteur traite de la place de l'armée d'Israël, *la plus morale du monde*, et du "droit juif et la guerre".

Les choses, en effet, ne sont pas simples, et dans la situation créée par l'extrémisme et le terrorisme, notamment celui d'un certain islamisme qui menace directement l'existence d'Israël, on peut estimer que le discours critique, qui suggère à Israël d'adopter un comportement "moral" face à ses ennemis, est inadéquat. Mais le discours inverse est-il meilleur ? ou du moins plus efficace ? L'expérience, depuis dès avant la création de l'État d'Israël, en fait douter...

Y. C.

Seconde Guerre

CHELMNO

Prologue à l'industrie du meurtre de masse

par Patrick MONTAGUE,
Calmann-Lévy, avec le concours du
Mémorial de la Shoah, 2016, 360 p.,
24,50 €

Le petit village de Chelmno, à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest de

Lodz, a abrité, à partir de décembre 1941, un camp particulier, sans barbelés, sans rangées de baraquements, sans miradors : il s'agissait au sens propre, d'un camp d'extermination où les victimes – des enfants, des vieux et des malades, tous trois considérés comme des "bouches inutiles" – étaient systématiquement supprimées dès leur arrivée. D'une capacité limitée, le camp était en fait un camp de mise à mort et fonctionnait avec trois camions dont on avait détourné les gaz : il s'agissait là de la première "usine" entièrement vouée à l'extermination des Juifs dont l'expérience fut reprise et "améliorée" dans les camps de l'*Aktion Reinhard*. Cette première expérience de tuerie de masse reste cependant peu ou mal connue du grand public.

Construit sur deux chapitres (p. 73-197 et p. 199-230) précédés d'un Prologue (p. 25-72) et suivis d'un Épilogue (p. 231-254), l'ouvrage que traduit ici Claire Darmon pose d'emblée la question du Programme d'euthanasie, discuté dès avant la guerre et qu'Hitler imposa. Il s'agit ensuite de retracer l'histoire du camp : l'auteur étudie, pour la "première période : 1941-1943", la création du camp, son organisation et son fonctionnement, la noria des convois, les évasions... jusqu'à la première liquidation du camp en mars 1943 ; et pour la "seconde période : 1944-1945", la réouverture du camp au printemps 1944 après un changement de contexte et son maintien en fonctionnement jusqu'au 17 janvier 1945. C'est l'avancée de l'Armée rouge qui décida de cette date. Le nombre exact des personnes assassinées à Chelmno n'est pas connu et ne le sera jamais, simplement parce que, à la différence d'autres camps, les nazis n'y ont pas tenu une comptabilité systématique ; les estimations les plus réalistes varient entre 175 000 et 200 000, éventuellement plus.

L'auteur, chercheur américain indépendant, spécialiste de l'Union soviétique et de l'Europe de l'Est, présente ici une étude extrêmement fouillée et documentée de l'un des volets de la *Shoah*. Fruit de vingt ans de travail, elle comble une lacune importante dans notre connaissance de la politique d'extermination nazie et met en

évidence que, loin d'être déterminée à l'avance, cette dernière fut le résultat de tâtonnements, d'hésitations et d'expérimentations incessantes. Pour Christopher R. Browning qui préface l'ouvrage, *grâce à Patrick Montague, ce que nous savons aujourd'hui du camp de la mort de Chelmno revêt une importance significative* : il a découvert et intégré à son analyse une quantité considérable de documents jusque-là peu exploités qui dormaient dans les archives polonaises.

Y. C.

JOURNAL DU GHETTO DE LODZ 1939-1943

par Dawid SIERAKOWIAK
Éditions du Rocher, 2016, 347 p.,
20,90 €

Au lendemain de la libération par les Russes de la ville et du ghetto de Lodz, le propriétaire polonais d'un appartement, réquisitionné et occupé durant toute la guerre par la famille d'un ébéniste juif pieux, y découvrirait avec d'autres documents une série de cinq cahiers de brouillon qui contenaient *l'un des récits les plus détaillés jamais établis de la vie moderne en esclavage* : il s'agissait du journal, méticuleusement factuel, rédigé au jour le jour par un adolescent qui perdit ses deux parents dans la guerre et qui lui-même fut victime, en août 1943, à l'âge de 19 ans, de la « maladie du ghetto » : tuberculose, faim et épuisement...

Deux cahiers au moins manquent, probablement brûlés par un occupant de l'appartement pendant l'hiver glacial de 1945. On a, de ce fait, un premier récit, du 28 juin au 31 décembre 1939, période de l'installation des Allemands à Lodz ; puis un second récit, du 6 avril au 23 octobre 1941, lorsque le ghetto est déjà mis en place. Les trois autres cahiers couvrent la période qui va du 18 mars 1942 au 15 avril 1943, qui est celle où l'état se resserre et pendant laquelle la vie devient de plus en plus difficile, d'autant plus que le ghetto de Lodz se transforme rapidement en un centre industriel pourvoyant aux besoins de l'armée allemande,

et qu'il devient un véritable camp d'esclaves administré d'une main de fer par le controversé Chaïm Rumkowski. L'auteur relate la vie quotidienne de la famille et de la communauté, mais aussi, à l'occasion, les grands événements du monde ; il confie à son journal ses angoisses, ses espoirs, les souffrances de ses proches et ses démarches incessantes pour améliorer le quotidien de la famille. Son témoignage offre le portrait d'un jeune homme brillant, représentatif de la jeunesse intellectuelle juive de l'époque, qui affirme sa volonté de grandir, de lutter contre le désespoir et la mélancolie, et de tenir jusqu'à la libération...

L'ouvrage, traduit de l'américain par Mona de Pracontal avec le concours d'Adam Wodnicki, est introduit par Alan Adelson, qui en a en même temps assuré la direction littéraire.

Y. C.

ENTRE LES MURS DU GHETTO DE WILNO 1941-1943

Journal
par Yitskhok RUDASHEVSKI
Éditions de l'Antilope, 2016, 189 p.,
16 €

Après la guerre, dans une cachette du ghetto de Wilno où, manifestement, la famille Rudashevski avait espéré échapper à la traque nazie, on a découvert le manuscrit d'un "Journal" qui s'ouvre sur la date de juin 1941 et s'arrête brutalement le 7 avril 1943. L'auteur, un certain Yitskhok Rudashevski, est né en 1928. Fils unique d'un couple installé à Wilno en 1923, il a vécu – et relaté – le calvaire que les nazis réservaient aux juifs enfermés dans le ghetto dès 1941. Arrêté, il est assassiné le 1^{er} octobre 1943 à Ponar, une clairière située à huit kilomètres de Wilno où périrent la plupart des juifs de Wilno.

Ses parents accordaient beaucoup d'attention à l'éducation et il est incontestable que le jeune Yitskhok était *doué de facultés intellectuelles, d'une sensibilité et d'une curiosité bien supérieures à la moyenne*. Son journal va bien au-delà de la seule

description d'un quotidien constitué de famine et de confinement, de brimades et de peurs ; factuel, il fait à l'occasion état des actes héroïques de certains et des compromissions d'autres ; il est aussi le témoin des aspirations d'un jeune adolescent passionné de culture, qui veut, coûte que coûte, poursuivre ses études, et qui attend avec ferveur de l'Armée rouge qu'elle vienne libérer les survivants du ghetto.

Écrit en yiddish, ce journal fut publié dans sa version intégrale d'abord en hébreu en 1968, puis en anglais en 1973. Il est ici publié en français, avec le soutien de la *Fondation pour la Mémoire de la Shoah*, dans une traduction depuis l'original yiddish par Batia Baum. En introduction, Gilles Rozier présente l'ouvrage, rappelle les conditions de sa découverte et retrace l'histoire du manuscrit pendant et surtout après la guerre.

Y. C.

CARNETS DE CLANDESTINITÉ

Bruxelles 1942-1943

par Moshé FLINKER

Calmann-Lévy, Mémorial de la Shoah, 2017, 165 p., 20 €

Né à la Haye en 1926, Moshé Flinker arrive avec sa famille en 1942 à Bruxelles pour tenter d'échapper aux persécutions nazies. Sans occupation, il va, comme d'autres adolescents de son âge, tenir (irrégulièrement) un journal intime entre novembre 1942 et septembre 1943 [il est possible que l'auteur ait poursuivi sa rédaction sur un second cahier, mais celui-ci n'a pas été retrouvé]. Il est arrêté avec plusieurs membres de sa famille, sur dénonciation, à Pessah 1944, déporté d'abord à Auschwitz puis dans divers camps et disparaît des listes d'appel du camp de Bergen-Belsen le 20 janvier 1945. Après la guerre, deux de ses sœurs retrouvent, dans la cave de l'immeuble où ils avaient vécu, ce journal de 125 pages rédigé en hébreu, ainsi que trois autres cahiers de travail (non datés) écrits en arabe, en hébreu, avec quelques pages en néerlandais, français, anglais,

allemand... où l'auteur a recopié, et éventuellement écrit lui-même, un texte sur la Terre d'Israël, des textes tirés de la Bible et du Talmud et des textes en prose dont il est l'auteur.

C'est ce journal et des extraits de deux des cahiers qui sont ici publiés, dans une traduction de l'hébreu de Guy-Alain Sitbon. Il est préfacé par Paul Friedländer (traduit de l'allemand par Hélène Sobel) et présenté par Nathan Weinstock. Tous insistent sur la maturité de Moshé Flinker et sur la qualité de son écriture. Au début de son séjour forcé à Bruxelles, il note les événements quotidiens ainsi que ses réflexions. Il suit attentivement le cours de la guerre, et rêve d'aller en *Eretz Israel* lorsque la guerre sera terminée pour y devenir diplomate ou homme d'État ; le rapprochement avec les Arabes de Palestine lui paraît essentiel, c'est pourquoi il commence à apprendre l'arabe – avec un manuel en allemand, un dictionnaire à la main car il trouve que son allemand n'est pas suffisant. Il cherche aussi des lectures susceptibles de contribuer à l'« élévation de [son] âme ».

Profondément religieux, Moshé Flinker est d'abord persuadé que les souffrances terribles qui s'abattent sur les juifs, en les purifiant de leurs péchés, annoncent l'approche de la rédemption. Mais très vite, il se met à douter qu'un tel miracle puisse avoir lieu ; pourtant, il reste sûr de la justice divine. La prière et l'étude de la *Torah* constituent pour lui le service de Dieu, et son désir de partir en *Eretz Israel* ne vient pas d'une adhésion au sionisme (qu'il rejette), mais s'inscrit dans une attente messianique liée au retour physique des juifs sur la terre ancestrale.

Y. C.

LES BUS DE LA HONTE

par Jean-Marie DUBOIS et Malka MARCOVICH

Tallandier, 2016, 206 p., 18 €

Même si on n'en possède qu'une et unique photographie, on sait le rôle que les bus parisiens ont joué lors de la Rafle du Vel'

d'Hiv'. Or il se trouve que Jean-Marie Dubois, historien de métier, est le petit-fils de Lucien Nachin, l'un des principaux responsables, pendant la dernière guerre et donc l'occupation allemande, de la société des transports des autobus parisiens. C'est la révélation de ce fait, dont il prend tardivement conscience, qui l'a amené, avec sa compagne, historienne elle aussi, à entreprendre cette difficile enquête historique. L'ouvrage, écrit à quatre mains, est le résultat de cette recherche.

Cela commence par le récit de l'enterrement du grand-père, en mars 2014, et par la découverte de ses activités passées, soigneusement occultées durant des décennies. Cela se poursuit par une plongée dans les archives de la RATP et sur les révélations de la Société des transports en commun de la région parisienne qui a déjà fait l'objet, en 1993, de la maîtrise d'histoire d'un étudiant, Pascal Fitzner, à l'université de Paris-I. Mais aussi par la découverte des ambiguïtés du *curriculum* du grand-père et de l'omerta de la famille ("La part du feu" et "La violence du silence"). Les deux auteurs en arrivent à ce que leur apprend leur investigation : le rôle et l'importance d'alors des bus pour les vacances, pour les camps, mais aussi pour les massacres, bus à tout faire dans la guerre... Le rôle et l'importance du grand-père, ami de De Gaulle et directeur du personnel à la STCRP, poste stratégique dans le contexte de l'époque ("Les bus pour Drancy" et "Un collaborateur de premier plan"). La conclusion revient sur des souvenirs de famille, qui éclairent, côté privé, les découvertes faites côté public ; et qui positionnent aussi l'un des auteurs, le petit-fils, par rapport à toute cette histoire.

Y. C.

LETTRES À KHAYÉ
Correspondance clandestine d'un
interné au camp de Pithiviers, 1941-1942
par Zysman WENIG
Calmann-Lévy, 2017, 285 p., 19,50 €

Zysman a 28 ans lorsqu'en mai 1941, il est comme juif polonais interné au camp de

Pithiviers où il restera jusqu'en juin 1942. Presque tous les jours, il écrit en français (mais les lettres sont censurées) et surtout en yiddish, leur langue maternelle, à Khayé, sa femme qui est restée avec leurs deux fils dans le petit appartement-atelier du 100 de la rue du Temple.

Ce sont vingt-neuf lettres clandestines, qui ont été retrouvées en 2013 dans les affaires personnelles de l'auteur, peu avant son décès, qui sont ici publiées, traduites par Bernard Vaisbrot (les lettres de Khayé n'ont pas été conservées). Elles sont complétées par sept courriers à d'autres membres proches de la famille. Ces lettres à sa femme sont, d'abord, dit Annette Wiewiorka dans sa préface, *un magnifique chant d'amour pour celle qui est tout pour lui*. Il y exprime aussi ses préoccupations pour ses deux fils et pour la vie matérielle de la famille. Il reste ignorant de son sort mais se doute bien que le projet nazi ne s'arrête pas là. Il cherche à réconforter les siens et il raconte aussi la vie quotidienne du camp au cours de la première période de son histoire, faite de difficultés (le camp n'est encore qu'un chantier : quelques baraquements de bois mal isolés, avec des châlits sur deux niveaux recouverts de paille), faite de promiscuité, de peurs, de révoltes. Sur tout cela, il apporte un témoignage qui intéresse au plus haut point l'historien. Plus tard, il sera déporté à Auschwitz, où il restera jusqu'à l'évacuation en janvier 1945, puis, à la suite d'une marche mortelle pour beaucoup de ses compagnons, passera par divers camps avant d'être libéré par les Américains.

À cette correspondance a été ajouté un texte de Khayé Wenig, rédigé à la Pitié-Salpêtrière où cette dernière fut hospitalisée entre la fin août et la fin octobre 1942, qu'elle a intitulé « Testament » et qu'elle destinait à ses enfants. Un cahier de huit pages de photographies, une série d'annexes et une postface de Jacques Wenig, le fils aîné, complètent cet ensemble qui *dessine le portrait d'un couple malmené par l'histoire et la folie des hommes [mais] nous donne une magnifique leçon d'espoir et de courage*.

Y. C.

JOURNAL 1943-1944

par Leïb ROCHMAN

Calmann-Lévy, Mémorial de la Shoah,
2017, 529 p., 27 €

Leïb Rochman (1918-1978) est né à Minsk-Mazowiecki, à 37 km à l'est de Varsovie, dans une famille hassidique polonaise. Journaliste et écrivain, il est l'auteur de *À pas aveugles de par le monde* [tr. française de Rachel Ertel, Denoël, 2012]. En 1941, il est enfermé dans le ghetto de Minsk, puis transféré en 1942 dans un camp de travail. Il s'en évade et, entre 1943 et 1944, vit caché, quelque part en Pologne, dans des conditions extrêmement difficiles : d'abord derrière une double cloison au fond d'une cuisine, chez une paysanne, avec sa femme, sa belle-sœur et deux amis, puis dans un grenier et enfin dans une fosse. Libéré par les Russes en août 1944, il séjourne d'abord dans un foyer de réfugiés à Lodz mais malade, il est transféré à l'hôpital de Lublin ; échappant *in extremis* à un pogrom perpétré dans l'hôpital par des Polonais antisémites, il quitte la Pologne fin 1945, et erre d'abord à travers l'Europe où il recouvre la santé (il s'installe un an à Paris, dans une sorte de phalanstère d'écrivains et d'artistes yiddish). Dès 1950, il se fixe à Jérusalem où il meurt en 1978.

Il commence à tenir un journal le 17 février 1943, mais l'arrête rapidement pour le reprendre, plus régulièrement, du 12 avril 1943 jusqu'à la libération. Ce qui frappe dans ce témoignage, c'est que malgré la situation plus que précaire dans laquelle ils se trouvent, Leïb Rochman et les siens continuent d'observer l'essentiel des commandements de la foi juive, et ne cessent d'espérer pouvoir, après l'épreuve, se reconstruire en tant que Juifs. Cachés, les deux cahiers de ce Journal écrit en yiddish furent récupérés et une première fois publiés par l'auteur lui-même, dans sa langue d'origine, en 1949, sous le titre *Un in dayn blut zolstu lebn* (Et dans ton sang tu vivras – Ézéchiél, XVI, 6) ; il fut traduit en hébreu dès 1961, puis plus tard, en anglais, en 1983, sous le titre *The Pit and the Trap*. *A Chronicle of survival* (Fosse et piège.

Chronique d'une survie). Il est ici publié en français dans une traduction du yiddish par Isabelle Rozenbaum, avec une préface de Maya Dover Daffan (traduite de l'hébreu par Claire Darmon).

Y. C.

LE DÉLUGE

Nouvelles

par Leïb ROCHMAN

Buchet-Chastel, 2017, 237 p., 19 €

Ce recueil de dix nouvelles, publié en 1978, l'année de la mort de l'auteur, est, dit Rachel Ertel dans sa présentation, *unique en son genre. Chaque nouvelle est un mystère, qui se lit comme de la poésie.*

À l'exception de la première, "Tirage au sort", d'un style plus réaliste, toutes les autres mêlent réalisme et visions fantastiques : *chaque nouvelle est une vision dans laquelle dominent les fantasmes, les illusions, les mirages, allant du surréalisme au post-modernisme.* L'écriture elle-même est débridée et induit la confusion, au point que le lecteur ne sait plus s'il est face à une réalité ou face à une hallucination. Certaines nouvelles se déroulent à Jérusalem, mais dans une Jérusalem nocturne propice à toutes les métamorphoses des lieux et des personnages ; d'autres sont des narrations apocalyptiques où l'ordre du monde est déréglé ; d'autres encore ont pour cadre des ghettos et des camps d'anéantissement que l'auteur appelle des "plaines", probablement par référence à la vallée des ossements du prophète Ézéchiél... Des cauchemars hantent le narrateur, et avec lui le lecteur ; on ne sait plus où on est et quand se passe ce qui est raconté ; il est impossible de distinguer ce qui relève de l'illusion et ce qui relève de la réalité.

En un sens, Leïb Rochman a réussi, à travers cette écriture cauchemardesque, à rendre palpable l'horreur de la Shoah. Remercions Rachel Ertel pour son travail de traduction, qui visiblement était loin d'être évident.

Y. C.

ONEG SHABBAT

Journal du ghetto de Varsovie

par Emmanuel RINGELBLUM

Calmann-Lévy, Mémorial de la Shoah,
2017, XXVI-503 p., 27 €

On connaissait déjà l'ouvrage, adapté par Jacob Sloan et traduit par Léon Poliakov, publié aux éditions Robert Laffont en 1959 : *Chronique du ghetto de Varsovie* d'Emmanuel Ringelblum.

Mais ce qu'on a appelé les « Archives Ringelblum » comportaient à la fois des documents – originellement rassemblés dans le but d'écrire, après la guerre, l'histoire du ghetto et de sa population emmurée – et des témoignages – rapports dactylographiés rédigés par l'équipe qui entoure Ringelblum (qui a pris le nom d'*Oneg Shabbat* parce que, lors de sa création à l'automne 1939, elle se réunissait le samedi), et journaux personnels. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient ce *Journal du ghetto* d'Emmanuel Ringelblum, traduit ici par Nathan Weinstock et Isabelle Rozenbaumas à partir du texte yiddish dont l'édition critique a été publiée par l'Institut historique juif de Varsovie en deux volumes, en 1961 et 1963. Pour cette édition française, on a retenu les chroniques quasi journalières que Ringelblum a commencé à rédiger en septembre 1939, peu avant l'invasion nazie de la Pologne, et dont il a poursuivi la rédaction jusqu'au 24 décembre 1942, quelque temps avant que soit prise la décision d'enterrer ces archives (Ringelblum et sa famille, qui se cachaient dans la Varsovie "aryenne", seront arrêtés sur dénonciation en mars 1944 et fusillés).

Cette nouvelle édition est annotée (p. 423-499) par Nathan Weinstock et introduite (p. I-XXII) par Georges Bensoussan. Elle comporte une note relative à la traduction, une annexe – une étude synthétique intitulée *L'histoire de l'aide sociale à Varsovie au cours de la guerre*, qui figure dans l'édition yiddish du *Journal*, mais ne relève pas du travail de diariste – et un glossaire. Dans son introduction intitulée « Brève histoire du ghetto de Varsovie »,

Georges Bensoussan présente comment s'est déroulée l'invasion de la Pologne et rappelle les principales mesures prises au sujet de la population juive ; il décrit ensuite l'institution du ghetto, son administration et son objectif de susciter un lent assassinat de ceux qui y furent enfermés, et pose la question de ce que savaient les Juifs du ghetto de Varsovie ? Il termine en parlant des débuts de la résistance juive, du soulèvement du ghetto d'avril 1943 et des « Archives Ringelblum ».

Y. C.

SUR SHOAH DE CLAUDE LANZMANN

par Éric MARTY

Éditions Manucius, Le Marteau sans maître, 2016, 123 p., 15 €

L'auteur, professeur de littérature contemporaine à l'Université Paris-Diderot et membre de l'Institut Universitaire de France, a regroupé ici un certain nombre de textes, qui furent d'abord des conférences mises par la suite sur le papier pour être publiées dans différentes revues. Seule la présentation est inédite, rédigée pour la présente édition. Il s'agit de textes à propos et autour du film de Claude Lanzmann, *Shoah*.

Le premier texte : "Petite genèse philosophique du mot *Shoah*" (p. 25-43) interroge l'*irruption extrêmement singulière d'un nom emprunté à l'hébreu, et pénétrant en quelque sorte dans l'espace universel des langues, y faisant effraction*. Le second : "L'événement *Shoah*" (p. 45-57) est une méditation sur la manière dont il convient de recevoir le film *Shoah* et sur l'événement qu'il représente et qui n'est pas clos ; parce que le caractère persistant de l'événement ne relève en aucune façon de la répétition mais de la permanence. Le troisième : "Le nom Juif" (p. 59-78) pose le problème du rôle et de la signification des noms dans *Shoah*, ceux qui sont prononcés et ceux qui sont oubliés. Enfin, le quatrième texte : "Aktion und Tat / Action et acte" (p. 79-97), renvoyant à plusieurs séquences du film, propose une réflexion sur la distinction qu'il convient de faire entre "acte" et "action".

En annexe, Éric Marty a ajouté un texte issu d'une émission avec Alain Finkielkraut et précédemment publié dans *Les Temps Modernes* : "Le Livre d'Esther et la question du génocide" (p. 101-121) – *Le Livre d'Esther*, en quelque sorte un conte judéo-persan, étant essentiellement le livre d'une extermination – évitée – du peuple juif et ayant pour enjeu essentiel de construire métaphysiquement l'idée de génocide.

Y. C.

HITLER, LES ANNÉES OBSCURES **Mémoires**

par Ernst HANFSTAENGL
Perrin, 2018, 380 p., 21 €

Ernst Hanfstaengl (1887-1975), d'origine bavaroise par son père et américaine par sa mère, a été, de 1922 à 1937, au cœur de l'appareil nazi. Parti aux États-Unis en 1911, pour faire des études à l'Université d'Harvard, il n'est rentré à Munich qu'en 1921, n'ayant de ce fait pas pris part à la Première Guerre mondiale. C'est un peu par hasard, pour remplacer un ami américain, qu'il assiste le 22 novembre 1922 à une réunion où Hitler devait prendre la parole : il est subjugué par ses dons d'orateur et par sa capacité à soulever les foules. Sans adhérer au parti (il ne le fera qu'en 1933), il se met au service d'Hitler qu'il espère pouvoir influencer afin d'en modérer les positions. Il en est d'abord le conseiller, puis après l'accession d'Hitler à la chancellerie, il est nommé chef du département de la presse étrangère au NSDAP. Marginal parce qu'il ne partage pas, et de moins en moins, la doctrine national-socialiste, et de plus en plus marginalisé lorsqu'il se trouve en concurrence avec les autres dirigeants du régime, il échappe en 1937 à une tentative d'assassinat et s'enfuit d'Allemagne dans des conditions rocambolesques. Il avait donc pu observer pendant 15 ans à la fois l'individu Hitler, dont il a finalement une piètre opinion, et les rivalités de pouvoir entre les personnages qui tournent autour de lui, et qu'il juge être des médiocres imbus de leur personne et habités par des obsessions dangereuses.

C'est l'écrivain Brian Connell qui, en 1956, le persuade d'écrire ses mémoires. D'une plume alerte, en multipliant portraits, anecdotes et dialogues, il dresse le tableau particulièrement vivant des événements marquants de cette période cruciale. L'ouvrage parut en anglais en 1957 et fut traduit en français par Claude Noël, aux éditions Trévise, en 1967 ; il a même eu une édition dans la collection "J'ai lu" en 1972. Mais il tombe rapidement dans l'oubli. Jean-Paul Bled, spécialiste de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne nazie, a souhaité le rééditer, en y ajoutant une préface et des notes. On y lira le témoignage d'un homme intelligent, cultivé, pianiste à ses heures (et c'est pourquoi Hitler l'a d'abord remarqué), qui a connu de l'intérieur ce monde national-socialiste dont il a compris, impuissant, qu'il entraînait l'Allemagne à sa perte.

Y. C.

LA GUERRE ALLEMANDE **Portrait d'un peuple en guerre** **1939-1945**

par Nicholas STARGARDT
La Librairie Vuibert, 2017, 798 p., 29 €

L'auteur est professeur d'histoire à l'Université d'Oxford. Dans cet ouvrage traduit de l'anglais par Aude de Saint-Loup et Pierre-Emmanuel Dauzat, il s'est proposé de regarder la Seconde Guerre mondiale à travers ce que les Allemands en avaient eux-mêmes perçu et dont ils avaient laissé le témoignage à travers leurs journaux intimes et leurs correspondances avec leurs familles et leurs amis ; l'auteur a aussi utilisé les rapports de surveillance de la population élaborés par les journalistes travaillant pour le régime et par la censure militaire. Cela donne, selon Ian Kershaw, *une analyse brillante et nuancée de ce qui a poussé le peuple allemand à mener la guerre la plus atroce qu'il nous a été donné de connaître.*

Construit en six parties et seize chapitres chronologiques, l'ouvrage s'ouvre sur une introduction où l'auteur expose l'orientation de sa recherche ; il se poursuit en analysant comment les Allemands ont d'abord pu

“justifier l’attaque” (p. 45-124), c’est-à-dire accepter finalement une guerre dont ils ne voulaient pas en principe, puis réagir à la première phase, victorieuse, de la guerre lorsqu’ils ont cru qu’ils étaient devenus collectivement “Maîtres de l’Europe” (p. 125-199), même si se profilait “l’ombre de 1812” (p. 201-282) avec les premières défaites et, rapidement le sentiment d’être dans “l’impasse” (p. 285-409). C’est alors que, d’une part, “la guerre arrive à l’intérieur” (p. 411-528) et que, d’autre part, on s’achemine, malgré l’héroïsme de beaucoup, vers la “défaite totale” (p. 529-639). Soucieux de donner une vue aussi réaliste que possible, l’auteur a particulièrement cherché à disposer d’un matériau émanant de toutes les couches de la population, et d’en contrôler les informations par les enquêtes hebdomadaires sur « l’état d’esprit » de la population.

On remarquera cependant que cette façon de partir de la perception des individus, nécessairement limitée à ce qu’ils pouvaient eux-mêmes appréhender parce que cela les touchait directement, a pour conséquences de mettre un peu tout sur le même plan ; et même de suggérer, ce qui est probablement exact, que la population fut plus sensible aux difficultés de ravitaillement (chap. 9) et, dans la seconde phase de la guerre, aux bombardements systématiques des centres urbains (chap. 11), qu’au sort réservé aux Juifs par le régime (chap. 8).

Y. C.

LIVRES PILLÉS, LECTURES SURVEILLÉES

Les bibliothèques françaises sous l’Occupation

par *Martine POULAIN*

Gallimard, édition revue et augmentée, coll. Folio-histoire n° 224, 2013, 753 p.

Conservatrice générale des Bibliothèques, l’auteur avait déjà, à l’occasion de la rédaction d’un précédent ouvrage : *Histoire des bibliothèques françaises au XX^e siècle* [éditions du Cercle de la Librairie, 1992], constaté que peu d’études avaient été consacrées à l’histoire des bibliothèques

françaises durant la Seconde Guerre mondiale, d’où cet ouvrage publié en 2008 par les éditions Gallimard et repris ici, revu et augmenté, dans la collection Folio. Elle structure son propos en quatre parties et huit chapitres.

Dans la première : “Bibliothèques pillées, bibliothèques menacées” (p. 19-113), l’auteur traite d’une part de l’organisation des services nazis de pillage et de leurs logiques, et d’autre part des bibliothèques dans [la première partie de] la guerre – efforts d’évacuation, protection de la Bibliothèque nationale, cas particulier de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg.

La seconde partie : “Bernard Faÿ, intellectuel collaborateur” (p. 115-284) aborde la question de la gestion du Livre sous Vichy, essentiellement à travers le rôle de celui qui mit en place la collaboration d’État dans ce domaine. Nommé parce qu’il avait, à la fois, la confiance du Maréchal et la confiance des Allemands, il sévit à la Bibliothèque nationale qu’il voulut réorganiser et qui devint sous sa direction un instrument de la collaboration, sous couvert du développement des relations scientifiques franco-allemandes, en réalité orientée au profit des Allemands et dans la ligne de leur idéologie. Il reste patent que ce furent les bibliothèques institutionnelles – juives, slaves, franc-maçonnnes – et les bibliothèques privées qui eurent le plus à souffrir.

La troisième partie : “Bibliothèque et lecture” (p. 285-425) décrit d’abord la situation des bibliothécaires, juifs en particulier, sous l’occupation ; puis propose quelques portraits de collaborateurs et de collaborationnistes, présente ce qu’a été la vie de *L’Association des bibliothécaires français* et celle de *L’Association professionnelle des bibliothécaires de l’enseignement supérieur*. Elle propose ensuite un état de la lecture sous l’Occupation, avec la double censure nazie et vichyssoise, l’imposition de listes de livres interdits, le cas particulier des bibliothèques d’Alsace et de Moselle, germanisées et nazifiées... Elle termine cette troisième partie par un court chapitre sur les protections – évacuations –

et les destructions – bibliothèques bombardées.

La quatrième partie : “La mémoire des livres” (p. 427-511) est consacrée à l’examen de la situation à la Libération, avec l’épuration et la réintégration des exclus survivants, la remise en ordre des bibliothèques et de leurs différents départements ainsi que le problème du repérage et de la restitution des ouvrages spoliés.

Ombre ou lumière, collaboration ou résistance, les bibliothèques et leurs personnels eurent à choisir. Si, dans la majorité des cas, ces derniers se sont comportés avec retenue, subissant en silence une oppression durement ressentie, la situation de guerre couplée avec des politiques du livre désastreuses, allemande aussi bien que française, a engendré des dégâts dont l’ouvrage montre l’étendue.

Ajoutons seulement qu’un certain nombre d’annexes et une série d’appendices complètent le tableau. On regrettera que les notes, abondantes, aient été rejetées à la fin du volume (p. 601-704) après la bibliographie et avant l’index onomastique : cela n’en facilite pas la lecture !

Y. C.

LA CONDITION INHUMAINE

Le camp de Dachau

par Jacques SOMMET

Lessius, Coll. de la Revue Christus, 2016, 134 p., 8 €

Jacques Sommet (1912-2012) est entré dans la Compagnie de Jésus en 1934. La guerre le voit s’engager dans trois réseaux de résistance, dont celui de *Témoignage chrétien* animé par le Père Chaillet, sj. Il est arrêté en mai 1944, passe par Fresnes et se retrouve, pour un an, au camp de concentration de Dachau. Dès son retour, il rédige deux textes sur cette “expérience”, l’un daté du 8 juin 1945, écrit probablement à la demande de ses supérieurs, l’autre commandé par le directeur de la revue *Études* et publié en juillet 1945 sous le titre : “La condition inhumaine”. Peu de temps après, il revient sur la question et

publie dans les *Cahiers du monde nouveau*, revue éditée par les Éditions du Témoignage chrétien, deux articles : le premier en 1945 sous le titre : “Hommes libres à Dachau : essai de sociologie”, le second, écrit à la demande du Père de Lubac, sj., en avril 1946, sous le titre : “Conquête de la liberté : témoignage d’un déporté”, qui se veut être *un prolongement plus réflexif de “la Condition inhumaine”*.

Ces quatre textes sont ici repris aux éditions jésuites Lessius de Bruxelles dans la petite collection de la Revue Christus. Ils portent témoignage d’abord de la déportation et des conditions inhumaines de sa réalisation ; mais aussi des conditions particulières de la vie des prisonniers, considérés par les SS comme un troupeau d’esclaves ; de l’organisation du camp et de ses paradoxes, des conflits politiques qui surgirent entre les groupes ; enfin du rôle de “la baraque des prêtres”... Même si ces textes relèvent d’une description du passé, ils offrent du système concentrationnaire et des hommes qui y furent broyés un tableau réaliste qui se signale par l’inébranlable foi en l’homme de l’auteur.

Signalons seulement que les éditeurs ont ajouté le témoignage du Père de Coninck, sj, qui, à Dachau, devint le supérieur des 67 jésuites incarcérés et joua le rôle de *chef incontesté du Lager tout entier*. Et que le tout est introduit par Yves Roullière.

Y. C.

Littérature

JUIFS ORDINAIRES

suivi de *L’Anéantissement de la Varsovie juive et 4590*

par Yehoshue PERLE

Classiques Garnier, coll. Littérature, Histoire, Politique 15, 2015, 502 p.

Yehoshue Perle (1888-1943), membre de l’*Oneyg Shabes*, est considéré, parmi les écrivains yiddish, comme un écrivain majeur de la Pologne des années 1930. Avec le

soutien de la commission « Culture juive » de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, un collectif dirigé par Catherine Coquio a entrepris de publier ce volume qui rassemble 1/ un roman d'avant-guerre, *caustique roman d'éducation autobiographique*, situé au début du siècle dans une bourgade juive polonaise, et qui, compte tenu de la date et des circonstances de sa composition, n'est en rien le "témoignage d'un monde ordinaire"; 2/ un témoignage terrible sur les derniers mois de la communauté juive de Varsovie et de la dernière phase de la liquidation du ghetto, rédigé entre le 31 août et le 2 octobre 1942 et retrouvé après la guerre dans les Archives Ringelblum; et 3/ une brève méditation, éditée et traduite par Jean Spector, sur le "numéro" que Yehoshue Perle avait reçu du Conseil juif pour travailler dans un atelier et recevoir de la nourriture après les grandes rafles de 1942. Ont été ajoutés, traduits eux aussi par Jean Spector, un texte signé Leo Finkelstein, un ami de Perle, qui l'avait écrit pour la réédition, en 1951 à Buenos-Aires, d'un autre roman de Perle dans la collection *Dos poylishe yidntun*, et un texte de Rachel Auerbach, qui évoque les derniers mois de Perle au ghetto de Varsovie.

Juifs ordinaires (en yiddish : *Yidn fun a gants yor*, mot à mot "Juifs de toute l'année") est un roman écrit en 1932, paru en 1936 à Varsovie. Il est ici traduit par Jean Spector et présenté par Yitskhok Niborski. C'est un *magnifique tableau de la vie juive dans une ville de province vue à travers les yeux d'un adolescent*. Cette ville, identifiée à la ville natale de l'auteur, Radom, est le cadre de la découverte de la vie des adultes, scandée par les fêtes juives mais aussi marquée par l'opacité, la dureté et même parfois par la cruauté de la vie. Le temps y coule lentement, sans autre soubresaut que les péripéties et les désarroi d'un adolescent.

L'Anéantissement de la Varsovie juive (Khurbm Varshe) a été écrit à la demande d'*Oneyg Shabes*, l'équipe d'archivistes du ghetto dirigée par l'historien Emmanuel Ringelblum. Il a été publié en 1952 par l'Institut historique juif de Varsovie et traduit

et introduit en français en 1998, pour la *Revue d'Histoire de la Shoah*, par Nathan et Micheline Weinstock, avec une préface de Georges Bensoussan. Préface, introduction et traduction sont reprises ici.

L'ensemble compose une œuvre forte et un témoignage à la fois littéraire, ethnographique et testamentaire.

Y. C.

GUITEL POURISHKEVITSH et autres héros dépités

Histoires

par *SHOLEM-ALEIKHEM*

Éditions l'Antilope, 2016, 154 p., 15 €

Sholem-Aleikhem, pseudonyme de Scholem Rabinovitch, né en Ukraine en 1859 et mort à New York en 1916, est l'un des écrivains yiddish les plus populaires. En 1905, lorsqu'il publie dans un journal yiddish la nouvelle : *Joseph. Récit d'un gentleman*, la deuxième de ce recueil, il a déjà quarante-six ans et une certaine notoriété. Plusieurs personnages qui apparaissent dans cette nouvelle font penser à des révolutionnaires aux cheveux longs et à la blouse noire. À l'époque, il espère encore une libération du régime autocrate tsariste; mais malgré la publication du manifeste d'octobre 1905, il n'en est rien et l'écrivain quitte la Russie avec sa famille. Cependant il continue à suivre les événements de Russie et dans la troisième nouvelle de ce recueil, *Trois Veuves*, publiée en 1907, on retrouve un vibrant plaidoyer contre la justice expéditive et les tribunaux militaires.

Guitel Pourishkevitch, la nouvelle qui donne son titre au recueil, date de 1911; elle est à lire dans le contexte de l'antisémitisme qui persiste alors en Europe et en Russie – on y trouve une allusion à l'affaire Beilis, cette accusation de meurtre rituel qui suit, en mars 1911, la découverte du corps d'un jeune garçon dans les environs de Kiev. C'est, dans une langue savoureuse, le regard d'un grand écrivain pour des petits personnages hauts en couleur.

Y. C.

RÉCITS YIDDISH

Stempenyu de SHOLEM-ALEYKHEM

Suivi de deux nouvelles d'Itshé-Meyer.
WEISSENBERG

Édition critique de Nathan Weinstock
Classique Garnier, coll. Littérature,
Histoire, Politique 20, 2015, 250 p.,
19 €

Proposé par Nathan Weinstock, ce volume réunit deux auteurs yiddish qui évoquent le monde du *shtetl* : d'une part un roman de Sholem-Aleykhem (1859-1916) : *Stempenyu, un roman juif*, paru en 1888, et d'autre part deux nouvelles d'Itshé-Meyer Weissenberg (1881-1938) : *Petits Shtetlekh (Esquisses)* et *Le premier voyage (Souvenir)*.

Stempenyu est un *klezmer*, un violoniste juif traditionnel, qui voyage d'un *shtetl* à l'autre. Séducteur invétéré, lui-même insatisfait d'une femme jalouse et avaricieuse, il rencontre un jour, dans une bourgade où il est venu jouer à l'occasion d'un mariage, une certaine Rokhelé (Rachel), une femme mariée mais profondément déçue par son mari. Elle se sent attirée par le musicien, accepte un rendez-vous avec lui, mais, à la suite d'une vision, décide brusquement de fuir. La quatrième page de couverture compare le roman de Sholem-Aleykhem à celui de Flaubert, *Madame Bovary*, avec cette différence essentielle qu'après un moment de flottement, Rokhelé se ressaisit et repousse les avances de Stempenyu. Pour Nathan Weinstock, qui présente l'ouvrage, Sholem-Aleykhem, *soucieux de se distancier du romanesque, se veut réaliste* : de ce fait l'intrigue – qui n'est d'ailleurs pas entièrement inventée – se déroule dans un cadre qu'il construit à partir de la vie quotidienne du *Shtetl* et qui entend refléter la vérité de la vie populaire juive et de son esprit.

Les deux nouvelles de Weissenberg sont, elles aussi, empreintes d'empathie pour le *shtetl* et ses valeurs. La première, écrit Nathan Weinstock, *nous fait pénétrer dans la vie quotidienne d'un shtetl misérable, en pleine décomposition, à travers la description de ses habitants et de son marché, tel que le visiteur les appréhende par l'observation et en conversant avec l'aubergiste*

local et le Rabbin. La seconde est le récit d'une visite que Weissenberg a faite, enfant, à son grand-père maternel, et elle nous vaut une description attachante d'une petite communauté de Juifs campagnards. Avec ces deux nouvelles, et indépendamment de ce qu'il a pu écrire par ailleurs, Weissenberg se montre étonnement ouvert à la dimension humaine de la vie communautaire.

Y. C.

LES GRANDS AUTEURS JUIFS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIX^e SIÈCLE

Nouvelles - une anthologie

Textes réunis et présentés par Maurice
SAMUELS

Herrmann, Littérature, 2015, 135 p.,
22 €

On sait que l'émancipation de 1791, en modifiant le statut des Juifs résidant alors en France, leur a posé la question de leur identité : il fallait qu'ils s'adaptent à leur nouvelle situation, qu'ils trouvent leur place dans une société qui, si elle leur avait théoriquement ouvert ses portes, n'en comportait pas moins des groupes qui restaient hostiles à leur intégration. Une telle position n'était pas donnée d'avance et chacun a dû trouver une réponse aussi satisfaisante que possible. Il était intéressant de se tourner vers les écrivains qui, entre 1830 et 1870, ont cherché à traduire dans leurs œuvres de fiction, cette question : *que signifie être juif dans la France moderne ? ou comment demeurer juif (ou comme on le disait alors israélite) tout en devenant français ?*

D'où cette "anthologie" que propose Maurice Samuels, professeur à Yale Université où il dirige le Centre pour l'étude de l'anti-sémitisme. Il a regroupé ici huit textes – nouvelles et courts romans – de cinq auteurs juifs qui abordent ces questions, montrant qu'ils n'y étaient nullement indifférents, même s'ils y apportent des réponses différentes.

Les uns, comme Eugénie Foa (1796-1853) dans *Rachel ou l'héritage* (1833) ou dans

La Kalissa. Scène de mœurs hébraïques (1833), proposent plutôt l'assimilation à travers les mariages mixtes et les conversions.

D'autres, comme Godchaux Baruch Weil (1806-1878) écrivant, sous le pseudonyme de Ben-Lévi, *Grandeur et décadence d'un Taleth polonais* (1841), *Le décret du 17 mars* (1841) ou *Les poissons et les miettes de pain* (1846), optent pour une adaptation sélective du rituel juif en accord avec le mouvement de la réforme qui naît alors.

D'autres au contraire, comme Alexandre Créhange (1791-1872) – sous le pseudonyme de Ben-Baruch – dans *Le prédicateur et le soufflet. Conte imité du polonais* (1844), en appellent à une nouvelle forme de néo-orthodoxie afin d'éviter le mouvement de réforme qu'ils considèrent comme un risque de dissolution du Judaïsme, ou comme David Schornstein (1826-1879) dans *La Dîme* (1864), peignent une forme fortement idéalisée, même si elle n'est pas exempte de tensions, de la vie d'une petite ville juive.

D'autres enfin, comme Alexandre Weil (1811-1899) dans *Braëndel* (1860), inventent un Judaïsme "nouveau" proche des idéaux de la tradition révolutionnaire française.

Il s'agit d'une littérature juive en ce qu'elle a été écrite par des auteurs juifs à propos de Juifs, et ces textes, jamais réédités, figurent parmi les toutes premières œuvres juives modernes, laïques puisqu'elles ne renvoient pas à des sources bibliques. Et cette littérature innove en ce qu'elle dresse le portrait d'une communauté confrontée à des mutations jusque-là inédites. Ce sont certes des textes "mineurs" de par leur ambition culturelle ou l'envergure de leur lectorat et leur influence, mais qui ont aussi leur "grandeur".

Y. C.

QUAND LES ENFANTS FINALY DEVINRENT UNE AFFAIRE D'ÉTAT

Récit

par Yaël HASSAN

ScriNeo [8 rue Saint-Marc, 75002 Paris], coll. Il était un jour, 2015, 155 p., 8,90 €

Raconter "l'Affaire Finaly" de façon à la faire comprendre à de jeunes lecteurs, tel a été l'objectif de l'auteure qui, résidant à Paris, s'est depuis quelques années consacrée à la littérature pour la jeunesse. Elle propose ici un "récit" de l'affaire, en adoptant le *pari délibéré d'écrire celui-ci principalement sous le prisme des souvenirs et du témoignage* [de] Moïse Keller, l'un des principaux acteurs qui, n'étant pas de la famille et, au départ, totalement étranger à l'affaire, a cependant, par amitié, consacré une partie de sa vie à résoudre une injustice fomentée par un parti catholique très largement, encore au lendemain de la guerre, anti-juif si ce n'est antisémite. Le récit chronologique insiste, bien évidemment, sur la responsabilité d'abord de Melle Brun, mais aussi sur son entourage et sur ceux qui dans l'Église l'ont aidée (et se sont un temps substitués à elle) pour cacher et soustraire les enfants à leur famille naturelle ; il insiste aussi sur les conditions déplorables (déplacements incessants, isolement, manque d'affection) dans lesquelles les deux garçons ont été obligés de vivre pendant ces huit années.

Quelques simplifications et quelques interprétations hasardeuses pourraient être éventuellement relevées, probablement inévitables compte tenu de l'objectif de décrire une affaire complexe en un nombre limité de pages accessibles à des lecteurs intéressés mais ne connaissant pas, par définition, le sujet. Et il n'est pas sûr, compte tenu du niveau de connaissance religieuse de la jeunesse actuelle, que cette affaire lui soit encore compréhensible. Au moins fallait-il essayer.

Y. C.

Pour l'Agenda des Groupes, se reporter au site ajcf.fr

- AMITIÉ JUDÉO-CHRÉTIENNE DE FRANCE -
(Association fondée en 1948)

COMITÉ D'HONNEUR

Jules ISAAC

Edmond FLEG

Le Grand Rabbin Haïm KORSIA, Grand Rabbin de France ; Mgr Georges PONTIER, Archevêque de Marseille, Président de la Conférence des Évêques de France ; le Pasteur François CLAVAIROLY, Président de la Fédération Protestante de France ; Mgr EMMANUEL, Président de l'Assemblée des Évêques orthodoxes de France ; le Grand Rabbin René-Samuel SIRAT, Grand Rabbin du Consistoire Central ; le Grand Rabbin Alain GOLDMANN ; le Rabbin Philippe HADDAD ; le Cardinal Roger ETCHEGARAY ; le Cardinal André VINGT-TROIS, Archevêque émérite de Paris ; le Cardinal Philippe BARBARIN, Archevêque de Lyon, Primat des Gaules ; le Cardinal Jean-Pierre RICARD, Archevêque de Bordeaux ; Mgr Michel AUPETIT, Archevêque de Paris ; le Professeur Freddy RAPHAËL ; le Professeur Ady STEG ; le Père Michel EVDOKIMOV ; le Pasteur Laurent GAGNEBIN ; le Docteur Richard PRASQUIER ; Liliane APOTHEKER, Première Vice-Présidente de l'ICCJ ; Michel de VIRVILLE, Directeur honoraire du Collège des Bernardins.

COMITÉ DIRECTEUR

Présidente : Jacqueline CUCHE.

Présidente d'Honneur : Pasteur Florence TAUBMANN.

Vice-Présidents : Sandrine CANERI, Mireille HADAS-LEBEL, Rabbin Moché LEWIN, Pasteur Alain MASSINI.

Vice-Présidents d'Honneur : Armand ABÉCASSIS, Grand Rabbin Gilles BERNHEIM, Madeleine COHEN, Pasteur Michel LEPLAY.

Secrétaire générale : Maddy VERDON.

Secrétaires généraux honoraires : Renée GRIGNON, Jacques MORELLE, Henri PLANET.

Trésorier : Raymond MELKA.

Membres du Comité Directeur : Philippe BOUKARA, Yves CHEVALIER, Thierry COLOMBIÉ, Frère Louis-Marie COUDRAY, Stéphanie DASSA, Danielle DELMAIRE, Hubert HEILBRONN, Gérard MAREUIL, Élisabeth MARTIN, Pasteur Roland POUPIN, Yvonne SCHNEIDER-MAUNOURY, Michel STERNBERG, François VAN DETH, Père Thierry VERNET, Rosine VOISIN.

GESTION DE L'ASSOCIATION

Directrice : Elzbieta AMSLER.

Administration, comptabilité : Brigitte BUHAN, Yvonne SCHNEIDER-MAUNOURY.

Secrétariat : Marie-France GARRIGOU.

Chargé des relations de l'A.J.-C.F. avec Israël : Roger ASSOULINE.

SITE *ajcf*.fr

Webmestre : François VAN DETH

REVUE *Sens*

Directeur : Yves CHEVALIER

Assistants de rédaction : Bruno CHARMET, Maryvonne VÉJUX.

Comité de rédaction : Alain BOYER, Madeleine COHEN, Jacqueline CUCHE, Anne-Marie DREYFUS.

Diffusion, promotion : Maryvonne VÉJUX.

Service abonnements : Brigitte BUHAN.

Correspondant en Israël : Roger ASSOULINE.

Permanences : Mardi et Jeudi, de 14 heures à 18 heures

60, rue de Rome, 75008 Paris. Tél. : 01 45 22 12 38.

Courriel : ajcf.direction@gmail.com / Site internet : www.ajcf.fr

L'A.J.-C.F. a pour tâche essentielle de faire en sorte qu'entre Judaïsme et Christianisme la connaissance, la compréhension, le respect et l'amitié se substituent aux malentendus séculaires et aux traditions d'hostilité. Elle œuvre non seulement pour que soit éradiqué l'antijudaïsme ancestral, mais aussi pour que Juifs et Chrétiens aident, par une présence civique et spirituelle, la société moderne à s'orienter.

Elle veut en particulier, par un dialogue fraternel et par une coopération active et amicale, travailler à réparer les iniquités dont les Juifs et le Judaïsme sont victimes depuis des siècles et à en éviter le retour. Elle combat l'antisémitisme, le racisme et toute haine des autres cultures et religions.

Elle exclut de son activité toute tendance au syncrétisme et toute espèce de prosélytisme. Elle ne vise aucunement à une fusion des religions et des Églises. Elle ne réclame de personne aucune abdication ou renoncement à ses croyances ; elle n'exige ni n'exclut aucune appartenance religieuse ou idéologique. Mais elle attend de chacun, dans la conscience de ce qui distingue et de ce qui unit Juifs et Chrétiens, et dans un total respect réciproque, une entière bonne volonté, une totale loyauté d'esprit dans la recherche, l'étude des textes et traditions respectifs, en même temps qu'un rigoureux effort de vérité.

Statuts, Article 2



Imprimeries SIPAP OUDIN - Pôle République 1 - 2, rue des Transporteurs - BP 91077
86061 Poitiers Cedex 9 - Tél. 05 49 88 39 17
N° Commission paritaire 0324 G 8441
Directeur de la publication : Yves Chevalier

ISSN : 0337.6222